

Nom original américain :

MY ISHMAEL

Nom français:

PROFESSEUR CHERCHE ELEVE

AYANT DESIR

DE SAUVER LE MONDE

Daniel Quinn

(traduit de l'américain par Valérie Rosier)

v1 20 mai 2015

Note du sauveteur du livre

Si je devais léguer un livre à mes enfants, j'en léguerais plusieurs. Mais si vraiment il fallait en léguer un seul, ça serait peut-être celui-ci.

Sauver un livre, ça prend du temps, des heures, des dizaines d'heures. Sauver 283 pages de l'oubli, c'est donner un peu de sa vie. Pourquoi le faire ?

Ce livre nous amène à explorer « un continent situé dans l'angle mort, le point aveugle de ta [notre] culture ». Les premiers chapitres de ce livre peuvent paraître enfantins, on se rend vite compte qu'ils sont introductifs à un voyage profond, terriblement profond, dans ce qu'on appelle, après la lecture de ce livre, "notre culture".

Sauver le monde n'est pas une affaire extérieure, d'argent, de politique, d'économie, de réseaux, d'associations ou que sais-je encore, mais bien une affaire intérieure. "Sois le changement que tu veux voir dans le monde", Gandhi l'avait bien dit. Mais comment changer quand on ne comprend pas comment l'homme en est arrivé là ? dans cette impasse perverse, horrible, sordide, et destructrice ?

Je vous invite à imprimer ce livre, à le lire, le relire et le donner, le diffuser. Il se peut qu'il contienne encore des fautes, cela n'a pas d'importance, vous êtes assez grand pour les corriger ou passer outre.

PS: Merci évidemment à ma chérie, mes amis, familles et connaissances qui m'ont permis de vivre, apprendre, apprendre encore et m'élever.

CHAPITRE 1 : Coucou, c'est moi

Ce n'est pas un cadeau de se réveiller à seize ans pour se rendre compte qu'on s'est déjà fait avoir. Même si, à cet âge, c'est assez banal. On dirait même que tout votre entourage s'ingénie à vous faire perdre les pédales. Mais il y a manière et manière. Tous les jeunes de seize ans n'ont pas la possibilité de se faire avoir de cette façon, tant s'en faut. C'est un privilège, je le reconnais.

D'ailleurs ce n'est pas de mes seize ans que je veux vous parler. Mais de quelque chose qui m'est arrivé quand j'en avais douze. Une sale période de ma vie.

Ma mère avait fait son choix, semblait-il, celui de devenir une ivrogne patentée. Jusqu'à présent, elle avait voulu me faire croire qu'elle ne buvait qu'en société. Et cette illusion avait tenu pendant trois ou quatre ans. Mais elle devait se douter que je ne m'y trompais plus, alors pourquoi continuer à sauvegarder les apparences ? Si elle m'avait demandé mon avis, je lui aurais dit : « Maman, s'il te plaît, continue de faire semblant. Fais-le pour moi, tu veux bien ? »

Non, je ne suis pas là non plus pour vous parler de ma mère. Mais il faut bien que je vous

dise deux ou trois choses pour que vous compreniez la suite.

Mes parents ont divorcé quand j'avais cinq ans. Ne vous en faites pas, je ne vais pas vous ennuyer avec cette histoire. D'ailleurs, j'aurais du mal à la raconter, car Maman et Papa n'en donnent pas du tout la même version. (Classique, hein ?).

Bref, Papa s'est remarié quand j'avais huit ans. Maman a failli faire de même, mais elle a laissé tomber quand elle s'est aperçue que le type n'était qu'un saligaud. C'est vers cette époque qu'elle s'est mise à grossir. Et pas qu'un peu. Par chance, elle avait déjà un bon poste. Elle est responsable du secrétariat d'un grand cabinet juridique du centre-ville. Et elle a commencé à aller "prendre un pot" après le travail. Un pot de plus en plus long.

N'empêche qu'elle se lève tous les matins à sept heures et demie tapantes, quoi qu'il arrive. Elle a dû se donner pour règle de ne pas commencer à boire avant la fin de sa journée de travail. La règle ne s'applique pas aux week-ends, bien sûr... Là-dessus non plus, je ne m'étendrai pas.

Je n'étais pas une enfant très heureuse.

A l'époque, pensant bien faire, je jouais à la petite fille modèle. Quand je rentrais de l'école, j'essayais de ranger la maison, pour qu'elle soit comme maman l'aurait voulue si elle s'en était encore souciée. Ça consistait surtout à nettoyer la cuisine. Le reste de la maison gardait à peu près l'apparence de la propreté. Mais le matin, avant de partir, elle au travail, moi à l'école, nous n'avions pas le temps de nous attaquer à la cuisine.

Un jour que je rassemblais les feuilles éparées du journal, quelque chose attira mon attention dans la rubrique des petites annonces :

PROFESSEUR cherche élève ayant un désir sincère de sauver le monde. Se présenter en personne à l'adresse suivante...

Venait ensuite le numéro d'un bureau dans un vieil immeuble miteux du centre-ville.

Professeur cherche élève. Bizarre... Un prof qui cherche un élève, c'est aussi absurde qu'un chien qui cherche une puce.

Je passais à la deuxième ligne : *ayant un désir sincère de sauver le monde.* Génial, me dis-je. Ce type n'est pas très exigeant. Ce qui m'étonnait le plus, c'est qu'au lieu de vanter ses qualités de pédagogue comme un autre l'aurait fait, ce prof-là avait l'air de demander un service. Comme si c'était lui qui avait besoin de l'élève, et non l'inverse. Un frisson me parcouru des pieds à la tête et je m'exclamais avec enthousiasme : « ça, c'est dans mes cordes ! Si ce type me prenait comme élève, je pourrais enfin être utile à quelque chose. » Ou un truc dans ce goût-là.

Ça paraît bête maintenant, mais cette annonce fut comme un grappin lancé à mes rêves. Ils s'y accrochèrent instantanément. Je savais où se trouvait l'immeuble en question, je n'avais que le numéro de bureau à me rappeler. Mais j'ai quand même découpé l'annonce et je l'ai rangée dans un tiroir de ma chambre. De cette façon, si je me cognais la tête en chutant et devenais amnésique, je retomberais forcément dessus un jour ou l'autre.

C'était sûrement un vendredi soir, car le lendemain matin je suis restée couchée dans mon lit à réfléchir. Ou plutôt à rêver tout éveillée.

Mais j'y reviendrai plus tard.

CHAPITRE 2 : Bureau 105

Le seul avantage de ma situation, c'est que Maman me laissait la bride sur le cou. Étant donné son laxisme, elle ne devait pas se sentir le droit de me serrer la vis.

« Je sors, lui ai-je annoncé après le petit déjeuner.

— Bon », m'a-t-elle répondu.

C'est tout. Pas de « Où vas-tu ? » ni de « A quelle heure comptes-tu rentrer ? ».

J'ai pris un bus pour aller au centre-ville.

Nous habitons une petite ville très convenable. (Je ne vous dirai pas où exactement.) On peut s'arrêter à un feu rouge sans se faire enlever. Les coups de feu sont rares. Pas de *snipers* postés sur les toits. C'est donc sans hésitation que je suis descendue en ville toute seule, ce samedi matin-là.

Je connaissais l'immeuble dont parlait l'annonce, le Fairfield. Un oncle à moi, dont les affaires marchaient mal, y avait installé ses bureaux pendant un temps. Un endroit bien situé et bon marché, disait-il. Bref, pas très reluisant.

Le hall m'a rappelé des souvenirs. La vue allait avec l'odeur, ça sentait le cigare et le chien humide. J'ai mis un bon moment à me repérer. Il n'y avait qu'une enfilade de bureau au rez-de-chaussée et le numéro 105 n'en faisait pas partie. J'ai fini par le trouver tout au fond, près de l'accès livraisons, face au monte-charge.

Ce n'est sûrement pas celui-là, me suis-je dit.

Mais si. C'était bien là.

Et même, qu'est-ce que je suis venue faire ici ? Un samedi, c'est forcément fermé...

Mais non. La porte s'est ouverte et j'ai pénétré dans une immense pièce vide en retenant mon souffle.

Quand j'ai repris ma respiration, j'ai failli m'évanouir. Ça ne sentait pas le chien humide ni le cigare, cette fois, mais le zoo. Je n'ai rien contre, j'aime bien le zoo. Pourtant, je le répète, la pièce était vide. Il y avait une bibliothèque déglinguée sur la gauche et un fauteuil rembourré sur la droite. Le genre de mobilier qu'on trouve dans les brocantes.

Le type avait dû déménager.

J'ai regardé autour de moi. Les grandes fenêtres aux vitres sales qui donnaient sur la venelle, les néons poussiéreux accrochés au plafond, les murs écaillés d'un jaune pisseux...

Et si je m'y installais ? Me suis-je dit avec le plus grand sérieux.

Pourquoi pas ? Personne ne voudrait d'un endroit pareil. Il y avait déjà un fauteuil. Je pourrais bien me passer du reste pour l'instant.

Un détail m'avait échappé. Le fauteuil faisait face à une épaisse cloison de verre fumé intégrée au mur de droite. Cela m'a fait penser à la vitre qui sépare les témoins des suspects durant une séance d'identification. Il y avait sûrement une pièce de l'autre côté, car près de la cloison se trouvait une porte.

Je me suis rapprochée pour jeter un coup d'œil. Le nez contre la vitre, j'ai mis mes mains en visière pour mieux voir...

C'était sûrement un film. De l'autre côté, à trois mètres de la cloison vitrée, un énorme gorille était assis et il me regardait droit dans les yeux en mâchonnant une brindille. Soudain, j'ai bondi en arrière en poussant un petit cri. Non, ce n'était pas un film.

J'étais surprise, mais pas vraiment effrayée. Pourtant j'aurais dû. Dans un film, j'aurais déjà poussé des hurlements. Mais le gorille ne bronchait pas. Il restait tranquillement assis

sur son séant. Peut-être que j'étais trop éberluée pour avoir peur. J'ai quand même lancé un regard vers la sortie pour m'assurer que la voie était libre. Puis j'ai risqué un coup d'œil pour m'assurer que le gorille restait tranquille. Oui. Il n'avait pas bougé d'un pouce, sinon j'aurais pris la poudre d'escampette.

Bon. C'était le moment de faire le point. De toute évidence, le professeur n'avait pas déménagé. Un gorille, ce n'est pas le genre de chose qu'on oublie. Peut-être que le prof était juste sorti faire un tour. Pour déjeuner, par exemple. Et qu'il avait oublié de fermer sa porte à clef. Il n'allait sans doute pas tarder.

J'ai encore regardé autour de moi en essayant de deviner ce qui pouvait bien se tramer ici. La pièce où je me trouvais n'était pas un lieu de vie, il n'y avait ni lit, ni coin cuisine, ni placards. Donc le prof n'habitait pas là. Mais le gorille, si, manifestement. Dans la pièce du fond, de l'autre côté de la paroi vitrée.

Je suppose qu'on a le droit d'avoir un gorille chez soi si on a envie. Mais pourquoi le garder ici ?

En regardant mieux, j'ai vu un truc que je n'avais pas encore remarqué. Derrière le singe, sur le mur du fond, se trouvait une affiche :

UNE FOIS L'HOMME DISPARU, Y AURA-T-IL UN ESPOIR POUR LE GORILLE ?

Voilà une question intéressante, et pas très difficile, me suis-je dit. Même à douze ans, je savais ce qui se passait dans le monde. Tels que nous étions partis, les gorilles n'en avaient plus pour très longtemps. Donc la réponse était oui. Une fois l'homme disparu, il y aurait de l'espoir pour le gorille.

Dans l'autre pièce, le grand singe grogna, comme pour exprimer son désaccord.

Je me demandai si l'affiche faisait partie du cours. *Un désir sincère de sauver le monde*, disait l'annonce. Oui, ça collait. Sauver le monde signifiait sûrement sauver les gorilles.

Mais pas les gens ? Cette phrase fusa dans mon esprit. Vous savez ce que c'est quand une idée vous passe par la tête. Mais celle-ci n'était pas de moi, je peux vous l'assurer. Elle venait d'ailleurs, de très loin. C'était une intruse, une étrangère.

J'ai lancé un coup d'œil au singe. Il m'a regardée dans les yeux... et soudain j'ai compris.

J'ai filé, je suis sortie de la pièce à la vitesse de l'éclair. L'instant suivant, je me suis retrouvée sur le trottoir, toute essoufflée.

Je n'étais pas loin du centre-ville. Les magasins n'avaient peut-être pas tous fermé leurs portes. J'avais besoin de voir du monde, de me sentir entourée pendant que je réfléchirais.

Ce gorille m'avait parlé... je l'avais entendu parler à l'intérieur de ma tête. C'est à ça qu'il me fallait réfléchir. Non, je n'avais pas rêvé. Comment irait-on imaginer une chose pareille, et pourquoi ? Pour me tromper moi-même ?

J'ai fais le point dans les escalators de chez Pearson. Six étages de bas en haut, puis de haut en bas. C'est très apaisant. Personne ne vous remarque, on vous laisse tranquille. Une fois en bas, il suffit de changer de sens, et hop ! c'est reparti. Bijouterie et mercerie. Rayon femmes. Rayon hommes. Articles de ménage. Jouets. Mobilier. Monter, descendre, monter, descendre. Mobilier. Jouets. Articles de ménages. Rayon hommes. Rayon femmes. Bijouterie et mercerie. Tout vient à vous en un mouvement lent, régulier, très reposant.

Professeur cherche élève ayant un désir sincère de sauver le monde.

Sauver le monde signifiait sûrement sauver les gorilles, avais-je pensé.

Mais pas les gens ? Avait dit le gorille.

Et le professeur, où était-il pendant ce temps ? Que serait-il arrivé s'il avait été là ? Qu'est-ce qui se cachait derrière tout ça ?

Un gorille qui lit dans vos pensées. Pas mal comme animal domestique, très exotique !
Professeur cherche élève ayant un désir sincère de sauver le monde et capable d'encaisser un grand singe télépathe.

Hé, mais c'est mon portrait tout craché !

J'ai fais une pause, le temps de boire un Coca. Il n'était pas encore midi.

CHAPITRE 3 : Je mets le gorille au défi

Quand je suis retournée au bureau 105, j'ai posé la main sur la poignée et l'oreille contre la porte.

Et j'ai entendu une voix d'homme. Impossible de comprendre ce qu'il disait. Il était à bonne distance de la porte et tourné du mauvais côté. Du moins c'est ce que j'ai imaginé.

« Babadabam badabam dabambam, disait-il. Bam bam dabam. »

Silence. Toute une minute de silence. Puis il a recommencé. « Babadabam badabam dabambam. Bam bam dabam. »

Cette fois, le silence n'a duré que trente secondes. « Badam ? A demandé l'homme. Badam badam bam bambam. » Et ainsi de suite.

Passionnant. Ça a duré un certain temps. J'ai bien pensé à entrer, tout simplement. Ou plutôt, j'en ai caressé l'idée. J'ai aussi envisagé de revenir plus tard, mais cette idée-là manquait de charme. Qui sait ce que j'allais rater ?

J'ai donc tenu bon. Les minutes se traînaient comme des après-midi pluvieux. (C'est ce que j'ai mis dans une rédaction, un jour. "Les minutes se traînaient comme des après-midi pluvieux." *Bien !* A écrit le prof dans la marge. Quel ringard !)

Soudain, j'ai entendu l'homme parler juste derrière la porte.

« Je ne sais pas, disait-il. Je ne sais vraiment pas. Mais je vais essayer. »

J'ai vite traversé le couloir et je me suis adossée nonchalamment au monte-charge.

Au bout d'une longue minute, l'homme a dit « D'accord » et il a ouvert la porte. Il est sorti dans le couloir et, quand il m'a vue, il s'est figé sur place comme si j'étais un cobra prêt à mordre. Puis il a décidé de faire comme si de rien n'était. Il a refermé la porte et a commencé à s'éloigner.

« C'est vous le professeur ? » Ai-je lancé.

On aurait pu croire que c'était une question très ardue, à voir comment il a froncé les sourcils.

« Non », a-t-il fini par répondre après avoir péniblement rassemblé ses esprits.

Manifestement il avait envie d'en dire plus, peut-être même beaucoup plus. Mais c'est tout ce qu'il a réussi à sortir.

« Merci », ai-je dit très poliment.

Il a encore froncé les sourcils, m'a tourné le dos et s'est éloigné d'un pas pesant.

A l'école, quand quelqu'un ne nous revient pas, on le traite de crétin. Mais c'est un mot que je n'aime pas employer à la légère. Sans doute parce que je préfère utiliser à bon escient. Eh bien, ce type-là en était un. Je l'ai tout de suite pris en grippe, sans savoir pourquoi. Il avait à peu près l'âge de ma mère, il était mal habillé, sans goût. Le genre sombre et grave,

si vous voyez ce que je veux dire. Une coupe de cheveux ringarde au possible. Et un air qui ne trompe pas, ce faux air d'intello qui semble dire "gardez vos distances".

J'ai fixé un moment la porte en face de moi. Et comme rien ne me venait, je suis rentrée.

Tout était comme avant, sauf que je ne voyais plus du tout les choses de la même façon. Car j'avais compris de quoi il retournait. Ce que j'avais perçu à travers la porte, c'était une conversation entre le crétin et le singe. Et si je n'avais pas entendu le singe, c'est parce qu'il ne s'était pas exprimé à haute voix.

Le professeur, c'était lui.

Autre détail important : le crétin n'avait pas peur. Cela signifiait que le gorille n'était pas pas dangereux. Et si un crétin n'avait rien à craindre, alors moi non plus.

Il était précisément là où je l'avais laissé, derrière la vitre fumée.

« Je suis venue pour l'annonce », ai-je déclaré.

Silence.

Il ne m'avait peut-être pas entendue.

Je me suis avancée jusqu'au fauteuil et j'ai répété ma phrase.

Le gorille m'a fixée sans rien dire.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Lui ai-je lancé. Vous m'avez bien parlé tout à l'heure. »

Il a fermé les yeux, très, très lentement, à tel point que j'ai eu peur qu'il s'endorme.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » ai-je répété.

Le gorille a soupiré. Si fort que les murs en ont presque tremblé. J'ai attendu en me disant qu'il se préparait à parler. Mais au bout d'une minute, il était toujours assis là, silencieux.

« Ce n'est pas vous qui avait passé cette annonce dans le journal ? » lui ai-je demandé.

Il a plissé les paupières et refermé les yeux comme pour s'abstraire de cette pénible réalité. Mais il a quand même fini par les rouvrir et il m'a parlé. Il m'a parlé en pensée, comme la fois précédente.

« Oui, c'est moi qui ai passé cette annonce, a-t-il admis. Mais pas pour vous.

— Comment ça, pas pour moi ? Je n'ai pas vu que cette annonce s'adressait à tout le monde, excepté Julie Gerchak.

— Pardon. Je voulais dire que cette annonce ne s'adresse pas aux enfants en général.

— Quoi ? Me suis-je exclamée, folle de rage. Comment osez-vous ? Moi, une enfant ! J'ai douze ans. Je suis assez vieille pour voler des voitures. Pour vendre du crack. Et même pour me faire avorter. »

Sa masse énorme s'est mise à frémir. Je vous jure, ça m'a emballée de voir que j'étais capable de faire trembler un gorille de cinq cents kilos.

Il s'est tortillé un moment. Plus il s'est ressaisi et il a commencé à discuter.

« Excusez-moi, a-t-il dit. Manifestement, vous n'êtes pas du genre à vous laisser facilement éconduire. Cependant, le fait que vous soyez en âge de voler des voitures n'est pas un argument, en l'occurrence.

— Continuez.

— Je suis professeur.

— Ça, je le sais.

— En tant que professeur, je suis à même d'aider certains élèves, mais pas tous. Je ne peux être d'aucun secours dans des matières comme la chimie, l'algèbre, le français ou la géologie.

— Je ne suis pas venue pour ça.

— Ce ne sont que des exemples. Je voulais dire que je ne peux proposer qu'un seul type d'enseignement.

— Qu'entendez-vous par là ? Que ce n'est pas ce que je recherche ?

— Exactement. L'enseignement que je propose ne vous serait d'aucune utilité... pour l'instant. »

Soudain, mes yeux se sont mis à me piquer, mais je n'allais certainement pas me laisser aller à pleurer devant lui.

« Vous n'êtes qu'un menteur, comme tous les autres, lui ai-je dit.

— Moi ? S'est-il indigné.

— Oui. Pourquoi ne pas me dire la vérité ? « Tu n'es qu'une môme qui ne peut servir à rien ni à personne. Reviens dans dix ans. Alors tu mériteras que je te consacre un peu de mon temps. » Dites ça, et je m'en irai. Vous n'entendrez plus parler de moi. »

Il a encore poussé un de ses longs et terribles soupirs. Puis à hoché la tête, une seule fois.

« Vous avez parfaitement raison, a-t-il reconnu. Je vous ai menti. Je croyais que vous n'alliez pas vous en rendre compte. Veuillez accepter mes excuses. »

Je me suis contentée d'acquiescer.

« Mais la vérité risque de ne pas vous plaire d'avantage, a-t-il poursuivi.

— Quelle vérité ?

— Nous allons y venir. Vous vous appelez Julie ?

— Oui.

— Et vous n'aimez pas qu'on vous traite comme une enfant.

— Non.

— Alors asseyez-vous. Je vais vous poser des questions comme à un adulte. »

Je me suis assise.

« Qu'est-ce qui vous amène, Julie ? Ne me répondez pas que c'est l'annonce. Nous n'en sommes plus là. Qu'êtes-vous venue chercher ici ? »

J'ai ouvert la bouche, mais il n'en est rien sorti, pas une syllabe. Je suis restée assise ainsi pendant une bonne minute. Puis :

« Et le type qui vient de sortir ? Vous lui avez posé la même question ? » Lui ai-je demandé.

Le gorille a réagi d'étrange manière. Il a levé la main droite et l'a placée devant ses yeux, comme celui qui compte dans un jeu de cache-cache. C'était drôle, il ne se touchait pas vraiment la figure, il tenait sa main levée à un centimètre de son nez. On aura dit qu'il lisait un message écrit dans sa paume.

J'ai attendu.

Au bout d'une ou deux minutes, il a baissé la main et il a dit : « non, je ne lui ai pas posé cette question-là. »

Je me suis contentée de battre des cils.

Le gorille s'est léché les babines. Avec une certaine nervosité, m'a-t-il semblé.

« Je crois pouvoir dire en toute bonne foi et sans me tromper que je ne suis pas prêt à répondre au besoin d'une personne de votre âge, a-t-il déclaré.

— Dites plutôt que vous vous dégonflez. C'est pour ça que vous voulez que je m'en aille. »

Le gorille m'a fixée d'un drôle d'air, que je n'ai pas réussi à déchiffrer.

« Vous ne croyez pas qu'une fille de douze puisse avoir un désir sincère de sauver le monde ?

— Je n'en doute pas, a-t-il répondu sans grande conviction.

— Alors, pourquoi refuser de me parler ? Dans votre annonce, vous disiez que vous cherchiez un élève. C'est bien ça ?

— Oui.

— Eh bien me voici. »

CHAPITRE 4 : A pas lents vers la ligne de départ

Il y eut un long silence, comme on dit dans les livres. Enfin, le gorille s'est remis à parler.

« Bon, a-t-il dit avec un hochement de tête. Commençons. Nous verrons bien où ça nous mène. Je m'appelle Ishmael. »

Il a guetté ma réaction, mais pour moi ce nom n'évoquait rien. Comme il connaissait déjà le mien, j'ai attendu la suite.

« Quant au jeune homme qui vient de sortir, il s'appelle Alan Lomax. Je ne lui ai pas demandé ce qu'il était venu chercher, mais je l'ai prié de me raconter une histoire expliquant la raison de sa visite.

— Une histoire ?

— Oui. Maintenant c'est la vôtre que je voudrais entendre.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire par "histoire". »

Ishmael a froncé les sourcils comme s'il me soupçonnait de faire l'abrutie. En quoi il n'avait peut-être pas tout à fait tort.

« Quelles que soient les activités de vos camarades, cet après-midi ils sont occupés à quelque chose, et vous, vous êtes ici, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact.

— Bon. Alors expliquez-moi en quoi votre histoire à vous est différente et ce que vous a conduite ici un samedi après-midi. »

Maintenant je comprenais ce qu'il voulait dire, mais je n'étais pas plus avancée. De quelle histoire parlait-il ? Fallait-il lui raconter le divorce de mes parents, les aventures soûlographiques de Maman, les problèmes que j'avais avec Mme Monstro à l'école ? Ou lui parler de Donnie, mon ancien petit copain ?

« Je voudrais comprendre ce que vous cherchez, a-t-il répondu comme si j'avais formulé ces questions à haute voix.

— Je ne pige pas. Les profs que je connais ne demandent pas à leurs élèves ce qu'ils cherchent. Ils leurs enseignent telle ou telle matière.

— Et c'est ce que vous espérez trouver ici ? Un prof comme les autres ?

— Non.

— Tant mieux, Julie, parce que je ne suis pas un professeur comme les autres. Ma spécialité, c'est la maïeutique. Dans ma façon d'enseigner, j'agis comme une sage-femme. Vous savez ce qu'est une sage-femme ?

— Euh... c'est une personne qui aide les femmes à accoucher, non ?

— Oui, c'est ça. Une sage-femme aide un nouveau-né à sortir du ventre de sa mère pour voir le jour. De même, un professeur qui pratique la maïeutique aide ses élèves à accoucher d'idées qu'ils avaient déjà en eux. A les amener à la lumière, comme on met un enfant au monde. »

Il m'a accordé un temps de réflexion tout en me fixant intensément.

« Croyez-vous qu'il y ait en vous des idées qui ne demandent qu'à voir le jour ?

— Je ne sais pas. » Et c'était la vérité vraie.

« Pensez-vous qu'il y ait en vous un germe de quelque chose ? »

Je lui jetais un regard aussi inexpressif que possible. Il commençait à me faire peur.

« Répondez-moi, Julie. Seriez-vous venue ici il y a deux ans si vous aviez lu mon annonce ? »

Ça, c'était facile. Je lui ai répondu que non.

« C'est donc que quelque chose en vous a changé. Et c'est cela qui m'intéresse. Il faut que je comprenne ce qui vous a amenée ici. »

Je suis restée un moment à le regarder, puis : « Vous savez ce que je n'arrête pas de me dire "Il faut que je fiche le camp d'ici." Voilà ce que je me répète à longueur de journée. »

Ishmael s'est mis à réfléchir en fronçant les sourcils.

« Ça me prend tout le temps. Quand je suis sous la douche, que je fais la vaisselle ou que j'attends le bus, je me dis soudain : "Il faut que je fiche le camp." »

— Et qu'est-ce que cela signifie ?

— Je ne sais pas.

— Bien sûr que vous le savez, a dit le gorille en grognant.

— Un truc comme... *sauve qui peut !*

— Votre vie est-elle donc en danger ?

— Oui.

— Qu'est-ce qui la menace ?

— Oh, toutes sortes de trucs. Des types qui entrent dans une salle de classe armés de revolver. Ceux qui posent des bombes dans les avions ou les hôpitaux. Ceux qui répandent des gaz toxiques dans le métro. Ou qui versent du poison dans l'eau. Les gens qui abattent les forêts et détruisent la couche d'ozone. Est-ce que je sais, moi ? Je ne m'y connais pas très bien, parce que je n'ai pas envie d'en savoir plus. Vous me suivez ?

— Pas vraiment, non.

— Par exemple, la couche d'ozone. J'ignore ce que c'est, mais je sais que si les trous qu'on y fait s'élargissent, on mourra tous comme des mouches. On dit que les forêts tropicales sont les poumons de la planète. Et il paraît qu'à force de les défricher et d'abattre les arbres, les hommes finiront par suffoquer et avec eux tous les êtres vivants. L'un de mes profs prétend qu'il s'éteint chaque jour deux cents espèces de plantes et d'animaux, à cause de ce que nous faisons à cet planète. Ça m'est resté, j'ai de la mémoire pour ce genre de trucs. Est-ce que c'est la vérité ? Je n'en sais rien, mais je le crois. Ce prof dit aussi que nous répandons chaque jour quinze millions de tonnes de dioxine de carbone dans l'air. Pour moi, ça ne signifie pas grand chose. Je sais seulement que le dioxyde de carbone est un poison. C'est comme pour le taux de suicide chez les adolescents, je ne sais pas d'où je tiens ça, mais il paraît qu'il a triplé durant les quarante dernières années. Voilà où en est le monde. A croire que les hommes sont en train de le dévorer vivant. »

Ishmael a hoché la tête.

« C'est pour ça que vous voulez "ficher le camp". »

— Oui.

— Mais cela n'explique pas pourquoi vous êtes venu me voir, a-t-il repris après m'avoir laissé un peu de répit.

— Oui, je sais. Il faut que j'y réfléchisse. », ai-je ajouté en voyant Ishmael hausser les sourcils.

Je me suis levée et je lui ai tourné le dos pour me mettre face à la pièce. Il n'y avait pas grand-chose à contempler. Seulement les hautes fenêtres encrassées, les murs d'un jaune pisseux et la bibliothèque, à l'autre bout, croulant sous le poids des livres. Je suis allée regarder de près, mais ça ne valait pas le déplacement. Il y avait tout une rangée d'ouvrages sur l'évolution, une autre sur l'histoire et la préhistoire, et une troisième sur les peuples primitifs. J'ai remarqué un livre sur la culture chimpanzé qui avait l'air intéressant, mais rien sur les gorilles. Il y avait aussi un ou deux atlas archéologiques. Et un bouquin avec un titre interminable, du genre *La marche de l'homme vers la civilisation chez les peuples*

aborigènes du Nouveau Monde, des temps préhistoriques à l'ère industrielle. Il y avait trois versions différentes de la Bible, ce qui semblait un peu excessif, pour un singe. Mais pas un bouquin que j'aurais eu envie de lire au coin du feu, si j'avais eu une cheminée. J'ai fouiné un bon moment, puis je suis retournée m'asseoir.

« Je n'ai pas d'histoire à vous raconter; mais j'ai un rêve, si vous voulez.

— Un rêve ?

— Oui, un rêve que j'ai fait ce matin, tout éveillée. »

Il m'a dit qu'un rêve lui convenait tout à fait.

« Bon. J'étais dans mon lit et je me voyais arriver au Fairfield Building. Il y avait une dame à la réception, elle me regardait et...

— Hé, s'est insurgé Ishmael, excusez-moi de vous interrompre, mais...

— Oui ?

— Ne vous affolez pas, il n'y a pas le feu.

— Vous trouvez que je vais trop vite ?

— Oui, beaucoup trop vite. Rien ne nous presse, Julie. Nous n'avons pas d'impératifs. Si vous voulez que je puisse en profiter, prenez tout votre temps et racontez-moi cette histoire très lentement, comme elle vous est venue en tête ce matin.

— D'accord, dis-je. Je comprends. Vous voulez que je recommence ?

— Oui, s'il vous plaît. Mais sans foncer la tête baissée, cette fois. Prenez le temps de rassembler vos idées et détendez-vous. Je ne vous demande pas un résumé. Laissez venir les choses, ne cherchez pas faire de raccourcis. »

Prendre le temps, me détendre, laissez venir ? Il en avait de bonnes, lui ! Bien sûr, j'étais assise, mais vous parlez d'une position : je ne pouvais ni m'adosser, ni m'installer confortablement, sinon mes pieds ne toucheraient plus terre et j'aurais l'impression d'avoir six ans. Et puis il fallait que je me tienne prête à sortir d'ici à la moindre alerte. Imaginez-vous nez à nez avec un gorille adulte, vous verrez. Pour retrouver ma rêverie, il aurait fallu que je me love au creux du fauteuil en fermant les yeux... Mais je m'en sentais pas capable en présence d'un gorille de cinq cents kilos.

J'ai lancé un regard noir à Ishmael, histoire qu'il se mette un peu à ma place. Il a encaissé le coup, a ruminé un moment, puis a fait un truc trop marrant. Je vous jure, j'ai failli éclater de rire. Il s'est touché la poitrine à l'endroit du cœur avec deux doigts, puis les a levés d'un air solennel, comme un boy-scout jurant : « Croix de bois croix de fer, si je mens je vais en enfer. »

Bon sang, j'ai ri tout haut. Ça m'a échappé.

CHAPITRE 5 : Le rêve éveillé

Dans mon rêve, je ne fais pas d'efforts de toilettes pour ma visite au Fairfield Building, pas plus que je ne l'ai fait dans ma réalité. Je n'y vais pas non plus fagotée comme l'as de pic, ce serait tout aussi ringard. Non, je m'habille simplement ni trop chic ni trop négligée.

Le Fairfield de mon rêve ne ressemble pas du tout au vrai Fairfield. C'est un immeuble

élégant, bien entretenu. Et, dans mon rêve, le bureau 105 ne se trouve pas au rez-de-chaussée à côté de la porte de service. Pour s'y rendre, on doit prendre l'ascenseur dans le hall, un ascenseur en acier chromé, reluisant de propreté.

La porte du bureau 105 ne porte aucune inscription. J'y ai bien réfléchi, j'ai même imaginé une plaque à l'intitulé mystérieux, « ALTERNATIVES PLANÉTAIRES » ou encore « VIRTUALITE ES COSMIQUES », mais non, la porte du bureau 105 reste obstinément vierge. J'entre. Une jeune femme lève les yeux et me regarde. Elle n'est pas habillée comme une hôtesse d'accueil ou une secrétaire, elle porte une tenue à la fois chic et décontractée. Et elle n'est pas assise à son bureau, elle se tient debout, penchée, car elle est en train de remplir un carton. Elle me dévisage avec curiosité, comme s'il était peu fréquent que des inconnus franchissent cette porte, et s'enquiert de ce qu'elle peut faire pour moi.

« Je suis venue pour l'annonce, lui dis-je.

- L'annonce, répond-t-elle en se redressant afin de mieux m'examiner. Je ne savais qu'elle avait encore cours. »

Et comme je ne trouve rien à répliquer, elle me dit : « Attendez une seconde » et disparaît dans un couloir.

Une minute plus tard, elle revient en compagnie d'un jeune homme du même âge, vingt ou vingt-cinq ans. Il est habillé dans le même style décontracté, on dirait un randonneur, plus qu'un homme d'affaires. Tous me fixent sans ciller et me commencent à me sentir comme un meuble livré à l'essai.

« Vous êtes venue pour l'annonce ? Finit par demander l'homme.

— Oui, c'est ça.

— Tu sais, ils seraient vraiment contents d'en avoir une de plus », lui fait remarquer la femme.

Évidemment, j'ignore qui sont ces « ils » dont elle parle.

« J'en suis conscient, répond l'homme, qui se tourne vers moi. Venez, allons dans mon bureau pour en parler. Au fait, je m'appelle Phil, et voici Andrea. »

Une fois dans son bureau, nous nous asseyons.

« Si nous hésitons, c'est parce qu'il nous faut des gens très disponibles, qui puissent partir pour un bout de temps.

— Ça ne me pose pas de problème, lui dis-je.

— Vous ne comprenez pas, précise Andrea. Vous partiriez pour des années, peut-être même pour des dizaines d'années.

— A oui ? Eh bien, ça m'est égale, je vous assure. », leur affirmé-je en toute bonne foi.

(« Notez que personne ne m'a dit que j'étais trop jeune, qu'il serait préférable que je sois un garçon, que je ferais mieux de rester à la maison pour m'occuper de ma mère ou pour finir mes études », fis-je remarquer à Ishmael, qui hocha la tête pour montrer que cela ne lui avait pas échappé.)

Ils échangent un regard, puis Phil me demande combien de temps il me faut pour faire mes préparatifs.

« Moi ? Je suis prête.

— C'est formidable, dit Andrea. Comme vous le voyez, nous sommes de tout emballer. Si vous étiez arrivée une heure plus tard, vous nous auriez manqués. »

Vous observerez qu'ils ont tous deux fait allusion à l'annonce, sans expliquer à aucun moment le plus important, à savoir de quel genre de « professeur » il est question. Cela me contrarie un peu. Je me demande s'ils se sont servis de ce mot comme appât, mais je garde ces réflexions pour moi. Les adultes se braquent sitôt qu'on les pousse un peu dans leurs retranchements, surtout lorsqu'ils essaient de vous bernier. Aussi, je me tiens coite et je les

aide à transporter les cartons jusqu'à une grosse camionnette garée dans l'allée, derrière le bâtiment.

Au bout d'une heure de trajet, nous arrivons quelque part (un quelque part ne figurant pas sur les cartes de la région). On dirait le décor d'un de ces vieux films fantastiques avec araignées géantes et monstres de tout poil. On s'y croirait. Pourquoi pas, c'est mon rêve après tout.

Quant à notre lieu de destination, il ressemble à un petit camp militaire sans soldats. Lorsque nous y pénétrons, les gars nous font un signe de bienvenue et se remettent aussitôt au boulot. Les gens appartiennent à deux groupes bien distincts: le personnel, qui est en uniforme kaki, comme Phil et Andrea, et les recrues, qui forment une foule disparate comme les gens déambulant dans les galeries marchandes le samedi après-midi.

Phil et Andrea me déposent devant une caserne où quelques recrues m'accueillent et me désignent mon lit. Personne n'offre de m'expliquer quoi que ce soit, et je ne pose pas de questions. Je me dis que tout finira bien par s'éclaircir. Mais à un moment, je fais une remarque qui prouve ma complète ignorance. Mes camarades sont choqués que Phil et Andrea ne m'aient pas mieux informée. « Pourquoi ne pas m'expliquer maintenant ? » leur dis-je. Ils se grattent la tête d'un air gêné, mais l'une des femmes se décide. Elle a dans les 40 ans et s'appelle Gammaen.

« Pourquoi chercher un professeur si tu veux sauver le monde ? Me lance-t-elle.

— Parce que je ne sais pas comment m'y prendre, évidemment.

— Et quel genre de professeur saurait comment s'y prendre, d'après toi ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Tu penses que pourrait être un membre du gouvernement ou quelqu'un de ce genre ? »

Et comme je réponds par la négative, elle me demande pourquoi.

« Parce que si des gens du gouvernement savaient comment s'y prendre, ils l'auraient déjà fait, non ?

— Pourquoi penses-tu que les gens en général ne savent pas comment sauver le monde ?

— Je l'ignore.

— Tu penses que dans tous l'univers il ne se trouve personne qui sache comment vivre sur une planète sans la détruire ?

— Je n'en ai aucune idée. »

Ils restent un moment silencieux, comme bloqués.

Puis l'un des gars repart à l'attaque.

« Il y a plein de gens dans l'univers qui savent comment y vivre sans le détruire.

— A oui ? Dis-je d'un air incrédule. Première nouvelle. »

Je n'essayais pas de faire la maligne. C'était vraiment la première fois que j'en entendais parler, et je le lui dis.

« Et bien c'est vrai. Il y a des milliers de planètes habitées dans l'univers, peut-être même des millions, et les gens qui y vivent se débrouillent très bien.

— A bon ?

— Oui. Ils ne les saccagent pas, ne les polluent pas, n'en font pas un désert aride.

— Fort bien. Mais à quoi ça nous avance ?

— Ça nous avancerait, si nous savions comment ils ont fait pour éviter la catastrophe, non ?

— Assurément. »

Ils se taisent un instant, mais Gammaen reprend le flambeau : « Nous partons là-bas pour apprendre.

— Qui donc ?

— Nous tous, toi, moi, les recrues...

— Pour aller où ?

— Dans l'univers. »

Enfin tout s'explique. *Nous attendons qu'on vienne nous chercher.* Vraisemblablement, nous partirons pour des dizaines d'années. Nous n'irons pas en classe. Nous visiterons des planètes pour observer et comprendre. Et ce que nous apprendrons, nous le rapporterons aux gens de la terre.

Voilà le programme.

Et voilà mon rêve éveillé.

CHAPITRE 6 : Rencontre avec Mère Culture

« C'est idiot, non ? »

Ishmael a froncé les sourcils.

« Pourquoi dites-vous ça, Julie ?

— Eh bien, c'est du rêve, du vent, des balivernes, quoi.

— Aucune histoire n'est vide de sens, pour qui sait l'interpréter, a expliqué Ishmael en hochant la tête. C'est aussi vrai pour les comptines et les rêves que pour les romans et les poèmes épiques.

— Bon.

— Votre rêve n'est pas un songe creux, Julie, je peux vous l'assurer. Plus, il m'apporte ce que je cherchais. Je vous avais réclamé une histoire expliquant votre présence ici, et vous me l'avez donné. Maintenant je comprends ce que vous êtes venue chercher. Ou plutôt ce que vous êtes prête à écouter. Sans cela, je ne saurais aller de l'avant. »

Je ne voyais pas du tout où il voulait en venir, mais je lui ai dit que j'étais contente de l'apprendre.

« Même ainsi, a-t-il poursuivi, je ne sais pas très bien comment m'y prendre avec vous. Vous me posez un problème particulier.

— Pourquoi donc ?

— Je n'ai rien à voir avec les professeurs de votre école, Julie. Eux vous enseignent tout simplement les matières que vos aînés ont jugé bon de vous apprendre, mathématiques, géographie, histoire, biologie, etc. Comme je vous l'avais dit, je joue le rôle de la sage-femme avec mes élèves, je fais éclore les idées qu'ils portent déjà en eux. »

Ishmael est resté un moment pensif, puis il m'a demandé ce qui, selon moi, me différenciait d'Alan Lomax sur le plan de l'éducation.

« Eh bien, je suppose qu'il a fait des études supérieures.

— C'est exact. Et alors ?

— Et alors il sait des choses que j'ignore.

— C'est vrai. Néanmoins ce sont les mêmes idées qui croissent en vous.

— Qu'en savez-vous ? »

Il m'a adressé un sourire en coin.

« Parce que vous avez tous deux écouté la même mère depuis le jour de votre naissance.

Je ne parle pas de votre mère biologique, bien sûr, mais de votre mère culturelle. Mère Culture s'adresse à vous par la voix de vos parents, qui pareillement ont écouté sa voix depuis le jour de leur naissance. Elle vous parle à travers les personnages de dessins animés, de bandes dessinées, de romans, de contes. Par la bouche des commentateurs, des professeurs, des candidats à la présidence. Vous l'avez entendue, lors de débats télévisés, dans les chansons populaires, les pubs, les conférences, les discours politiques, les sermons, les histoires drôles. Vous avez ses pensées dans des articles de journaux, des manuels scolaires, des illustrés.

— D'accord. Je crois avoir compris..

— Cela n'est pas particulier à votre culture, Julie. Chaque culture a sa propre mère nourricière. Les idées dont Alan et vous avez été bercés sont très différentes de celles qui ont nourri les tribus vivant comme leurs ancêtres il y a dix mille ans... les Huli de Papouasie-Nouvelle-Guinées, par exemple, ou les Indiens Macuna de la Colombie orientale.

— Oui, je vois.

— Les mêmes choses doivent éclore chez vous et chez Alan, mais elles sont à des stades de développement différents. Alan a écouté Mère Culture pendant vingt ans de plus que vous. Ce qu'il porte en lui est naturellement plus complet, plus abouti.

— De même qu'un fœtus est mieux formé à sept mois qu'à deux.

— Exactement.

— D'accord. Et alors ?

— Alors j'aimerais que vous partiez et que vous me laissiez réfléchir à la façon dont je dois précéder avec vous.

— Où dois-je aller ?

N'importe où. Où vous voudrez. Cher vous, si vous avez un chez-vous. »

C'était à mon tour de froncer les sourcils.

« Si j'ai un chez-moi ? Qu'est-ce qui vous permet de supposer le contraire ?

— Je ne suppose rien, a expliqué froidement Ishmael. Vous avez pris la mouche quand je vous ai traitée d'enfant, vous m'avez dit que vous étiez assez vieille pour voler des voitures, vous faire avorter ou vendre du crack. J'ai donc pensé qu'il valait mieux ne pas faire de suppositions sur votre façon de vivre.

— Eh ben ! Est-ce que vous prenez toujours tout au pied de la lettre ? »

Ishmael s'est gratté le menton. « Oui, je crois bien. Vous verrez que j'ai un certain sens de l'humour, mais que les déclarations intempestives me laissent froid. »

Je lui ai dit que je m'en souviendrais à l'avenir, puis j'ai voulu savoir quand il faudrait que je revienne.

« Quand vous le souhaitez.

— Demain ?

— Mais certainement. Je travaille même le dimanche. »

À son petit sourire en coin, j'ai compris qu'il avait voulu plaisanter.

À mon retour, j'ai trouvé Maman en proie à une douce torpeur. Se sentant sans doute obligée de s'intéresser à moi et à la façon dont je passais mes journées, elle m'a demandé où j'étais allée. Je lui ai servi le mensonge que j'avais préparé : j'étais avec Sharon Spaley, un copine.

Vous pensiez peut-être que j'allais lui dire la vérité, à savoir que j'avais gentiment conversé tout l'après-midi avec un gorille ?

Laisser tomber.

CHAPITRE 7 : Le peuple maudit

Quand je suis retournée au bureau 105 le lendemain matin, j'ai collé mon oreille contre la porte pour m'assurer que ce crétin d'Alan ne m'avait pas précédée.

Rien n'avait changé : lorsque je suis entrée, l'odeur m'a de nouveau assaillie, mais je savais maintenant à qui l'attribuer. Je n'ai pas dit qu'elle me déplaisait, d'ailleurs. Non. En fait, je donnerais cher pour en avoir un flacon. J'en mettrais une goutte avant d'aller faire la fête avec les copains, histoire de les secouer, d'éveiller leur curiosité.

Ishmael était là où je l'avais laissé. Disposait-il seulement de cet espace confiné pour vivre ? Impossible. Il devait y avoir une autre pièce après celle que masquait la vitre fumée.

Je me suis assise en face de lui et nous sommes restés un moment à nous dévisager.

« Et si Alan arrive pendant que je suis là, que ferez-vous ? » lui ai-je demandé.

Ishmael a fait la moue. Sans doute trouvait-il cette question saugrenue. Il y a pourtant répondu en me demandant ce que moi, je voudrais qu'il fasse.

« J'aimerais que vous lui disiez de revenir plus tard.

— Je vois. Et si vous arriviez pendant qu'Alan est là ?

— Eh bien, vous n'auriez qu'à me dire la même chose.

— De revenir plus tard ?

— Oui.

— Il faudra que je lui en parle, a dit Ishmael en secouant la tête d'un air effaré. Avec vous, je peux me le permettre, mais pas avec lui. Pas sans en avoir discuté d'abord.

— Non, je ne suis pas d'accord, ai-je répliqué. Si Alan entre alors que je suis là, c'est moi qui partirai.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que vous avez contre lui ?

— Je ne sais pas. Je ne veux pas qu'il soit au courant, c'est tout.

— Au courant de quoi ?

— Je préfère qu'il ne sache rien, qu'il ne soupçonne même pas mon existence.

— Comment vous le garantir, Julie ? Il suffirait qu'il franchisse cette porte maintenant pour vous connaître.

— Je sais bien. Mais je préférerais qu'il ne me connaisse pas. Et s'il n'y avait pas moyen de l'éviter, alors je prendrais la solution de rechange.

— Laquelle ?

— Je sortirais d'ici, un point c'est tout. »

Ishmael a soudain retroussé sa lèvre supérieure, exhibant une rangée de dents d'un bel ivoire foncé, grosses comme des pouces. Il m'a fallu un petit moment pour me rendre compte que c'était un sourire.

« Je commence à penser que vous avez un caractère très proche du mien, Julie. »

En voyant mon air ébahi, il a ajouté : « Vous comprendrez un jour. »

Il avait raison. Sur le moment, je n'ai pas pigé. Mais aujourd'hui, quatre ans plus tard, je pense que je comprends mieux.

À l'issue de cette petite discussion, Ishmael s'est confortablement calé dans son lit d'herbes sèches et la séance a commencé.

« Vous croyez que quelqu'un dans l'univers sait comment vivre sur une planète sans la détruire, me lança-t-il. C'est en tout cas ce que votre rêve semble indiquer.

— Je ne crois pas vraiment...

— Disons que cela vous paraît concevable. S'il y a une vie intelligente ailleurs dans l'univers, il doit se trouver des gens sachant comment tirer durablement leurs ressources d'une planète sans la détruire.

— Oui, c'est ça.

— Pourquoi cela vous paraît-il concevable, Julie ?

— Je ne sais pas. »

Le singe a froncé les sourcils.

« J'aimerais que vous preniez le temps d'y réfléchir à deux fois avant de dire que vous ne savez pas, et que vous vous efforciez quand même de répondre.

— D'accord. »

Pourquoi était-il concevable que d'autres habitants de l'univers parviennent à tirer leur subsistance d'une planète sans la détruire à plus ou moins long terme ? J'y ai réfléchi un bon moment, et tout ce que j'ai trouvé à dire, c'est que c'était une bonne question.

« Tout l'art consiste justement à poser les bonnes questions, Julie. Voilà le genre de constatation qu'il me faut obtenir de vous dès le début. Elles constitueront la base de notre travail à venir.

— N'empêche que je n'ai toujours pas trouvé de réponse.

— Les choses simples sont toujours les plus difficiles à expliquer, Julie. Il est facile de montrer à quelqu'un comment nouer un lacet. L'expliquer est pratiquement impossible.

— Oui, c'est tout à fait ça... Bon, je vais prendre un exemple, peut-être que cela m'aidera. Admettons qu'un dizaine de sorbetières fabriquées par des entreprises différentes sortent sur le marché. Une ou deux ne vaudront rien à l'usage. Mais la plupart marcheront très bien.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que les entreprises ne peuvent pas toutes être nulles. Elles doivent être relativement compétentes pour se lancer dans le monde des affaires.

— Autrement dit, si vous viviez dans un monde où beaucoup de gens fabriquent des sorbetières sans qu'aucune fonctionne, vous trouveriez ce monde exceptionnel. Et si vous-même vous visitiez d'autres planètes, vous compteriez que leurs habitants sachent comment fabriquer de bonnes sorbetières. Pour présenter les choses autrement, vous trouvez anormal que les choses ne fonctionnent pas, et normal qu'elles fonctionnent bien.

— Oui, c'est ça.

— Et d'où vous vient cette conviction, Julie ?

— D'où me vient cette conviction ? Eh bien... sans doute du fait que tout le reste dans l'univers paraît fonctionner. L'air, les nuages, les arbres, les tortues, les atomes, les champignons, les oiseaux, les lions, les vers de terre, le soleil, la lune, tout, quoi ! Tout ce qu'il contient, sauf nous. Pourquoi ? Qu'est ce que nous avons de spécial ?

— Vous savez ce que vous avez de spécial, Julie.

— Moi ?

— Oui. C'est la première notion que je voudrais vous soutirez pour la mettre en lumière. Que dit Mère Culture à ce propos ? Qu'est ce qui vous différencie des tortues, des nuages, des vers de terre, des soleils, des champignons ? Ils fonctionnent tous, et pas vous. Pourquoi, Julie ? Qu'est-ce que vous avez de si particulier ?

— Eh bien tout le reste marche, sauf nous. C'est ça, notre particularité.

— Ce que vous dit Mère Culture à ce propos tourne un peu en rond, je le reconnais. Mais il serait bon que vous cherchiez à définir cette particularité. »

Je l'a regardé du coin de l'œil avant de reprendre la parole.

« Il n'y a rien de mal dans les tortues, les nuages, les vers et le soleil. C'est pour ça qu'ils marchent. Mais y a quelque chose de mauvais en nous. C'est pour ça que nous ne marchons

pas.

— Bon. Mais quoi, Julie ? Qu'est-ce qui est mauvais en vous ?

— C'est ça, la maïeutique ? » lui ai-je demandé, songeuse.

Ishmael a hoché la tête.

« Je ne connaissais pas. Ça me plaît. Bon, je continue. Ce qui ne va pas chez nous, c'est que nous sommes civilisés. Je pense que tout vient de là. » Mais à la réflexion, cette affirmation m'a semblé bien péremptoire. « Disons que ça vient en partie de là, ai-je repris. Il y a aussi notre façon d'être civilisés. En fin de compte, nous ne le sommes pas assez.

— Et pourquoi cela ?

— Eh bien... C'est comme s'il y avait une goutte de poison en nous, et que cette seule goutte suffise à gâcher tout ce que nous entreprenons... »

J'ai dû demeurer un moment bouche bée, car Ishmael m'a demandé de poursuivre.

« Voilà ce que les gens disent, Ishmael... Vous permettez que je vous appelle Ishmael ?

— C'est mon nom, a acquiescé le gorille.

— Il paraît que nous devons atteindre un stade supérieur d'évolution pour survivre. Je ne sais pas d'où je tiens ça, c'est comme si c'était dans l'air.

— Je comprends.

— Nous en sommes encore à un stade primitif. Nous sommes trop primitifs. Il nous faut évoluer, nous élever, faire que notre espèce se rapproche presque des anges.

— Pour parvenir à fonctionner aussi bien que les champignons, les tortues et les vers, a conclu Ishmael., ce qui m'a fait rire.

— Oui, c'est curieux, hein ? Mais c'est bien ce que nous ressentons, je crois. Comme si nous en étions à un stade bâtard. Ou trop intelligents, ou pas assez. Avant, quand nous n'étions pas encore humains, ça pouvait aller. Et les choses s'amélioreront quand nous serons plus que des humains. Mais tels que nous sommes, nous ne valons rien. Les humains ne valent rien. L'espèce est mauvaise en soi. Voilà ce qu'en dit Mère Culture, d'après moi.

— Donc votre principal défaut, selon Mère Culture, c'est l'intelligence.

— Oui. C'est bien ce qui nous différencie des autres espèces, non ? Les mites ne sont pas capables de bousiller le monde. Ni les poissons-chats. Il faut être intelligent pour ça.

— Et ton rêve ? Qu'allais-tu donc chercher dans l'univers pour apprendre à vivre ? Des anges ? M'a lancé Ishmael en penchant la tête d'un air ironique.

— Non... C'est drôle. Je cherche des races intelligentes comme nous, mais qui sachent comment vivre sans détruire leur monde. Nous sommes encore plus spéciaux que je ne le pensais...

— Continue.

— C'est comme si nous étions sous le coup d'une malédiction. Nous, les peuples de cette planète.

— Oui, c'est une idée très répandue parmi ceux de votre culture, a renchéri Ishmael. Le sentiment que l'humanité est foncièrement mauvaise, pervertie, ou même maudite par Dieu.

— Oui.

— C'est pourquoi, dans ta quête, il te faut aller chercher ailleurs cette connaissance. Vous autres humains ne pouvez la puiser en vous-mêmes, puisque votre race est maudite. Rien ne permet de supposer que tous les peuples de l'univers sont maudits. Donc il doit y avoir quelque part des peuples qui savent comment vivre à long terme sur une planète sans la détruire.

— Oui, c'est ça.

— Tu vois, Julie, ton rêve est loin d'être idiot. Et je suis sûr que le voyage dont tu as rêvé, s'il était possible, vous mettrait en contact avec des milliers de peuples possédant cette

connaissance.

— Comment pouvez-vous en être sûr ?

— Parce que la malédiction qui vous frappe est très circonscrite, malgré ce qu'en dit Mère Culture. Elle ne s'étend même pas à toute l'humanité. Des milliers de peuples ont vécu sur cette terre sans la détruire, et cela pendant des siècles, Julie. Sans difficulté. Sans effort.

»

Évidemment, cela m'a fait tiquer.

« Comment l'Atlantide, vous voulez dire ?

— Mais non, je ne pensais pas du tout à l'Atlantide, Julie. L'Atlantide est un conte de fées.

— Alors je ne vois pas.

— Je le sais bien, a dit Ishmael en hochant lentement la tête. Parmi vous, très peu de gens sont en mesure de comprendre. »

J'ai attendu qu'il lâche le morceau, mais rien n'est venu.

« De quels peuples s'agit-il ?

— Je préfère ne pas t'en dire plus à ce sujet, Julie. Tu détiens déjà cette information. Si je te l'extorquais, tu serais impressionnée, mais tu n'apprendrais rien. La sage-femme n'enfante pas, elle est là pour aider sa patiente à mettre un enfant au monde.

— Alors d'après vous, je sais déjà qui sont ces peuples ?

— Ça ne fait aucun doute, Julie. »

J'ai haussé les épaules, levé les yeux au ciel, bref j'ai fait toutes les mimiques habituelles, puis je lui ai demandé de continuer.

Je venais seulement de me rendre compte qu'il s'était mis à me tutoyer.

CHAPITRE 8 : Ta culture

« C'est là un préjugé bien ancré chez ceux de ta culture et c'est ce que révèle ton rêve éveillé, dit Ishmael. Vous avez l'impression que la sagesse ne peut venir de vous. Vous savez fabriquer de merveilleux gadgets électroniques, envoyer des vaisseaux dans l'espace, pénétrer au cœur de l'atome. Mais la notion de savoir-vivre le plus élémentaire et le plus essentiel vous est étrangère.

— On le dirait bien.

— Ce sentiment n'est pas nouveau, Julie. Il imprègne votre culture depuis des millénaires.

— Excusez-moi, mais vous parlez sans arrêt des gens de ma culture, et je ne comprends pas très bien ce que vous entendez par là. Pourquoi ne pas dire tout simplement "vous les humains" ou bien "vous les Américains" ?

— Parce que je ne parle pas des humains ni des Américains, mais bien des gens de ta culture.

— Alors une petite explication s'impose.

— Sais-tu ce qu'est une culture ?

— Sincèrement, je n'en suis pas sûre.

— Le mot "culture" est un caméléon, Julie. Il prend la couleur de ce qui l'entoure. Il signifie une chose quand on parle de ce qui l'entoure. Il signifie une chose quand on parle de la culture des chimpanzés, une autre quand on évoque la culture de l'industrie automobile. On peut dire avec raison qu'il existe que deux cultures humaines fondamentalement différentes. Et aussi qu'il en existe des milliers. Au lieu d'essayer d'expliquer ce mot en l'isolant de son contexte, je vais tenter de te faire comprendre ce que j'entends quand je parle de "ta culture". D'accord ?

— Ça me va.

— En fait, pour simplifier encore, je vais te donner deux règles de base te permettant d'identifier les gens de ta culture. Voici l'une d'elles. Si la nourriture appartient toujours à quelqu'un et qu'elle est gardée sous clef, c'est que tu te trouves parmi eux.

— Euh... Je ne vois pas très bien comment il pourrait en être autrement.

— Il n'en a pas toujours été ainsi, pourtant. Jadis, comme l'air ou le soleil, elle n'appartenait à personne, n'est-ce pas ?

— Je suppose que non.

— Tu as l'air sceptique, Julie, mais ce fut l'une des grandes innovations de ta culture de mettre la nourriture sous clef. Aucune autre culture dans l'histoire ne l'a jamais fait. C'est d'ailleurs la base même de votre économie.

— Pourquoi ?

— Parce que si la nourriture n'était pas sous clef et bien gardée, Julie, qui travaillerait ?

— Oh... Oui, c'est vrai. Ça alors !

— Si tu allais à Singapour, Amsterdam, Séoul, Buenos Aires, Islamabad, Johannesburg, Tampa, Istanbul ou Kyoto, tu verrais que les gens ont une incroyable diversité de coutumes, de costumes et de rituels, mais qu'ils trouvent tous normal de mettre les aliments sous clef. Quand on veut se nourrir, il faut les acheter.

— Je vois. Et vous dites que ces gens appartiennent tous à la même culture.

— Je parle des principes de base, et rien n'est plus fondamental que de se nourrir. Je sais, ce n'est pas facile pour toi de te rendre compte à quel point vous êtes bizarres sur ce plan-là. Vous trouvez parfaitement logique d'être obligés de travailler pour obtenir ce que toutes les autres créatures sur terre ont à leur disposition. Vous êtes les seuls à mettre la nourriture sous clef pour ensuite travailler dur afin de la récupérer, et les seuls à trouver que cela va de soi.

— C'est vrai, ça paraît bizarre, vu sous cet angle. Mais toute l'humanité en fait autant, non ?

— Non, Julie. Je sais que Mère Culture professe que c'est un principe commun à toute l'humanité, mais c'est un mensonge. Il est propre à votre culture. Quand nous aurons fait le tour de la question, tu n'en douteras plus.

— Bon.

— Voici une autre règle fondamentale dont tu peux te servir pour reconnaître ceux de ta culture : ils croient appartenir à une race d'essence imparfaite, condamnée à la souffrance et au malheur. Comme ils se sentent bourrés de défauts et voués à l'échec, ils pensent que la sagesse est une denrée rare, difficile à acquérir. Il leur paraît normal de vivre dans la pauvreté, l'injustice et le crime, de rendre leur planète inhabitable et que les gouvernants soient des profiteurs égoïstes et corrompus. Ils peuvent s'en indigner, mais ils n'en sont pas surpris, cela leur semble aller de soi, comme de mettre la nourriture sous clef.

— Vous ne m'en voudrez pas si je me fais l'avocat du diable ?

— Pas du tout.

— A l'école, il y a un professeur qui nous regarde de haut d'un air apitoyé. C'est un

bouddhiste. Avec sa conscience élevée, il plane à quinze mille et il se croit infiniment supérieur à nous, spirituellement. Pour lui, ceux de "notre culture" sont les Occidentaux, et les Orientaux appartiennent à une culture complètement différente.

— Si je comprends bien, ce monsieur est lui-même un Occidental.

— Oui. Et alors, qu'est-ce que ça change ?

— Les Occidentaux imaginent souvent l'Orient comme un grand temple bouddhique, ce qui revient à imaginer l'Occident comme une immense chartreuse, dit Ishmael en haussant les épaules. Si le professeur dont tu parles allait visiter l'Orient, il vivrait beaucoup d'expériences. Il découvrirait en tout premier lieu que, là-bas aussi, la nourriture est sous clef, et que les humains se croient une espèce malheureuse, destructrice et avide, comme en Occident. C'est pourquoi ils appartiennent eux aussi à ta culture.

— Existe-t-il vraiment des peuples dans le monde qui n'ont pas cette opinion d'eux-mêmes ?

— Laisse-moi te retourner la question, proposa Ishmael après un temps de réflexion. Dans ta quête fantastique, partiez-vous à la recherche d'autres races maudites ?

— Non.

Vous attendiez-vous à ce que toute espèce intelligente dans l'univers soit maudite ?

— Non. »

Ishmael passa un moment à m'observer. « Si je comprends bien, la question reste posée. Permetts-moi d'y répondre ainsi. Même à ton âge, tu as dû rencontrer de ces gens qui sont convaincus que ce qui leur arrive de mauvais dans la vie est toujours de la faute d'autrui. Si tu n'en as encore jamais rencontré, je peux te certifier que cela ne tardera guère. Ce genre de personne ne tire jamais leçon de ses erreurs. Elle ne découvre jamais la source de ses ennuis, mais les impute à d'autres gens, qui échappent à son contrôle. Pour simplifier, elle rend autrui responsable de tout ce qui ne va pas dans sa vie. Elle ne se dit jamais : "Le problème vient de moi, de ma façon d'agir", mais : "Le problème vient des autres et de leurs agissements. Tous mes ennuis, ce sont les autres qui en sont responsables, je ne peux rien y changer, je suis impuissante."

— Oui, je connais quelqu'un comme ça, lui dis-je, sans juger utile de préciser qu'il s'agissait de ma mère.

— Toute votre culture a adopté cette attitude, plutôt que de faire face à ses difficultés. Au lieu de dire: "Le problème est dû à notre façon d'agir", vous dites : "Le problème est inhérent à la nature humaine. Celle-ci est responsable de tous nos ennuis et nous n'y pouvons rien changer, donc nous sommes impuissants."

— Ça y est, j'ai saisi.

— Moi aussi j'ai saisi, Julie. Les professeurs ont besoin de leurs élèves pour avancer dans leur voyage, continuer leurs explorations. »

Comme j'avais l'air étonné, Ishmael ajouta : « Tu m'as entendu à plusieurs reprises dire des gens de ta culture qu'ils croient appartenir à une race maudite foncièrement mauvaise.

— En effet.

— Maintenant, grâce à toi, j'ai trouvé une meilleure formulation. *Ceux de ta culture accusent la nature humaine de tous leurs maux.* Le fait que vous croyez appartenir à une race maudite et pernicieuse reste vrai, mais à présent, toi et moi comprenons mieux pourquoi et dans quel but vous avez de vous-mêmes cette opinion. Cela vous permet de vous dédouaner et de rejeter la faute sur une chose qui échappe à votre contrôle : la nature humaine. Vous n'êtes pas responsables. La faute en revient à la nature humaine, que vous ne pouvez changer.

— Oui. Je vous suis.

— Accorde-moi le temps de te démontrer autre chose. Cette fameuse "nature humaine", ce sont ceux de ta culture qui prétendent la connaître, pas moi. Chaque fois que j'utilise ce terme, c'est comme s'il sortait de la bouche de Mère Culture. L'idée même m'en est étrangère. Elle relève d'une structure épistémologique propre à votre culture. Ne fais pas la grimace. Cela ne te fera pas de mal d'apprendre un mot nouveau. L'épistémologie est l'étude de ce qui est connaissable. Pour les gens de ta culture, la "nature humaine" est un objet connaissable. Pour moi, c'est un objet de quête fabuleux, imaginaire, comme le Saint-Graal ou la Pierre philosophale.

— D'accord, mais je ne vois pas pourquoi vous insistez là-dessus. »

Sa face se plissa en une sourire. « A travers toi, je m'adresse à la postérité, Julie.

— Redites-moi ça.

— Les professeurs continuent à vivre à travers leurs élèves. C'est aussi pour cela qu'ils ont besoin d'eux. Tu sembles avoir une mémoire peu commune. Tu te souviens de ce que tu entends avec une grande netteté.

— Oui, ce n'est pas faux.

— Tu seras mon mémorialiste. Tu porteras mes paroles par-delà les murs de cette pièce.

— Où ça ?

— Où que tu ailles. »

Cela me rendit songeuse.

« Et Alan ? Est-ce aussi un mémorialiste ?

— Autant aborder la question maintenant, Julie, répondit Ishmael en haussant les épaules. J'ai déjà eu pas mal d'élèves. Certains n'en ont rien retiré, d'autres peu, quelques-uns beaucoup. Mais aucun n'a tout saisi. Chacun prend selon ses capacités. Tu me suis ?

— Oui, je crois.

— Pour la plupart, j'ignore ce qu'ils en font et s'ils en font quelque chose. Ce n'est pas de mon ressort. Récemment, l'un d'eux m'a écrit pour me parle de ses projets. Il a l'intention d'immigrer en Europe et de devenir une sorte de conférencier ou de prêcheur itinérant. C'est une drôle d'idée.

— Et qu'attendiez-vous de lui ?

— Oh, là n'est pas la question ! Chacun agit selon ses aptitudes. Pour moi, le projet de cet élève est tout simplement inconcevable. C'est seulement dans le contexte où nous sommes, par le dialogue, que je suis capable d'accompagner les gens. Je ne pourrais pas envisager de le faire dans une salle de conférence. C'est mon défaut, pas le sien.

— Je ne vous suis plus, Ishmael. En quoi cela nous concerne-t-il, Alan et moi ?

— Quand je t'ai donné le titre de mémorialiste, tu m'as demandé si Alan l'était aussi. Ce que je transmets à toi est très différent de ce que je lui transmets à lui, je voudrais que tu le comprennes. Il n'y a pas deux voyages identiques, car aucun élève ne ressemble à un autre.

— D'accord. Ça se tient. »

« Nous avons fait un petit détour pour t'apprendre comment reconnaître les membres de ta culture. Maintenant, reprenons notre route... Je disais donc que c'est un préjugé bien ancré chez ceux de ta culture, cette intime conviction que la sagesse ne peut venir de vous, et qu'il imprègne votre culture depuis des millénaires.

— Oui, je me rappelle.

— Comprends-tu pourquoi je souligne ce point ?

— Non, pas vraiment.

— Ton rêve éveillé part du principe que la sagesse devra être trouvée ailleurs, à des années-lumière de cette planète. C'est pourquoi il t'a fallu bâtir ce rêve. Au plus profond de

toi-même, tu es convaincue que le secret que tu cherches ne peut être trouvé sur cette terre.

— Oui, c'est vrai.

— Maintenant, j'aimerais que tu comprennes que la perte de ce secret est un événement de votre histoire, et non une tare génétique. L'humanité n'est pas née avec cette déficience. C'est un phénomène qui ne s'est produit que parmi les gens de ta culture.

— D'accord. Mais pourquoi y tenez-vous à ce point ?

— Parce que... T'est-il déjà arrivé de perdre quelque chose ? Une clef, un livre, un outil, une lettre ?

— Bien sûr.

— Et comment as-tu fait pour le retrouver, t'en souviens-tu ?

— J'ai essayé de me rappeler l'endroit où j'étais quand je l'avais encore pour la dernière fois.

— Bien sûr. Quand on sait où l'on a perdu une chose, on sait où la chercher, n'est-ce pas ?

— Oui.

— C'est ce que je voudrais te démontrer à présent : où et quand vous avez perdu le secret que d'autres espèces connaissent, sur cette planète comme ailleurs.

— Eh bien ! Si toutes les autres espèces de l'univers savent une chose que nous ignorons, c'est que nous sommes vraiment à part.

— Vous êtes très spéciaux, Julie. Sur ce point, Mère Culture et moi-même sommes tout à fait d'accord. »

CHAPITRE 9 : L'histoire de l'homme en 17 secondes

« Pour bien commencer avec un élève, il faut savoir où il en est, Julie, dit Ishmael. Tu me suis ?

— Oui.

— Et pour que je l'apprenne, il n'y a qu'un moyen : c'est que tu me le dises toi-même. Allons-y. Raconte-moi ce que tu sais de l'histoire de l'humanité. »

Me voyant faire la moue, Ishmael souhaita en connaître la raison.

« Je ne suis pas très forte en histoire, avouai-je.

— C'est compréhensible, étant donné ce qu'on vous apprend à l'école. Mais je ne te demande pas de me réciter ce que vos professeurs ont cru devoir vous enseigner, avec plus ou moins de succès. Même si tu n'avais jamais passé une seule journée à l'école, tu aurais une impression générale de ce qui est arrivé ici-bas rien qu'en ouvrant les yeux et les oreilles à ce qui t'entoure depuis douze ans de vie. En ne lisant que des bandes dessinées du dimanche, on peut déjà s'en faire une.

— D'accord, dis-je, prise d'une intuition subite. L'histoire de l'humanité selon Mère Culture, c'est cela que vous voulez ?

— Oui, c'est bien ça. Il faut que je sache ce que tu en connais. Plus encore, il importe que toi, tu le saches.

— Je vois. »

Et je me mis à y réfléchir sérieusement.

Deux ou trois minutes plus tard, Ishmael commença à se tortiller sur son derrière. Un spectacle assez impressionnant, vu sa taille.

« Reste simple, Julie, me dit-il en réponse à mes regards interrogateurs. Ce n'est pas un examen de passage. Donne-moi juste une vue globale, que tout le monde puisse saisir. Je ne veux pas de longue tirade. Cinquante mots suffiront.

— J'essaie de trouver comment on passe des Pyramides à la Seconde Guerre mondiale.

— Commence par le cadre général. Le reste ira tout seul.

— D'accord. Les humains sont apparus sur terre il y a environ... cinq millions d'année, c'est bien ça ?

— Trois millions est une approximation généralement admise.

— Bon, va pour trois millions. Les hommes sont apparus il y a environ trois millions d'années. C'étaient des nomades, qui vivaient des ressources naturelles, comme les Indiens d'Amérique.

— Très bien. Continue.

— Ils ont vécu comme ça jusqu'à il y a dix mille ans environ. Puis ils ont renoncé à la vie nomade et ont entrepris de cultiver la terre et de s'établir. Dix mille ans, c'est bien ça ?

— Des recherches récentes tendent à remonter plus avant dans le temps, mais dix mille ans restent pour l'heure le chiffre généralement accepté.

— Bon. Donc, ils se sont installés et se sont mis à cultiver la terre. Et c'est comme ça que la civilisation a commencé. Tout le reste a suivi. Les villes, les nations, les guerres, les bateaux à vapeur, les bicyclettes, les fusées pour aller sur la Lune, les bombes atomiques, le gaz neuroplégique, etc.

— Excellent, dit le gorille. Alan a mis presque deux heures pour réussir ce tour de force.

— C'est vrai ? Et comment se fait-il ?

— En tant que mâle, il se croit obligé de faire un peu d'esbroufe. Et puis il écoute la voix de Mère Culture depuis si longtemps qu'il prend pour la sienne. Il a un mal fou à faire la distinction.

— Je comprends, dis-je d'un ton que je voulais modeste.

— En tout cas, voici posé le mensonge premier : il y a dix mille ans, les gens ont renoncé à la vie nomade pour s'installer et devenir fermiers. »

J'y réfléchis une minute, puis je lui demandai en quoi c'était un mensonge. « La date est bonne, non ? »

Il hocha la tête.

« Le nomadisme aussi, poursuivis-je. Avant de devenir fermiers, les gens étaient bien des nomades, non ? »

Autre hochement de tête.

« Et puis ils se sont mis à l'agriculture. C'est bien ce qu'ils ont fait, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors où est le mensonge ?

— Il se cache derrière la seule partie de l'énoncé que tu n'as pas remise en question.

— Vous voulez bien me le répéter ?

— "Il y a dix mille ans, les gens ont abandonné la vie nomade pour s'installer et devenir fermiers."

— Ça alors ! Je ne vois vraiment pas où un mensonge pourrait se nicher.

— Cela t'échappe, comme à presque tous ceux de ta culture. Après tout, c'est cette version de l'histoire qu'on t'a donnée, et elle te semble aller de soi. A quelques variantes

près, tu la retrouves dans tous les manuels scolaires. Et elle se répète à l'infini dans les articles de journaux, les magazines. Quand on veille un peu au grain, on tombe dessus deux ou trois fois par semaine, sous une forme ou sous une autre. Les historiens la rabâchent continuellement. Ils se rendraient compte de leur erreur, s'ils cessaient seulement de la ressasser à longueur de temps.

— Mais où est le mensonge là-dedans ?

— Tu as parlé des gens en général, Julie, et c'est là que réside le mensonge. Tous les hommes n'ont pas fait ce que tu dis, seulement ceux de ta culture... une culture sur dix mille. Le mensonge, c'est de dire que vos façons d'agir sont communes à toute l'humanité. Le mensonge, c'est de vous considérer comme la représentant tout entière, de croire que votre histoire embrasse toute l'histoire humaine. La vérité, c'est qu'il y a dix mille ans un peuple a renoncé à la vie nomade pour s'établir en cultivant la terre. Le reste, c'est-à-dire quatre-vingt-dix pour cent de l'humanité, a continué exactement comme auparavant. »

Je restai prostrée pendant une ou deux minutes.

« C'est néanmoins un nouveau pas franchi dans l'évolution, dis-je en sortant de ma torpeur. L'homme qui vivait de la cueillette s'éteint pour laisser place au cultivateur.

— Bien raisonné, Julie, approuva Ishmael. Je n'y avais pas pensé sous cet angle. Cela donne effectivement cette impression, mais elle n'est pas juste, tant s'en faut.

— Qu'en savez-vous ?

— D'abord, l'homme qui vivait de la cueillette ne s'est pas éteint, loin de là. Et ces deux sortes d'hommes, les cueilleurs et les fermiers, n'appartiennent pas à des espèces différentes. Biologiquement, il est impossible de les distinguer. Ce qui les sépare relève strictement du culturel. Élève un bébé de cueilleurs chez les fermiers, et il sera fermier. Élève un bébé de fermiers chez des cueilleurs, et il deviendra cueilleur lui-même.

— D'accord. Mais quand même, c'est comme si... comme si l'orchestre avait entonné un air nouveau et que les gens s'étaient tous mis à danser dessus, dans le monde entier. »

Ishmael hocha la tête. « Je sais bien, Julie. C'est l'image que vous en avez. Même si vos livres l'ont simplifiée à l'extrême, c'est une histoire extrêmement dense et complexe, que tous ceux de ta culture devraient absolument connaître. Votre avenir ne dépend pas de l'analyse de la chute de Rome, de l'accession au pouvoir de Napoléon, de la guerre civile américaine ni même des deux guerres mondiales. Votre avenir dépend de votre capacité à comprendre comment vous en êtes arrivés là, et c'est ce que j'essaie de te révéler. »

Ishmael s'interrompit et demeura les yeux dans le vague pendant un dizaine de minutes. Il finit par secouer la tête d'un air renfrogné, et je voulus savoir ce qui n'allait pas.

« J'essayais de trouver une manière de te faire comprendre cette histoire d'une seule traite, Julie, mais je ne crois pas que ce soit possible. Il va falloir te la présenter à travers plusieurs récits, conçus pour en faire ressortir différents aspects. Est-ce clair ?

— Pas tellement, à vrai dire. Mais je ne demande qu'à écouter.

— Bon. Voici un récit qui reprend ta métaphore sur la musique et les danseurs. Tu le trouveras peut-être un peu bizarre, mais les contes à dormir debout qu'on trouve dans tes manuels d'histoire le sont bien davantage. »

CHAPITRE 10 : Les danseurs de Terpsichore

Terpsichore est l'un des endroits de l'univers que tu aimerais, visiter dit Ishmael. Sur cette planète, qui porte le nom de la Muse de la danse, les gens vécurent un temps comme les autres d'espèces, mangeant tout simplement ce qui est à portée de leurs mains. Un ou deux millions d'années plus tard, ils remarquèrent qu'il était très facile de favoriser la repousse de leurs aliments préférés en esquissant quelques pas de danse. Ce n'était pas vital, mais leur nourriture gagnait ainsi en qualité et en quantité.

Quelques pas de danse, effectués trois ou quatre jours par mois, suffisaient à améliorer grandement leur vie sans nécessiter beaucoup d'efforts. Comme ceux de la Terre, les gens de Terpsichore ne constituaient pas un seul peuple, mais plusieurs et, au fil du temps, chaque peuple développa sa propre approche de la danse. Certains continuèrent à esquisser quelques pas trois ou quatre jours par par mois. D'autres cherchèrent à produire leurs aliments préférés en plus grand quantité, aussi dansèrent-ils tous les deux ou trois jours. D'autres encore eurent envie de se nourrir principalement de leurs aliments préférés, aussi dansèrent-ils un peu chaque jour. Les choses allèrent ainsi pendant dix milliers d'années. Parce qu'ils s'en remettaient à la grâce des dieux, ils s'étaient donné le nom de Ceux-qui-laissent (1).

(NOTE : 1. Cette dénomination a été forgée par le gorille dans l'ouvrage intitulé *Ishmael*, à partir de l'expression « C'est à prendre ou à laisser ». « Ceux-qui-prennent » désigne les humains que l'on pourrait dire, en d'autres termes, « civilisés », « Ceux-qui-laissent » les « primitifs ». Ishmael, Éditions Anne Carrière, 1997, p.56.)

Mais un groupe de Ceux-qui-laissent finit par se dire : « Il suffirait de consacrer plus de temps à la danse pour manger exclusivement de nos aliments préférés. » Ce groupe se mit donc à danser plusieurs heures par jour. Et parce que, au lieu de s'en remettre aux dieux, ils avaient pris en main leur destin, nous les appellerons Ceux-qui-prennent. Les résultats furent spectaculaires. Une classe dirigeante émergea bientôt pour veiller à la collecte et à la préservation des excédents, ce qui n'était pas nécessaire du temps où tout le monde ne dansait qu'un peu chaque semaine. Les membres de cette classe dirigeante étant bien trop occupés pour danser eux-mêmes et leur fonction étant essentielle aux yeux du groupe, on les considéra bientôt comme des chefs. Quelques années plus tard, les chefs de Ceux-qui-prennent s'aperçurent que la production de leurs aliments préférés chutait, et ils se rendirent sur place, pour voir ce qui n'allait pas. Ils découvrirent alors que les danseurs relâchaient leur effort. Au lieu de danser plusieurs heures par jour, ils se contentaient d'une heure ou deux... quand ils dansaient. Les chefs en demandèrent la raison.

« A quoi bon danser autant ? S'exclamèrent les danseurs. Il n'est pas nécessaire de danser sept ou huit heures par jour pour obtenir la nourriture dont nous avons besoin. Il y en a à foison, même lorsque nous ne dansons qu'une heure par jour. Nous ne souffrons jamais de la faim. Alors, pourquoi ne pas se détendre et prendre la vie du bon côté, comme nous le faisons autrefois ? »

Évidemment, les chefs ne partageaient pas du tout ce point de vue. Si les danseurs revenaient à leur ancien mode de vie, ils devraient bientôt faire de même, et cela ne les tentait guère. Par la ruse, la flatterie, la douceur et la menace, ils essayèrent de pousser les danseurs à danser davantage, sans succès. Jusqu'au jour où l'un d'eux eut l'idée de mettre la

nourriture sous clef.

« A quoi cela nous avancera-t-il ? Lui demanda-t-on.

— Si les danseurs ne dansent pas comme ils le devaient, c'est parce qu'ils n'ont qu'à tendre la main pour obtenir tout la nourriture qu'ils désirent. Si nous la mettons sous clef, ils ne le pourront plus.

— Mais si nous mettons la nourriture sous clef, les danseurs mourront de faim !

— Non, non, vous ne comprenez pas, dit l'autre avec sourire. Nous associerons la danse au fait de recevoir de la nourriture. Tant de nourriture pour tant de danse. S'ils dansent peu, les danseurs auront peu à manger, et s'ils dansent beaucoup, ils auront beaucoup manger. De cette façon, les fainéants auront faim, et les bon danseurs auront toujours le ventre plein.

— Ils n'accepteront jamais un tel arrangement, lui rétorqua-t-on.

— Ils n'auront pas le choix. Nous garderons la nourriture dans des entrepôts. Ou bien ils danseront, ou bien ils mourront de faim.

— Ils n'auront qu'à forcer les portes des entrepôts.

— Nous recruterons des gardes parmi eux. Nous les dispenserons de danse et ils seront chargés de surveiller les entrepôts. Nous les rétribuons comme les danseurs : tant de nourriture pour tant d'heures de garde.

— Ça ne marchera jamais », lui répondit-on.

Mais curieusement, cela marcha encore mieux qu'avant. Car maintenant que la nourriture était sous clef, les danseurs ne demandait qu'à danser, ils étaient même bien contents qu'on leur permette de danser dix, douze, ou même quatorze heures par jour.

Mettre la nourriture sous clef eut aussi d'autres conséquences. Jadis, par exemple, de simples paniers suffisaient à contenir le surplus de nourriture, mais ils n'étaient pas assez solides pour les énormes excédents que l'on produisait désormais. Les potiers remplacèrent les tresseurs de paniers, ils durent apprendre comment fabriquer de plus gros pots, et donc comment construire des fours plus grands, plus efficaces. Par ailleurs, comme le principe de mettre la nourriture sous clef n'était pas du goût de tous les danseurs, les gardes durent mieux s'équiper. Les outilleurs se mirent à chercher de nouveaux matériaux pour remplacer les armes en pierre du passé : cuivre, bronze, etc. Les métaux dont les outilleurs se servaient pour la fabrication des armes séduisirent les artisans, qui en firent d'autres usages. Chaque nouvel artisanat engendra de nouveaux métiers.

Mais forcer les danseurs à danser dix ou douze heures par jour eut une conséquence encore plus importante. La population de chaque espèce croît en fonction de la nourriture disponible. Si la nourriture abonde, la population augmente, du moment qu'elle a de l'espace pour s'étendre. Et pour cela, il suffisait à Ceux-qui-prennent d'empiéter sur le territoire de leurs voisins.

Ils étaient tout disposés à le faire de façon pacifique.

« Écoutez, pourquoi ne pas vous mettre à danser comme nous ? Dirent-ils à ceux-qui-laissent qui habitaient autour d'eux. Regardez comme nous avons progressé en dansant de cette manière. Nous possédons des biens dont vous ne pouvez même pas rêver. Votre façon de danser est terriblement inefficace, improductive. Vous devriez adopter la nôtre, celle pour laquelle nous sommes tous faits. Accueillez-nous sur votre territoire, et nous vous montrerons comment faire. »

L'idée plut à certains, et ils adoptèrent le mode de vie de Ceux-qui-prennent. Mais d'autres dire : « Nous sommes très bien comme nous sommes. Nous dansons quelques heures par semaine et cela nous suffit amplement. Vous êtes fou de vous épuiser de danser cinquante ou soixante heures par semaine, mais cela vous regarde. Faites-le donc, si cela vous chante. Quant à nous, il n'en est pas question. »

Ceux-qui-prennent encerclèrent ceux qui résistaient et parvinrent à les isoler. Parmi ces peuples rétifs, il y eut les Songs, qui avaient l'habitude de danser une ou deux heures par jour pour favoriser la repousse de leurs aliments préférés. Au début, ils vécurent comme auparavant. Puis leurs enfants commencèrent à jalouser les enfants de Ceux-qui-prennent. Ils proposèrent de danser quelques heures par jour pour Ceux-qui-prennent et d'aider à la surveillance des entrepôts. Après quelques générations, les Songs eurent complètement assimilé le mode de vie de Ceux-qui-prennent jusqu'à oublier qu'ils avaient jadis été des Songs.

Un autre peuple rebelle fut les Kemke, qui avaient coutume de ne danser que quelques heures par semaine et aimaient le loisir que leur laissait ce style de vie. Ils étaient décidés à ne pas finir comme les Songs, et ils tinrent bon. Mais bientôt Ceux-qui-prennent vinrent leur dire : « Écoutez, nous ne pouvons vous laisser occuper toute cette terre en plein milieu de notre territoire. Vous n'en faites pas bon usage. Ou bien vous adoptez notre manière de danser, ou nous devons vous cantonner à un coin de votre territoire afin de mettre le reste à profit. » Les Kemke refusèrent de danser comme Ceux-qui-prennent, et ces derniers les contraignirent à vivre dans un espace réduit, qu'ils appelèrent « réserve », entendant par là qu'il était réservé aux Kemke. Ceux-ci étaient habitués à tirer presque toute leur subsistance de la cueillette, et leur petite réserve n'était pas assez vaste pour nourrir un peuple cueilleur. Ceux-qui-prennent leur dirent : « Tout va bien, nous vous donnerons de quoi vous nourrir. En contrepartie, vous devrez demeurer à l'écart, dans votre réserve. » Et ils commencèrent à leur fournir de quoi se nourrir, si bien que, peu à peu, les Kemke oublièrent comment chasser et cueillir. Et plus ils oubliaient, plus devenaient dépendants de Ceux-qui-prennent. Ils commencèrent à se sentir comme des mendiants, des bons à rien, ils perdirent le respect d'eux-mêmes et sombrèrent dans l'alcoolisme, la dépression suicidaire. Pour finir, leurs enfants ne trouvèrent plus aucun intérêt à vivre dans la réserve, et ils se mirent à danser dix heures par jour pour Ceux-qui-prennent.

Autre peuple rebelle, les Waddi ne passaient que quelques heures par mois à danser et étaient parfaitement heureux comme ça. Ils avaient vu ce qui était arrivé aux Songs et aux Kemke, et étaient fermement décidés à l'éviter. Ils se disaient qu'ils avaient encore plus à perdre que les Songs et les Kemke, qui avaient déjà pour coutume de beaucoup danser afin d'obtenir leur nourriture préférée. Aussi, quand Ceux-qui-prennent les invitèrent à les imiter, les Waddi répondirent : « Non merci, nous sommes très bien comme ça. » Puis, lorsqu'un jour Ceux-qui-prennent leur déclarèrent qu'ils devraient aller vivre dans une réserve, les Waddi s'y refusèrent tout net. Ceux-qui-prennent leur expliquèrent qu'ils n'avaient pas le choix. S'ils refusaient d'y aller de leur plein gré, on les y forcerait. Les Waddi rétorquèrent qu'ils répondraient à la force par la force et ils avertirent Ceux-qui-prennent qu'ils étaient prêts à combattre jusqu'à la mort pour sauvegarder leur façon de vivre. « Écoutez, dirent-ils, vous possédez presque toute cette partie du monde. Vous n'avez pas besoin du petit territoire où nous vivons. Notre seule exigence, c'est de continuer à vivre comme bon nous semble. Nous ne vous causerons aucun ennui. »

Mais Ceux-qui-prennent insistèrent : « Vous ne comprenez pas. Votre façon de vivre n'est pas seulement vaine et improductive, elle est mauvaise. Tous autant que nous sommes, nous avons été conçus pour vivre à la manière de Ceux-qui-prennent.

— Qu'en savez-vous? demandèrent les Waddi.

— C'est évident. Regardez comme cela nous réussit. Si nous n'avions pas le seul mode de vie valable, nous ne serions pas aussi prospères.

— À nos yeux, ce n'est pas du tout une réussite, répliquèrent les Waddi. Vous forcez les gens à danser dix ou douze heures par jour pour subsister, c'est là une horrible façon de

vivre. Nous qui ne dansons que quelques heures par mois, nous n'avons jamais faim, toute la nourriture qu'il nous faut, nous l'avons à portée de main. Nous menons une vie facile, sans soucis, et c'est là que réside la vraie réussite.

— Certainement pas ! repartirent Ceux-qui-prennent. Vous verrez qui l'emportera lorsque nous enverrons nos troupes pour vous forcer à vivre sur la terre que nous vous avons réservée. »

Et les Waddi apprirent en effet ce que Ceux-qui-prennent entendaient par réussite, victoire et succès, quand les soldats parvinrent à les chasser de leur terre natale. Ces derniers n'étaient ni plus courageux ni plus adroits, mais ils dépassaient les Waddi en nombre et pouvaient être remplacés à volonté, contrairement aux Waddi. Les envahisseurs possédaient aussi des armes plus perfectionnées et, surtout, des ressources alimentaires illimitées, contrairement aux Waddi. Sur ce plan là, les soldats de Ceux-qui-prennent n'avaient aucun souci à se faire ; les provisions continuaient à affluer, abondantes et régulières. À mesure que la guerre se prolongeait, l'armée Waddi s'amenuisait et s'affaiblissait, et bientôt les envahisseurs l'anéantirent. Les choses se déroulèrent ainsi non seulement durant les années qui suivirent, mais pendant les siècles et les millénaires à venir. La production alimentaire crût sans relâche et la population de Ceux-qui-prennent augmenta sans cesse, ce qui la poussa à étendre encore son territoire. Où qu'ils aillent, Ceux-qui-prennent tombaient sur des peuples qui dansaient quelques heures par semaine ou par mois et, à tous ces gens, ils donnaient le même choix qu'aux Songes, aux Kemke et aux Waddi : « Rejoignez-nous, laissez-nous mettre sous clef toute votre nourriture, ou soyez détruits. ». A la fin, ce n'était plus qu'une illusion, car ces peuples étaient de toute façon voués à la destruction, qu'ils choisissent de s'assimiler, acceptent d'être conduits dans une réserve, ou tentent de repousser les envahisseurs. À mesure qu'ils déferlaient sur le monde, Ceux-qui-prennent ne laissaient rien sur leur passage, qu'eux-mêmes.

Tant et si bien qu'un jour, environ dix mille ans plus tard, il n'y eut plus que Ceux-qui-prennent sur Terpsichore. Devenus rares, Ceux-qui-laissent se cachaient dans les déserts et les forêts épaisses où Ceux-qui-prennent n'avaient pas pu, ou pas voulu, pénétrer. Et personne parmi ces derniers ne doutait que leur mode de vie fût le seul valable, celui pour lequel tout le monde était fait. En effet, que peut-il y avoir de plus doux que de confisquer la nourriture et y obligé de danser huit, dix ou douze heures par jour à seule fin de rester en vie ?

À l'école, c'est cette histoire que l'on apprenait aux enfants. Leurs ancêtres étaient là depuis trois millions d'années, mais durant tout ce temps ou presque, ils n'avaient pas pris conscience que la danse favorisait la repousse de leur nourriture favorite. Ce fait n'avait été découvert par les fondateurs de leur culture que dix mille ans plus tôt. Après avoir joyeusement confisqué toute la nourriture, Ceux-qui-prennent s'étaient mis à danser huit ou dix heures par jour. Et leurs voisins, qui n'avaient encore jamais dansé, s'étaient empressés de les imiter, aussitôt convaincus que c'était là le seul bon mode de vie. Mis à part quelques peuples éparpillés sur la planète et trop abrutis pour percevoir les avantages évidents qu'il y a à mettre la nourriture sous clef, la Grande Révolution dansante avait déferlé sur le monde sans rencontrer d'obstacle.

CHAPITRE 11 : Etude de la parabole

Ishmael se tut et je demeurai prostrée, les yeux fixes, comme une victime sortant d'une explosion. J'ai dû vaguement marmonner que j'avais besoin de prendre l'air pour réfléchir à tout ça. Ou bien je suis tout simplement sortie en titubant sans proférer un son. À vrai dire, je ne m'en souviens plus.

En tout cas, je suis retournée chez Pearson faire un peu d'escalator. Pour se détendre, d'autres vont se promener dans les bois, mais à mon humble avis, rien ne vaut un tour d'escalator dans les grands magasins.

Ensuite je fis une pause, le temps de boire un Coca. Tiens, c'est la deuxième fois que je dis ça. Surtout n'allez pas croire que je leur fais de la pub. Au contraire, je trouve qu'on devrait arrêter de consommer autant de Coca dans le monde. Mais il m'arrive d'en boire un à l'occasion.

Au bout de trois quarts d'heure, je me sentais encore secouée. Je ne souffrais pas, bien sûr, mais j'avais enfin compris ce que signifie le mot « apprendre ». Ça peut consister à chercher le sens d'un mot par exemple, ce qui revient à planter un brin d'herbe, dans une pelouse. Mais il y a une autre façon d'apprendre beaucoup plus radicale, qui consiste à faire table rase pour repartir de zéro. L'histoire des danseurs avait agi me de la dynamite. Une ou deux questions commencèrent enfin à se former dans mon esprit. Je retournai donc au bureau 105 pour les poser à qui de droit.

« Je voudrais être sûre d'avoir bien compris, commençai-je.

— C'est une louable intention, acquiesça Ishmael.

— Quand vous employez le mot "danse", vous parlez en fait de l'agriculture. »

Il hocha la tête.

« Pour vous, l'agriculture n'est pas seulement la culture extensive que nous pratiquons. Elle consiste à favoriser la repousse des aliments que nous préférons.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Si tu échouais sur une île déserte, tu ne pourrais élever des poulets et cultiver des pois chiches que s'il en existait déjà avant ton arrivée. On ne peut cultiver que ce qui existe déjà à l'état naturel.

— D'accord. Et vous dites que les gens favorisaient la repousse de leurs aliments préférés bien avant la révolution agricole.

— Certainement. C'est un processus qui n'a rien de mystérieux. Quand votre "révolution" a commencé, les gens qui existaient depuis deux cent mille ans étaient aussi futés que toi. Chaque génération a eu son lot d'esprits doués. Mais il n'est pas besoin d'être un génie pour découvrir que les plantes poussent à partir des graines et qu'il est bon de planter quelques graines en terre quand on quitte une région pour une autre. Pas besoin d'être un génie pour faire un peu de sarclage et de désherbage. Et pour savoir qu'il vaut toujours mieux capturer un mâle qu'une femelle quand on chasse. Entre les chasseurs-nomades et les chasseurs-bergers qui suivent les migrations de leurs animaux préférés en éloignant les autres prédateurs, il n'y a qu'un pas. Et le pas est vite franchi du berger à l'éleveur. Le berger qui garde ses bêtes finit par les élever pour les domestiquer.

— Vous dites que la révolution a juste consisté à faire à plein temps ce que les gens faisaient déjà temps partiel depuis des milliers d'années.

— Bien sûr. Aucune découverte ni invention ne surgit jamais du néant. Il en a fallu des milliers pour qu'Edison puisse inventer l'ampoule électrique.

— D'accord. Vous dites aussi que la véritable innovation de notre culture ne fut pas de faire pousser les aliments, mais de les mettre sous clef.

— Oui, c'est là que tout s'est joué en effet. Sans cette particularité, votre révolution se serait enrayée. Et elle cesserait d'elle-même aujourd'hui.

— C'est le dernier point que je voulais préciser. Vous dites que cette révolution n'a jamais eu de répit, qu'elle a continué sur sa lancée.

— C'est vrai. Pourtant, ses jours sont comptés. Elle a avancé tant qu'elle a eu la place de s'étendre, mais elle finira bientôt faute d'espace.

— Nous pourrions l'exporter sur d'autres planètes.

— Ce ne serait qu'un pis-aller, Julie, dit Ishmael en secouant la tête. Prenons le chiffre de six milliards d'habitants comme maximum planétaire pour votre espèce (même si cela me paraît déjà dépasser les bornes). Vous atteindrez ces six milliards bien avant la fin de ce siècle. Admettons maintenant que vous ayez alors accès à toutes les planètes habitables de l'univers et que vous puissiez immédiatement y envoyer des gens. Aujourd'hui, votre population double à peu près tous les trente-cinq ans. Dans trente-cinq ans, vous aurez donc de quoi remplir une deuxième planète. Dans soixante-dix ans, de quoi en remplir quatre. Huit dans cent cinquante ans, etc. À ce rythme-là, vous aurez rempli un milliard de planètes d'ici à l'an 3000. Je sais, ça semble incroyable, mais crois-moi, le calcul est correct. Vers 3300, ce sont cent milliards de planètes que vous aurez complètement investies. Et c'est le nombre de planètes que vous pourriez occuper dans toute la galaxie, en supposant que chaque soleil compte dans son système une planète habitable. Si vous continuez à croître au taux actuel, vous aurez de quoi remplir une autre galaxie trente-cinq ans plus tard. Et encore quatre galaxies trente-cinq ans plus tard. Huit galaxies seront pleines trente-cinq ans après. Vers l'an 4000, vous occuperez les planètes d'un billion de galaxies. Vers l'an 5000, les planètes d'un billion de galaxies seront saturées, soit toutes les planètes de l'univers. Cela en seulement trois mille ans et en se fondant sur l'hypothèse improbable que chaque soleil dans l'univers compte dans son système une planète habitable. »

Je lui fis remarquer que ces chiffres étaient difficiles à croire.

« Fais le calcul toi-même, tu seras fixée. Tout ce qui croît sans limites finit inévitablement par submerger l'univers. L'anthropologue Marvin Harris a calculé que si la population humaine doublait à chaque génération, c'est-à-dire tous les vingt ans et non tous les trente-cinq ans, l'univers se transformerait en une masse solide de protoplasme humain, et cela en moins de deux mille ans. »

En silence, je m'efforçai d'abord de ramener tout cela à des proportions intelligibles. Puis je lui parlai d'une fille que je connaissais qui s'était mise dans tous ses états quand elle avait appris comment les bébés étaient conçus.

« Elle avait dû grandir au fond d'un puits », conclus-je.

Ishmael m'interrogea poliment du regard.

« Je suppose qu'elle a dû se sentir trahie par tout le monde. D'abord par Dieu, qui avait imaginé une méthode de procréation si choquante. Puis par son entourage, qui lui avait caché la chose. Quelle humiliation pour elle d'être la dernière au courant !

— Cela aurait-il un rapport avec notre conversation ?

— Oui. Je voudrais savoir si moi aussi je suis la dernière à être au courant de ce que votre histoire des danseurs m'a révélé.

— Je voudrais d'abord être sûr que tu l'as bien interprétée. Que démontre cette histoire d'après toi ? »

Ce n'était pas trop dur, comme question. J'y avais réfléchi pendant ma petite excursion chez Pearson.

« Elle démontre qu'on nous a présenté comme de soi un certain nombre de mensonges. Premièrement, qu'il y a dix mille ans, tous les hommes abandonné la cueillette pour s'établir comme fermiers. Deuxièmement que les humains attendaient cet événement depuis la nuit des temps. Troisième, que notre mode de vie étant le mode de vie dominant, tout le monde doit l'adopter comme étant le seul bon, celui pour lequel nous sommes tous faits.

— Alors, crois-tu être la dernière personne sur terre à apprendre tout cela ? Non, tant s'en faut. En écoutant cette histoire, beaucoup de gens s'imagineraient qu'ils la connaissent déjà, ou qu'ils soupçonnaient confusément toutes ces choses. Tous les faits sont à leur disposition et ils auraient pu les découvrir d'eux-mêmes, mais non. Tout simplement parce qu'ils n'en ont pas la volonté.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que les gens s'efforcent rarement de chercher ce qu'ils n'ont pas envie de trouver. Ils préfèrent détourner les yeux. Et en disant cela, je ne fais pas preuve d'une grande originalité », ajouta-t-il.

« Je ne sais plus où j'en suis, lui dis-je au bout d'un moment. J'ai l'impression qu'on s'est encore égarés.

— Mais non, Julie, nous ne nous sommes pas égarés. Tout ce que tu dois étudier ne se voit pas de la grand-route. Il nous faut parfois prendre un petit chemin de traverse. Mais ces chemins rejoignent tous la route principale. Vois-tu où nous mène cette route ?

— J'en ai l'impression, mais je n'en suis pas sûre.

— À la raison pour laquelle les gens de ta culture doivent aller chercher la sagesse ailleurs que sur terre. Dans les cieux, demeure de Dieu et de ses anges, dans l'espace intersidéral, où vivent des races extraterrestres "avancées", dans l'au-delà, séjour des morts.

— Ah, c'est donc là notre but ! Je ne m'étais pas rendu compte que mon rêve suivait ce schéma. C'est bien ce que vous êtes en train de me dire ?

— Oui. Vous vous sentez dépourvus du savoir essentiel. Et cela depuis toujours. C'est dans votre nature. L'aspect inaccessible de ce savoir en fait quelque chose de rare, d'exceptionnel. Il est inaccessible parce qu'il est exceptionnel, et il est exceptionnel parce qu'il est inaccessible. En fait, il est si particulier que vous ne pouvez y accéder que par des moyens paranormaux : prière, astrologie, méditation, spiritisme, divination par le cristal, les cartes, etc.

— Autrement dit, des attrape-nigauds. »

Ishmael secoua un peu la tête, comme on secoue une salière pour voir s'il y reste du sel. Puis il reprit : « Ce que je voudrais te faire comprendre, c'est que les gens de ta culture prennent comme allant de soi le fait que ce savoir est inaccessible ou très difficile à atteindre. C'est comme ça. Cela ne les étonne pas, ni ne les intrigue. Cela se passe même d'explications. Regarde-toi, par exemple. Seul un voyage intergalactique aurait pu te le procurer.

— Oui, je comprends maintenant.

— Je ne suis pas encore parvenu à articuler correctement mon raisonnement, dit Ishmael en secouant la tête. Reprenons. Les penseurs ne sont pas limités par ce qu'ils savent, ils peuvent toujours accroître leurs connaissances. Mais on ne peut devenir curieux d'une chose qui ne vous intrigue pas. Lorsqu'une chose est hors champ, hors d'atteinte, les gens ne se posent pas de questions à son sujet, elle échappe à leur curiosité. Elle devient un point aveugle dont on ne soupçonne même pas l'existence, tant que personne n'attire votre attention dessus

— C'est ce que vous essayez de faire avec moi.

— Exactement. Nous explorons tous deux un territoire inconnu, un continent situé dans

l'angle mort, le point aveugle de ta culture. »

Il s'interrompit un moment, puis il proposa d'en rester là pour la journée en disant que cela lui semblait un bon endroit pour faire halte. Quant à moi, je n'étais pas vraiment fatiguée, mais je me sentais repue, comme si je venais de manger trois parts de gâteau.

En me levant, je lui proposai de revenir le samedi suivant. Comme il ne réagissait pas, je finis par lui demander : « Ça ne va pas ?

— Ce n'est pas l'idéal », répondit-il.

Je lui déclarai que les cours venaient de reprendre et que j'essayais toujours de bien travailler durant les premières semaines. Ce qui signifiait concrètement faire mes devoirs le soir en rentrant.

« Laisse-moi t'expliquer la situation, Julie. Je suis en mauvaise posture. C'est une amie de longue date qui s'est chargée de m'installer ici. Rachel Sokolow. Et elle est morte il y a deux mois.

— Je suis navrée, dis-je comme cela se fait dans de telles circonstances.

— En fait, ma position est plus que difficile. Dans deux semaines, je serai forcé de vider les lieux.

— Où irez-vous ?

— Je ne sais pas encore. Mais il ne me reste guère de temps à passer ici. Cela ne nous mènera pas loin, si tu ne viens que les week-ends. »

Je ruminai un moment, puis je lui demandai si Alan Lomax allait lui donner un coup de main.

« Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Je ne sais pas. Vous aurez du mal à déménager sans qu'on vous aide, me semble-t-il.

— Alan n'est pas au courant. Ce n'est pas nécessaire. Je te l'ai dit pour que tu saches que le temps nous est compté... En fait, ajouta-t-il en voyant que je ne me satisfaisais pas de sa réponse, Alan vient me voir presque tous les jours depuis deux semaines. Bientôt, nous arriverons au terme de notre route, tous les deux. »

Manifestement, Ishmael se refusait à me révéler pourquoi il laissait Alan dans l'ignorance de son prochain départ.

C'est alors qu'il me montra comment on peut se faire clairement comprendre sans avoir besoin de parler. Son attitude était éloquente. *Ça n'est pas tes oignons*, disait-elle. En moins grossier, bien sûr.

Je le savais bien, que ce n'étaient pas mes oignons. Mais les petites curieuses dans mon genre mettent toujours leur nez là où il ne faut pas.

CHAPITRE 12 : Une visite sur Calliope

Ishmael semblait soulagé de m'avoir confié son souci. Il nous fallait avancer sans attendre, puisque le temps nous était compté. Pourtant, je commençai la séance suivante en lui posant une question assez superflue.

« Pourquoi avoir passé cette annonce alors que vous saviez qu'il ne vous restait que deux ou trois semaines ?

— Justement, grogna-t-il. J'ai passé l'annonce parce qu'il me restait peu de temps. C'est peut-être ma dernière chance.

— Votre dernière chance ?

— Ma dernière chance de trouver quelqu'un à qui transmettre.

— Transmettre quoi? Ce que vous avez dans la tête ?

— Oui.

— Excusez-moi, je suis peut-être bouchée, mais je croyais que vous aviez déjà eu beaucoup d'élèves.

— C'est vrai, mais aucun élève ne puise la même chose que son voisin. Chacun retient le message à sa façon : il en a reçu une version différente et il transmettra lui-même une version transformée du même message.

— Alan n'a pas entendu l'histoire des danseurs ?

— Non. Tout comme toi, tu n'entendras pas celle de l'aviateur infortuné. Les histoires que tu écoutes ont été créées spécialement pour toi au moment précis où il te fallait les entendre, et il en va de même pour Alan. D'ailleurs, en voici une autre, que j'ai concoctée hier soir à ton intention. Tu te rappelles, je t'avais dit que pour expliquer comment vous en êtes arrivés là, je devrais emprunter divers récits?

— Oui.

— Après Terpsichore, nous voici sur Calliope, une autre planète qui porte elle aussi le nom d'une Muse, celle de la poésie épique. »

« Encore une planète que tu aurais sûrement voulu visiter durant ta quête de sagesse, commença Ishmael. La vie est apparue sur Calliope comme sur Terre, ou à peu près. Libre à ceux qui le veulent d'imaginer que Dieu a donné vie à chaque espèce sous sa forme définitive. Quant à moi, je suis incapable d'admettre un scénario aussi simpliste. À moins d'être très angoissé et totalement dépourvu d'imagination, celui qui considère Dieu comme un père devrait s'étonner qu'il puisse donner vie à des adultes complètement formés, prêts à s'élancer tel l'aigle, voire comme le faucon, courir comme le guépard, chasser comme le requin et penser comme un informaticien.

« Quoi qu'il en soit, les créatures de Calliope apparurent selon le processus généralement connu sous le nom d'évolution. Il n'y a aucune raison d'imaginer que ce processus est propre à la Terre. Au contraire, pour des raisons qui seront bientôt évidentes, il serait très surprenant qu'il en aille ainsi.

« Inutile d'analyser ce processus en détail. Il te suffira de constater et de comprendre certains de ses effets. Prenons par exemple une créature qui a fait son apparition sur Calliope il y a quelque dix millions d'années : un lézard recouvert de piquants et doté d'un long museau, idéal pour fouiller dans les fourmilières. Quand je dis qu'il a fait son apparition, cela ne signifie pas qu'aucun autre ne l'avait précédé.

— Bien sûr.

— Ce lézard à piquants, que nous baptiserons du nom de porcuzard, n'en était pas moins une étrange créature, aussi étrange que le sont pour nous le porc-épic ou le fourmilier. Peux-tu me dire maintenant ce que tu attends d'une telle créature ? Rejoindra-t-elle avec succès la communauté vivante de Calliope ? »

Je répondis que je manquais d'informations pour me lancer dans de tels pronostics. Ishmael hocha la tête comme pour approuver la justesse de cette réponse.

« Transposons cela dans un milieu plus proche du nôtre, reprit-il. Supposons que des biologistes découvrent un porcuzard vivant au plus profond de la jungle de Nouvelle-Guinée. Ce n'est pas du tout impossible. On découvre sans arrêt de nouvelles espèces.

— D'accord.

— À quoi t'attendrais-tu dans ce cas ? Penses-tu qu'une telle créature pourrait prospérer dans la jungle de Nouvelle-Guinée ?

— Certainement. Qu'est-ce qui l'en empêcherait ?

— La question n'est pas là, Julie. Tu viens de répondre qu'à ton avis cette créature prospérerait. La question suivante est : Pourquoi penses-tu qu'elle prospérerait ?

— Parce que sinon elle ne serait pas là.

— Et où serait-elle ?

— Nulle part. Elle attrait disparu.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que les espèces ratées disparaissent, non ?

— En l'occurrence, je préférerais que tu répondes toi-même à cette question, Julie. Les espèces ratées disparaissent-elles, oui ou non ?

— Elles disparaissent forcément. Si une espèce existe quelque part, c'est qu'elle n'est pas ratée.

— Exactement. Même si elle nous paraît bizarre. Un oiseau comme l'émeu, qui ne vole pas, n'en est pas moins réussi, pour une période et un espace donnés. Ce qui ne garantit pas pour autant que son espèce perdurera pour toujours. Le dodo a prospéré un temps. Puis conditions ont changé et il a fini s'éteindre.

— Je comprends.

— C'est là un principe fondamental : la communauté du vivant que nous observons n'est pas un ramassis dû au hasard, mais une accumulation de réussites. C'est ce qui reste quand tout ce qui était voué à l'échec a disparu.

— Oui, c'est ça.

— Maintenant retournons sur Calliope. Je te pose de nouveau la question. Que prévois-tu pour ce porcuzard ?

— Je pense qu'il va prospérer. Sinon, il ne serait pas là du tout.

— Bravo. La communauté n'engendre que des espèces réussies, capables de s'adapter aux conditions environnantes. C'est pourquoi je dis que le processus observé ici se retrouve fatalement partout où il y a vie. Dans un temps et un espace donnés, toutes les communautés de vie sont principalement composées d'espèces réussies.

— Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement.

— Cependant, chacune de ces espèces peut un jour décliner et disparaître vingt ans plus tard. Cela ne contredit pas pour autant nos allégations. Toute espèce donnée peut retourner au néant, mais elle ne peut naître que si elle est réussie.

— Oui, je suis d'accord.

— Revenons sur Calliope, à présent. Voici une description des mœurs reproductrices du porcuzard. Elles sont d'une complète amoralité. Aucun mâle ni femelle ne reconnaît ses petits, mais les femelles connaissent leur nid et elles prennent soin de tous les petits qui se trouvent dans ce nid. En revanche, si une femelle découvre le nid d'une autre porcuzard à l'intérieur de son territoire familial et qu'il n'est pas gardé, elle va y pénétrer et tuer tous les petits qui s'y trouvent. »

J'en demandai la raison à Ishmael.

« On ne connaît pas ses intentions, bien sûr, mais tuer ces petits l'aide à accroître ses capacités reproductrices. Une fois ces petits-là éliminés, sa Progénitures a plus de chances d'apporter ses propres gènes au patrimoine héréditaire de l'espèce. Tu me suis ?

— C'est un peu confus dans mon esprit, mais je pense que oui.

— Bon. Les mâles adoptent une pratique contraire. Comme je viens de te l'expliquer, une

femelle tue les petits de ses rivales à l'intérieur de son territoire. Un mâle tue les petits qui se trouvent à l'extérieur de son territoire.

— Pourquoi au-dehors plutôt qu'au-dedans ?

— Parce que, à l'intérieur de son territoire, les petits peuvent très bien être les siens.

— La tête me tourne. Et pour quelle raison le fait de tuer les petits situés en dehors de son territoire augmenterait-il le taux reproducteur du mâle ?

— Ce n'est pas comme pour la femelle. Le mâle qui évolue à l'extérieur de son territoire cherche des occasions de s'accoupler, et ces occasions seront plus nombreuses si les femelles qu'il rencontre ne sont pas en train d'élever des petits. S'il supprime une génération de petits, la suivante portera exclusivement ses gènes.

— Incroyable, commentai-je. Mais cette tuerie de bébés a-t-elle un rapport avec le contrôle de la population ?

— Les individus se comportent de façon à améliorer leur représentation dans le patrimoine héréditaire, mais cette façon d'agir a bien d'autres effets. Quand, dans le territoire d'une femelle, la population est dense, celle-ci a plus de chances de rencontrer des nids rivaux et donc de tuer des petits. D'un autre côté, lorsque la population est clairsemée, le mâle a moins de possibilités de s'accoupler sur son territoire et il doit étendre son champ d'investigation. De ce fait, il a plus de chances de tomber sur des petits qu'il tuera. Autrement dit, quand le territoire a une population clairsemée, la femelle tue moins de petits et le mâle en tue beaucoup à l'extérieur. Quand le territoire de nidation est très peuplé, la femelle tue beaucoup de petits et le mâle en tue peu. L'effet général tend à stabiliser la population. Rien ne marcherait si cela produisait l'effet contraire.

— Bien entendu.

— Alors, quelles sont tes prévisions ? Crois-tu que ce système réussira aux porcuzards ?

»

Je répondis que cette question me semblait saugrenue. « A ce compte-là, n'importe quel système leur réussirait. Vous pourriez même en inventer un où les porcuzards ne s'accoupleraient pas du tout. Puisqu'ils existent, c'est que le système marche. Que pourrais-je dire d'autre ?

— Objection retenue, concéda-t-il. Pourtant, le système de reproduction que je t'ai décrit n'est pas un produit de mon imagination. C'est celui des souris à pattes blanches, les *Peromyscus leucopus*, qu'on trouve dans les forêts des montagnes Allegheny. Il ne leur appartient pas en propre, d'ailleurs. On observe des schémas similaires chez les campagnols, les gerbilles, les lemmings et différentes espèces de singes.

— Très bien. Mais je ne vois pas bien où vous voulez en venir.

— Je vais essayer de te mettre sur la voie. Les coutumes des porcuzards semblent bizarres, tant qu'on n'a pas compris comment elles contribuent à la prospérité de l'animal. Peut-être sembleraient-elles même immorales à des gens bien-pensants et voudraient-ils y mettre fin.

— En effet.

— Pourtant, j'aimerais te faire comprendre que, si tu t'arrangeais pour leur faire adopter ce qui serait selon toi un comportement plus élevé, plus noble, ils s'éteindraient vraisemblablement en quelques générations. Rends-toi compte que les espèces que nous étudions aujourd'hui sont le produit de cent mille expériences menées sur une période de dix millions d'années. Durant ce temps, toutes sortes de stratégies reproductrices ont été tentées. Beaucoup se sont révélées néfastes. Celle que tu as mentionnée par exemple, à savoir pas de reproduction du tout. Les animaux qui ne s'accouplent pas n'apportent rien au patrimoine génétique. Génération après génération, ceux qui ont tendance à ne pas s'accoupler ne se se

reproduisent pas, et, de génération en génération, cette tendance s'amointrit. Cela te paraît-il logique ?

— Oui, bien sûr.

— Durant cette période, parmi les dizaines de stratégies tentées, celles qui tendent à favoriser le taux reproducteur se renforcent à chaque génération, et celles qui tendent à l'amoinrir diminuent. Cela te paraît-il toujours logique ?

— Oui.

— À la fin de cette période, on constate donc qu'un seul ensemble de stratégies a prévalu. Quand le territoire de nidation commence à être surpeuplé, les femelles tuent les petits des nids rivaux. Quand les occasions de s'accoupler se font rares, les mâles quittent leur territoire et tuent des petits où qu'ils soient. Une analyse de ces stratégies te montrerait pourquoi aucun autre système ne pourrait mieux faire, mais ce n'est ni le moment ni l'endroit de se lancer dans une telle analyse. En l'occurrence, je te prierai donc de me croire sur parole. Ces deux stratégies sont stables sur le plan évolutif, ce qui signifie qu'il n'en existe aucune autre pouvant les supplanter : toute autre stratégie échouerait. Les individus qui renoncent à tuer des petits dans les circonstances que j'ai décrites ne réussiront pas aussi bien sur le plan reproductif que ceux qui obéissent leur instinct meurtrier. Cela signifie que toute atteinte à ces stratégies constitue une atteinte à la viabilité biologique de ces espèces.

— D'accord. Cela me donne le vertige, mais je crois que j'ai compris.

— Ces comportements infanticides te paraîtront étranges, sans doute. Mais cela vient surtout du fait qu'ils ne te sont pas aussi familiers que d'autres. Tu ne verras jamais de documentaire sur les souris à pattes blanches, car elles offrent peu d'intérêt sur le plan cinématographique. En revanche, tu en verras sur des bêtes plus impressionnantes, comme les bouquetins, les mouflons, les éléphants de mer. Et ces films te montreront à tout coup des comportements favorisant le taux reproducteur des individus. Par exemple, dans un film sur les bouquetins, tu auras sûrement droit à des séquences présentant deux mâles se disputant sans merci la possession d'un harem. Les gens ne trouveraient sans doute pas aussi fascinant de voir une souris à pattes blanches dévorer la tête d'un petit sans défense.

— Je veux bien le croire.

— Pourtant, les combats des cervidés n'en sont pas moins mortels. Ils sont seulement plus excitants pour l'œil.

— C'est sûrement vrai. Mais je ne vois toujours pas très bien où vous voulez en venir.

— J'essaie simplement de t'habituer au fait que les choses qui te semblent étranges ne le sont pas plus que celles qui te semblent ordinaires. Tu es habituée à voir des animaux se montrer agressifs, et l'agressivité des bouquetins et des éléphants de mer te paraît banale. Mais tu n'es pas habituée à voir des animaux tuer les petits de leurs rivaux, le comportement infanticide des souris blanches te paraît monstrueux, choquant. En fait, les deux stratégies sont monstrueuses autant qu'ordinaires. Disons que j'essaie de t'amener à considérer tes voisins, ceux qui appartiennent comme toi à la communauté du vivant, autrement que comme des personnages de Bambi, des humains déguisés en animaux. Dans un dessin animé de Disney, deux cerfs en rut qui s'affrontent seront dépeints comme des guerriers courageux et héroïques. Mais une souris blanche se glissant dans le nid d'une rivale pour tuer ses petits aura l'air d'une ignoble sorcière, sournoise et lâche.

— Aucun doute là-dessus. »

CHAPITRE 13 : Calliope (suite)

« Julie, au point où nous en sommes, il me semble utile de faire quelques commentaires d'ordre général sur la compétition telle qu'elle se pratique dans la communauté du monde vivant.

— Entendu.

— Alan et moi sommes en train d'explorer le sujet de la compétition *interspecies*, celle qui oppose différentes espèces. Un ensemble de règles ou de stratégies s'est développé dans la communauté du vivant qui garantit une compétition active, mais limitée, entre les espèces. En gros, on peut les résumer ainsi : "Battez-vous tant que vous le pouvez, mais sans vous acharner sur vos concurrents, sans détruire leur nourriture ni les empêcher d'y accéder." Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, toi et moi avons pris pour objet d'étude un autre genre de compétition, la compétition *intraspecies*, celle qui oppose les membres d'une même espèce.

— Ah bon, répondis-je brillamment.

— Comme tu as pu l'observer dans le cas de la souris à pattes blanches, les règles en vigueur dans la compétition *interspecies* n'ont pas cours dans la compétition *intraspecies*. Une souris à pattes blanches femelle prendra la peine de tuer les petits d'une femelle rivale, mais elle n'ira pas tuer les petits d'une musaraigne. Pourrais-tu m'en expliquer la raison?

— Si j'ai bien compris, tentai-je après un instant de réflexion, c'est pour transmettre ses propres gènes au patrimoine héréditaire de son espèce que la souris à pattes blanches élimine les petits de ses rivales. Tuer les petits d'une musaraigne ne lui rapporterait rien, sur ce plan-là.

— Pourquoi ?

— Parce que les gènes des musaraignes vont au patrimoine des musaraignes, non ? Par conséquent, une souris à pattes blanches n'a aucun intérêt à tuer des musaraignes, cela n'améliorerait pas plus sa représentation dans le patrimoine génétique des souris à pattes blanches que de tuer des hiboux ou des alligators. »

Ishmael hocha la tête et me fixa pendant un si long moment que je commençai à me tortiller sur ma chaise. Je finis par le questionner sur ce qui n'allait pas.

« Rien, Julie. Tu as l'esprit si vif que je me demande si, par hasard, tu n'aurais pas déjà étudié ce domaine.

— Non. D'ailleurs, je ne vois pas très bien de quel domaine il peut s'agir.

— Ça n'a aucune importance. Mais il faut que je prenne garde, sinon tu vas finir par avoir la grosse tête, comme on dit. Néanmoins, ta conclusion est un peu hâtive. Si elle tuait des petits de musaraignes, la souris à pattes blanches en retirerait un certain bénéfice, car ils concurrencent ses propres petits pour l'obtention de certaines ressources.

— Alors pourquoi ne pas les tuer ?

— Parce qu'il y a des milliers d'espèces espèces dans ce cas et qu'elle ne peut pas tuer tous les petits de ces espèces. En revanche, avec une seule espèce entre en complète rivalité et cela pour toutes les ressources dont ils ont besoin.

— Les autres souris à pattes blanches, bien sûr, dis-je après une seconde d'hésitation.

— Eh oui ! Tuer une nichée de musaraignes offre peu d'intérêt pour la mère souris, alors qu'elle a tout avantage à tuer une nichée de souris à pattes blanches.

— Oui, je comprends.

— C'est pourquoi les règles qui régissent la compétition entre espèces sont, et doivent être, très différents des règles qui régissent la compétition interne à l'espèce. La compétition interne est toujours plus âpre, car les membres d'une espèce donnée sont voués à se faire concurrence pour obtenir les mêmes ressources. Et cela vaut particulièrement pour les mâles. Des centaines d'espèces peuvent rivaliser avec une souris à pattes blanches pour obtenir une mûre, par exemple, mais seule une autre souris à pattes blanches peut rivaliser avec son congénère pour s'accoupler avec une autre souris à palles blanches.

— Ah.

— Que signifie ce "ah"?

— Que cela nous ramène aux combats des éléphants de mer et des bouquetins en rut, n'est-ce pas?

— Pas exactement. La compétition *intraspecies* que nous étudions ne concerne pas seulement les ressources reproductrices de l'espèce, mais toutes les ressources.

— D'accord... Sommes-nous toujours sur la bonne voie? À l'origine, nous devons trouver pourquoi les gens de ma culture, comme vous les appelez, ont besoin d'invoquer les revenants, extraterrestres et autres créatures surnaturelles pour apprendre à vivre.

— Oui, contrairement aux apparences, nous sommes sur la bonne voie.

— Bon. »

« L'évolution engendre ce qui fonctionne, poursuit Ishmael. Nous avons vu que tuer les petits de leurs rivales convient aux souris à pattes blanches. En revanche, tuer leurs propres petits ne leur convient pas, évidemment. Cette stratégie ne pourrait se développer, puisqu'elle est autodestructrice.

— Évidemment.

— À présent, observons ce qui prévaut dans les luttes qui opposent les membres d'une même espèce. e ne sont pas les occasions qui leur manquent, puisqu'ils sont constamment en concurrence. Par conséquent, l'évolution a dû concevoir des moyens de résoudre des conflits qui peuvent surgir à tout instant, sans que l'issue en soit mortelle. Si chaque conflit se réglait par un combat mortel, cela ne pourrait pas marcher.

— Évidemment, répétai-je.

— Ces stratégies sont en nombre limité, mais ce n'est ni l'heure ni le lieu d'en faire une liste exhaustive. Retournons plutôt sur Calliope pour étudier les Awks et examiner les solutions que l'évolution leur a fournies pour gérer leurs conflits.

— Les Awks ?

— Les Awks tiennent à la fois du singe et de l'autruche. À l'origine, c'étaient des oiseaux mais, peu à peu, ils se sont si bien déplacés dans les arbres que le vol leur est devenu superflu. De l'autruche, ils ont gardé les petites ailes rabougries. Du singe, ils ont conservé les précieux appendices, mains, pattes et queues, qui leur permettent d'attraper les branches et de se balancer pour échapper aux prédateurs qui les pourchassent. Contrairement à beaucoup d'espèces où le rôle du mâle se borne à féconder la femelle, le mâle Awk doit aider à nourrir les nichées. Quand il a rempli cette fonction et que les jeunes commencent à se débrouiller par eux-mêmes, les trois ou quatre femelles qu'il protège sont prêtes à s'accoupler de nouveau. Aussi les Awks ont-ils une vie familiale constituée et cohérente.

« Quand deux Awks convoitent un fruit appétissant, voici ce qui se produit généralement : ils se fixent d'un sale œil, retroussent les babines et poussent des cris perçants. Si l'un des deux est plus petit que l'autre, il abandonne vite le combat et prend la poudre d'escampette. Mais pas toujours. Deux fois sur cinq (peut-être selon la faim qui le tenaille), il se mettra à sauter, à trépigner d'une façon menaçante. Dans ce cas, son adversaire s'écrasera, comme on

dit, même s'il est d'une taille plus imposante. Mais pas toujours... Une fois sur cinq, il refusera de se laisser intimider et ripostera en bondissant et en claquant des dents. L'autre fuira alors la queue entre les jambes. C'est ce qui se produit généralement, mais pas toujours. Une fois sur dix, le petit tiendra tête au gros et ils finiront par s'affronter physiquement pendant vingt ou trente secondes. Il en résultera quelques morsures et contusions sans gravité, avant que le vainqueur n'emporte le fruit tant convoité.

« En gros, la stratégie suivie par chacun des Awks peut se résumer ainsi: "En cas de conflit, sois agressif, mais abandonne si l'autre est plus grand que toi, sauf si l'objet de votre querelle t'est indispensable. Dans ce cas, montre les dents, pour voir si l'autre est prêt à renoncer. S'il réagit en devenant plus agressif, file, sauf si tu as vraiment besoin de l'objet convoité et que tu te sens en veine." Je ne dis pas que les Awks tiennent vraiment ce raisonnement, mais ils se comportent suivant une stratégie cohérente, telle que je viens de la décrire.

— Je vois.

— D'ailleurs, ce genre de comportement n'est pas extraordinaire. La plupart des espèces terrestres résolvent leurs conflits internes de cette manière. Il ne serait pas profitable d'engager une bataille serrée pour le moindre grain, mais il ne serait pas bon non plus de s'écraser à chaque fois. Ta réaction doit être prévisible, mais pas toujours. Par exemple, ton adversaire doit savoir que, quand tu commences à lui monter les dents, c'est que tu t'apprêtes à attaquer. Mais il ne doit pas compter que tu renonces juste parce qu'il s'est mis à te montrer les dents.

— D'accord.

— Encore une fois, ce type de stratégie se développe parce qu'elle vaut pour toutes sortes d'espèces, et sans doute dans l'univers tout entier.

— Oui, cela semble logique. »

Ishmael s'interrompt pour réfléchir un moment.

« Ce que je voulais souligner, c'est que si tu faisais un jour le voyage de tes rêves, tu retrouverais partout ces mêmes données en matière d'évolution. Car l'évolution est un processus qui engendre intrinsèquement et en tout lieu ce qui fonctionne, et ce qui marche ne variera pas beaucoup d'une planète à l'autre. Où que tu ailles dans l'univers, tu trouveras des espèces qui sont retournées au néant parce qu'elles ont échoué, mais jamais tu n'en verras naître alors qu'elles sont vouées à l'échec. Où que tu ailles dans l'univers, tu verras qu'il n'est pas bon d'avoir à combattre à mort pour la moindre parcelle de nourriture. »

Les yeux fermés, je restai un moment à méditer, bien enfoncée dans mon siège.

« C'est une façon de me raconter ce que j'aurais découvert si j'avais vraiment fait cette quête de sagesse intergalactique.

— Oui. Dans un sens, nous faisons tous deux ce voyage ici et maintenant, sans quitter la Terre, admit Ishmael. Continuons... Pour entreprendre l'étude des stratégies de compétition des Awks, j'ai estimé préférable de remettre à plus tard la question fondamentale du territoire. J'aimerais maintenant l'aborder. Les humains la comprennent mal chez les animaux, car ils y projettent leurs propres concepts. Un groupe d'humain commencera en général par mettre la main sur un territoire, qu'il considérera comme lui appartenant. "Ce territoire est à nous, avec tout ce qui s'y trouve." Les hommes supposent donc qu'un animal fait le même genre de déclaration quand il marque un territoire de son odeur. Cet anthropomorphisme conduit à bien des confusion, non seulement parce que les animaux sont incapables de ce genre d'abstraction, mais aussi parce que cela ne présente pour eux aucun intérêt. Pour commencer, un animal ne cherchera jamais un territoire proprement dit

pour en faire sa propriété exclusive. Il cherche de la nourriture et des partenaires sexuels et, quand il les trouve, il dessine autour d'eux un cercle qui indique à ses rivaux directs : "Je vous défends de toucher aux ressources contenues à l'intérieur de ce cercle". Il se fiche éperdument de la superficie du territoire en question, et si les ressources qu'il offre viennent à disparaître, l'animal s'en éloigne sans un regard en arrière.

— Ça paraît assez évident, lançai-je.

— Chaque sentier paraît évident, une fois tracé, repartit Ishmael. Cette distinction établie, nous pouvons continuer sans en tenir compte. Car, en général, les animaux qui défendent leurs ressources agissent exactement comme s'ils défendaient un territoire. Observons d'abord qu'ils ne le gardent pas contre les milliers d'espèces qui l'envahissent, ils n'en seraient pas capables et ce n'est pas nécessaire. La seule espèce contre laquelle ils luttent c'est la leur, pour des raisons que nous avons déjà évoquées.

« La territorialité ajoute une autre dimension au conflit interne à l'espèce. Il y a quarante ans, le grand zoologiste hollandais Nikolaas Tinbergen en fit la démonstration par l'intermédiaire de deux épinoches mâles – appelons-les Rouge et Bleu – qui avaient construit des nids d'accouplement aux deux extrémités d'un aquarium. Tinbergen utilisa deux cylindres de verre pour attraper et déplacer les épinoches dans l'aquarium. Quand il plaça Rouge et Bleu ensemble au centre de la cuve, ils réagirent l'un envers l'autre avec la même hostilité. Mais quand il les déplaça vers le nid de Rouge, leur comportement se mit à changer : Rouge esquissa une attaque et Bleu une retraite. Quand il les déplaça vers le nid de Bleu, les rôles s'inversèrent : Bleu tenta une attaque et Rouge une retraite. (Cela démontre d'ailleurs que la notion de territoire n'est pas fondée car, de toute évidence, les épinoches ne se disputent pas l'eau de l'aquarium.) Voici donc ce que la territorialité ajoute à la stratégie suivie par les membres d'une même espèce en conflit : "Quand tu es l'habitant, attaque. Quand tu es l'intrus, retire-toi." Si tu as un chat ou un chien, tu as sans doute bien souvent observé cette stratégie en action dans le voisinage de ta maison.

— Oui. Justement, parlons-en. Les chats et les chiens cherchent souvent à retourner à leur ancienne demeure, même lorsque leur famille adoptive a déménagé.

— Tu as tout à fait raison, Julie. Ces remarques ne s'appliquent pas aux animaux domestiques, qui font preuve d'une attitude très humaine envers leur territoire. C'est d'ailleurs en partie pour cela qu'on les dit domestiqués – ce terme signifie "attaché, ou habitué, à une maison". Pourtant, quand ils sont abandonnés et remis en liberté, ils se défont vite de cet attachement, qui les rendrait peu à peu aptes à la vie sauvage.

« Retournons sur Calliope rejoindre les Awks, poursuivit Ishmael. Il se trouve que cinq millions d'années ont passé depuis notre dernière visite, et que d'importants changements climatiques se sont produits. La grande voûte forestière qui abritait jadis les Awks a disparu, mais progressivement, de sorte qu'ils ont pu s'adapter aux transformations provoqués par cette disparition. A présent, ils vivent sur la terre plutôt que dans les arbres, et comme ils constituent ainsi une espèce bien distincte, nous leur donnerons un nouveau nom, les Bawks. Ces Bawks ne sont plus en mesure d'éviter les prédateurs en s'éparpillant lestement à la cime des arbres, comme le faisaient leurs ancêtres. A l'époque, le chacun-pour-soi était de mise et fonctionnait à merveille. Désormais, ils doivent faire bloc et se défendre en groupe. L'individu qui part de son côté risque fort de finir le premier dans le ventre du prédateur.

« Les ancêtres de Bawks mangeaient ce qui était à leur portée dans les arbres environnants : baies, fruits, noisettes, feuilles, ainsi qu'une grande variété d'insectes. Ils n'étaient pas assez agiles pour attraper des oiseaux adultes, mais faisaient leur régate des nichées d'oiselets non gardées. Peu à peu, à mesure qu'ils sont forcés de descendre des

arbres pour chercher de la nourriture, ils continuent à manger ce qui se trouve à leur portée, mais au sol les conditions sont très différentes. D'abord, la nourriture ne leur tombe pas dans la main comme ils y étaient habitués. Et puis un grand nombre d'animaux leur font concurrence. Il leur faut devenir plus audacieux, dans leurs goûts comme dans leurs pratiques. Parmi les concurrents, beaucoup sont bons à manger, mais aussi difficiles à attraper, car au sol les Bawks ont perdu l'agilité et la rapidité qu'ils avaient quand ils vivaient dans les arbres. Pour compenser ce manque, ils développent peu à peu une nouvelle capacité, celle de travailler en équipes ; grâce à elle, ils deviennent bons chasseurs, ce dont leurs ancêtres s'étaient très bien passés.

« La compétition *intraspecies* a elle aussi changé de nature. Même si ds individus rivalisent pour l'obtention des ressources, la réussite de chaque individu dépend également de sa coopération avec d'autres pour assurer la réussite du groupe. Les Awks s'éparpillaient dans la voûte des arbres quand ils étaient attaqués, mais, au sol, les Bawks ne sont pas assez rapides pour se contenter d'une tactique aussi simple. Ils doivent faire bloc pour affronter l'ennemi. Les Awks cueillaient chacun pour soi : ils trouvaient dans les arbres amplement de quoi se nourrir. Relégués sur terre, les Bawks obtiennent de meilleurs résultats en pratiquant la cueillette par équipes. La compétition qui découle de cet état de fait n'oppose plus un individu à un autre, mais un groupe à un autre groupe. Cependant, les stratégies restent les mêmes : "Si c'est ton groupe qui est chez lui, attaquez les intrus ; si vous êtes l'intrus, retirez-vous. Si aucun des deux groupes n'est l'habitant ni l'intrus, adoptez une tactique intermédiaire. Menacez le groupe rival, et tant mieux s'il se retire. Mais s'il se montre menaçant à son tour alors attaquez certaines fois, repliez-vous d'autres fois." Ces stratégies permettent aux groupes de Bawks de coexister sans qu'aucun exerce une totale suprématie sur les autres. De même, les individus de deux bandes rivales peuvent entrer en compétition pour obtenir les ressources dont ils ont besoin sans devoir combattre à mort pour chaque parcelle de nourriture.

— Oui, je comprends », dis-je en tentant bravement de garder le cap.

« Maintenant, quittons Calliope pour y retourner cinq millions d'années plus tard. Après quelques tours d'exploration, nous découvrons que les Bawks y prospèrent toujours, mais qu'une de leurs branches a évolué en une nouvelle espèce que nous appellerons les Cawks. Je n'insiste pas sur les facteurs qui ont motivé cette nouvelle évolution, il nous suffit de savoir qu'elle s'est produite. Sur bien des plans, les Cawks semblent plus proches des Bawks que les Bawks ne l'étaient des Awks – tu te souviens que ces derniers vivaient dans les arbres, glanaient individuellement leur nourriture et s'éparpillaient en cas d'attaque. Comme les Bawks, les Cawks vivent au sol, cueillent et chassent en équipes, et combattent en bandes lorsqu'ils sont attaqués. Ils ont simplement suivi ces tendances, mais en progressant à pas de géants. Ce sont des êtres culturels, ce qui signifie qu'à chaque génération les parents transmettent à leurs enfants ce qu'ils tiennent de leurs propres parents, ainsi que ce qu'ils ont appris durant leur existence. Par exemple, tout enfant apprend que la branche d'un certain arbre peut, une fois effeuillée, s'utiliser comme une longue perche pour débusquer les fourmis de leur fourmilière – une technique qui remonte à trois ou quatre millions d'années. Tout enfant apprend aussi comment traiter la peau d'un animal pour en faire des lanières ou un vêtement, et cette acquisition date de deux ou trois millions d'années. Il apprend encore comment fabriquer de la ficelle à partir de l'écorce d'un arbre, comment allumer un feu transformer une pierre en un outil tranchant, façonner un arc et des flèches, et ces techniques remontent toutes à un million d'années. D'innombrables arts et techniques, d'époques différentes, sont ainsi transmis de génération en génération.

« Même si les Cawks se regroupent comme leurs prédécesseurs, ces groupes offrent une très grande diversité. C'est pourquoi le terme de tribu leur convient mieux. Il y a les Jays, les Kays, les Ells, les Emms, les Enns, etc., chaque tribu étant très différente des autres et possédant son propre patrimoine culturel, qu'elle transmet d'une génération à la suivante, avec les techniques que j'ai mentionnées plus tôt et qui forment l'héritage commun à tous les Cawks. Le fonds tribal comprend quant à lui les chansons, contes, mythes et coutumes qui peuvent dater de dizaines ou de centaines de milliers d'années. Au moment où nous découvrons les Cawks, ils ne savent ni lire ni écrire. Et même s'ils en étaient capables, leurs archives ne remonteraient pas à des dizaines de milliers d'années. Si tu leur demandais de quand date leur fonds commun, ils te répondraient que nul ne le sait. Dans leur esprit, ces choses-là remontent à la nuit des temps. Pour les Jays, les Kays, les Ells, les Emms et tous les autres, elles ont toujours existé.

« Certaines différences entre les tribus semblent assez arbitraires. L'une apprécie les paniers en osier, une autre les paniers en corde. L'une affectionne les tissages noir et blanc, une autre les tissus plus colorés. Il existe aussi des différences plus essentielles. Dans une tribu, la lignée passera par la mère, dans une autre, par le père. Dans l'une, les aînés auront autorité sur les affaires de la tribu; dans l'autre, tous les adultes jouiront d'une autorité égale. Une tribu vivra sous la règle héréditaire, une autre aura un chef qui dominera tant qu'il vaincra ses rivaux en combat singulier. Chez les Emms, la mère et les oncles maternel sont les personnages qui comptent dans la famille, le père n'ayant guère d'influence. Chez les Ells, hommes et femmes ne cohabitent jamais; les hommes vivent ensemble dans une grande case, les femmes dans une autre. Une tribu pratique la polyandrie (une femme a plusieurs époux), une autre la polygynie (un homme a plusieurs épouses), etc.

« Plus importantes encore que tout cela, les lois tribales. Elles n'ont qu'un point en commun : ce ne sont pas des listes d'interdits, plutôt des manières de régler les problèmes qui se posent inévitablement dans toute vie communautaire. Que faire lorsqu'une mauvaise tête sème la discorde dans le groupe, lorsqu'un conjoint s'est montré infidèle, lorsqu'un individu a blessé ou tué un autre membre de la tribu ? Contrairement aux lois que tu connais, Julie, ces lois-là n'ont pas été formulées par un comité. Comme les stratégies de compétition, elles sont nées et ont évolué parmi les membres de la tribu grâce à un filtrage permanent qui a fait rejeter à ceux-ci ce qui ne marchait pas ou ne correspondait pas à leurs désirs, et cela durant des dizaines de milliers d'années. En fait, les Ells *sont* les lois des Ells. Ou mieux encore, les lois de chaque tribu représentent la volonté de la tribu. Elles s'inscrivent dans le contexte général de la culture et prennent ainsi tout leur sens. Les lois des Ells n'auraient pas de sens pour les Emms — mais qu'importe, puisque les Emms ont les leurs et qu'ils les trouvent bonnes pour eux, bien qu'elles soient très différentes de celles des Ells ou de n'importe quelle autre tribu.

« Tu auras sans doute du mal à l'imaginer, mais ces lois tribales leur suffisent amplement car elles ont été formulées au cours de l'existence de chaque tribu, durant des milliers d'années, et il est presque inconcevable qu'une situation complètement inédite puisse survenir. En revanche, il est essentiel que chaque génération reçoive la loi dans son intégralité : en devenant Enns ou Emms, les jeunes gens de chaque génération s'imprègnent de la volonté de la tribu. Les lois tribales représentent ce qui fait l'identité propre d'un Ell ou d'un Kay. Contrairement à vos lois, Julie, qui sont en grande partie inutiles, ignorées, méprisées et sujettes à bien des fluctuations, elles remplissent leur fonction année après année, de génération en génération, à travers les âges.

— Eh bien, ça a l'air formidable. Mais, franchement, ça manque de mouvement. Un peu comme de l'eau qui stagne.

— J'apprécie ta franchise, Julie, et je l'apprécierai toujours. Rappelle-toi pourtant que ces lois représentent la volonté de la tribu, et non celle d'un étranger. Personne ne force ses membres à les adopter. Aucun tribunal ne les envoie en prison s'ils rejettent cet héritage. Ils sont parfaitement libres de l'abandonner quand ils le veulent.

— D'accord.

— Il nous reste un dernier point à examiner avant de lever la séance : la compétition parmi les Cawks. Les modes de comportement qui se sont développés chez eux ressemblent fort à ceux qui prévalaient chez les Bawks. Ce qui réussit le mieux à chaque individu au sein de la tribu, c'est de soutenir et de défendre la communauté; bien que tous les membres aient besoin des mêmes ressources, la meilleure façon pour chacun de les obtenir, c'est de coopérer avec les autres. Comme chez les Bawks, dont la compétition opposait une bande à une autre, la compétition chez les Cawks oppose une tribu à une autre. Dans ce domaine, remarquons qu'une nouvelle stratégie s'ajoute à celles qui nous sont familières. On peut la définir sous le terme d'attaques-surprises : "Rendez coup pour coup, mais ne soyez pas trop prévisibles."

« En pratique, cela signifie que si les Emms ne vous cherchent pas d'ennuis, il ne faut pas les provoquer; dans le cas contraire, il ne faut pas hésiter à leur rendre la pareille. Et même si les Emms vous laissent en paix, il est bon de les asticoter de temps en temps. C'est cela ne pas être trop prévisible. Bien sûr, ils prendront leur revanche, mais c'est le prix à payer pour qu'ils sachent que vous êtes là et que vous ne vous êtes pas ramollis. Une fois que le score a été déclaré nul, le moment est venu de rassembler tout le monde pour fêter la réconciliation, célébrer l'amitié de toujours et faire un peu de frotti-frotta dans le but de favoriser les mariages inter-tribaux, car il n'est pas bon de se marier toujours entre membres d'une même tribu.

« Cette stratégie d'attaques-surprises peut sembler assez combative, mais en réalité elle favorise la paix. Prends deux personnes qui se disputent ; l'une veut aller au cinéma, l'autre au théâtre. Pour que la dispute ne tourne pas au pugilat, elles jouent à pile ou face d'un commun accord. Riposter pour l'habitant et fuir pour l'assaillant sont deux attitudes complémentaires, qui visent le même but. Quand les deux parties suivent cette stratégie, le combat est évité. Si tu passais une année à observer les Jays, les Kays, les Ells, les Emms, les Enns, les Ohhs, etc., tu verrais qu'ils sont en état de guerre permanent, mais à un très faible niveau. Je ne veux pas dire qu'ils se font la guerre tous les jours ou tous les mois, même si des incidents de frontière peuvent surgir à cette fréquence; simplement, chaque tribu est toujours sur le qui-vive. Une ou deux fois l'an, elle va lancer un raid contre un ou plusieurs voisins. Pour quelqu'un de ta culture, c'est assez déconcertant : vous aimeriez bien que les Cawks règlent leurs différends une fois pour toutes et apprennent à vivre en paix. La vérité c'est que les Cawks seront capables de vivre en paix lorsque les bouquetins et les éléphants de mer auront fait de même... C'est-à-dire quand les poules auront des dents. Pas plus que celles des souris à pattes blanches, des loups et des élans, les stratégies compétitives en vigueur chez les Cawks ne doivent être considérées comme des troubles, des anomalies, des "problèmes" devant être résolus. Loin d'être des défauts à éliminer ; elles sont ce qui demeure une fois que toutes les autres stratégies ont été écartées. En un mot, elles sont stables sur le plan évolutif. Elles valent pour les Cawks. Elles ont fait leurs preuves sur des milliers d'années, et toute autre stratégie tentée contre elles a été éliminée, parce que défectueuse.

— Ouf ! Nous voilà au bout, apparemment. Nous y sommes en effet, dit Ishmael. Un dernier point et nous en aurons fini pour aujourd'hui. Pourquoi les Enns se contentent-ils de riposter aux attaques de leurs voisins et de lancer à l'occasion une attaque contre eux ? Ils

pourraient les anéantir une bonne fois pour toutes, non ?

— Pourquoi feraient-ils ça ?

— La question n'est pas là, Julie. Cela marcherait peut-être mieux que l'autre stratégie. Au lieu d'un simple raid sur les Emms, supposons que les Jays fondent sur eux et les anéantissent.

— Cela change complètement les règles du jeu.

— Continue.

— Ce serait comme d'accepter de jouer à pile ou face pour ensuite refuser de se plier à l'issue du jeu.

— Pourquoi cela, Julie ?

— Parce que les Emms ne pourront pas se venger si vous les exterminatez. La règle du jeu dit : "Vous savez que je prendrai ma revanche si vous m'attaquez, et je sais que vous prendrez la vôtre si je vous attaque." Mais si je vous anéantis, vous ne pourrez plus vous venger. Ce n'est pas du jeu.

— C'est juste. Et alors, Julie ? Supposons que les Jays aient anéanti les Emms. Que vont en penser les Kays, les Ells, les Enns et les Ohhs ? »

La lumière se fit enfin dans mon esprit. « Je vois où vous voulez en venir, maintenant. Voici ce qu'ils diront : "Si les Jays se mettent à anéantir leurs adversaires, nous devons adopter une nouvelle stratégie leur encontre. Ils ne jouent plus le jeu des attaques-surprises, mais celui de l'anéantis. Il faut les traîner en conséquence. Sinon, ils finiront par nous anéantir nous aussi."

— Et que signifie "les traiter en conséquence" ?

— Ça dépend. Si les Jays recommencent à jouer aux attaques-surprises, il vaut peut-être mieux s'en tenir là. Mais si les Jays s'obstinent à jouer à l'anéantis, alors les survivants devront unir leurs forces contre les Jays et les exterminer. »

Ishmael hocha la tête. « C'est ce que les Amérindiens ont fait lorsque les colons européens ont fini par dévoiler leur jeu. Face à l'anéantis, ils ont tenté d'oublier leurs petits conflits intertribaux pour unir leurs forces... Mais il était trop tard. »

CHAPITRE 14 : Intermède

Entre les séances du bureau 105, il serait de goût de présenter un interlude musical, une ou deux pensées profondes, bref une pause qui permette aux gens de se dégourdir les jambes, d'aller aux toilettes ou de grignoter un morceau. Je dois admettre que, sur ce point, Alan s'en tire très bien, mais il n'a pas beaucoup de mérite puisque c'est un professionnel. Quant à moi, je n'ai rien à proposer, hormis un numéro de claquettes de dix ou vingt secondes.

Non, la vérité, c'est que je suis un peu feignante. Je n'ai pas envie de penser à ce qui m'est arrivé durant les quarante-huit heures qui se sont écoulées entre la séance que je viens de raconter et la suivante.

Non, ce n'est pas ça. La vérité vraie, c'est que je veux que personne ne sache ce qui m'est arrivé. C'était trop important, j'étais toute tourneboulée par ce que me disait Ishmael et je ne

pouvais le partager avec personne. J'en suis toujours incapable, d'ailleurs. Désolée.

J'admire aussi la façon dont Alan a fait de chaque visite un événement. Si je m'en souviens bien, quand je suis retournée la fois suivante au bureau 105, je suis entrée et je me suis assise, tout simplement. Nos regards se sont croisés et j'ai demandé poliment à Ishmael : « C'est du céleri ? »

Il a froncé les sourcils en examinant la branche qu'il tenait à la main. « C'est du céleri, a-t-il confirmé d'un air solennel.

— Le céleri, ça me fait toujours penser aux réunions mondaines où les gens jouent au bridge. Ils en mangent avec de la salade au thon en buvant du jus de tomate... »

Ishmael est resté pensif, puis il a déclaré : « Pour moi le céleri est une plante que les gorilles mangent quand ils en trouvent dans la nature. Vous ne l'avez pas inventé, tu sais. »

Et c'est ainsi que la séance a commencé.

Quand notre fou rire est retombé, j'ai repris le fil. « Je ne sais pas très bien ce que je dois retirer de votre récit sur les Awks, les Bawks et les Cawks. Vous donnerai-je mon opinion ?

— Mais faites donc, chère mademoiselle.

— Les Cawks représentent les humains tels qu'ils vivaient sur terre il y a deux mille ans.

— Et tels qu'ils vivent encore, là où les gens de culture ne sont pas parvenus à les détruire, renchérit Ishmael.

— D'accord. Mais pourquoi passer ainsi en revue les pratiques des Awks, Bawks et autres Cawks ?

— Je vais t'expliquer mon raisonnement, peut-être semblera-t-il plus logique. La stratégie compétitive suivie par les peuples tribaux tels que nous les connaissons aujourd'hui est, grosso modo, celle des attaques-surprises que j'ai attribuée aux Cawks : "Rendez coup pour coup, mais ne soyez pas trop prévisibles, ménagez quelques surprises à l'adversaire." Chaque tribu est sur le qui-vive, en état de guerre permanent avec ses voisins, mais à un très faible niveau. Quand Ceux-gui-prennent rencontrent ces peuples tribaux (j'entends par Ceux-qui-prennent les gens de ta culture), ils ne cherchent pas à savoir pourquoi ils sont ainsi, ni si ce mode d'existence convient à ce cadre-là et vaut Pour eux. Ils se contentent d'affirmer : "Ce n'est pas une bonne façon de vivre et nous ne la toléreront pas". Il ne leur viendrait pas à l'idée d'empêcher les souris à pattes blanches, les chèvres de montagne, et les éléphants de mer de vivre à leur manière mais comme de juste, ils se prennent pour des experts, les seuls à savoir comment les humains doivent vivre.

— C'est vrai, dis-je.

— La question qui se pose ensuite, c'est de savoir depuis combien de temps les peuples tribaux vivent ainsi. En voici la réponse : Il n'y a aucune raison d'imaginer que ce mode de vie soit nouveau chez les peuples tribaux, pas plus que de supposer nouvelles l'hibernation chez les ours, la migration chez les oiseaux ou la construction de barrages chez les castors. Au contraire, nous constatons que la stratégie compétitive des peuples tribaux est stable sur le plan de l'évolution et qu'elle s'est élaborée sur des centaines, peut-être même des millions d'années. En fait, j'ignore comment elle s'est formée, et à défaut, je proposerai un récit expliquant comment elle a pu se développer en théorie. Le stade final de la stratégie ne fait pas de doute mais, sur sa trajectoire, on ne peut que faire des conjectures. Crois-tu que cela puisse t'aider ?

— Oui. Mais resituez-moi où nous en sommes sur la grand-route.

— Voilà. Quand tu iras chez des peuples tribaux, tu verras qu'ils ne cherchent pas dans les cieux quelqu'un qui leur dise comment il faut vivre. Ils n'ont pas besoin d'anges ni d'extraterrestres pour éclairer leur lanterne. Ils savent vivre. Leurs lois et leurs coutumes leur

fournissent un guide amplement suffisant. Je ne veux pas dire par là que les Pygmées Akoa d'Afrique, les insulaires Ninivaks d'Alaska ou les Bindibus d'Australie croient savoir comment *tous* les êtres humains doivent vivre. Rien de ce genre ! Tout ce qu'ils savent c'est que leur mode de vie leur convient parfaitement. L'idée qu'il puisse exister un mode de vie unique valant pour tous leur semblerait totalement ridicule.

— D'accord, mais où cela nous mène-t-il ?

— Nous sommes toujours sur la grand-route, Julie. Nous essayons de trouver pourquoi ceux de ta culture sont différents de ces peuples tribaux qui cherchent en eux-mêmes cette sagesse. Pourquoi elle leur échappe, pourquoi il leur faut faire appel à des êtres surnaturels, dieux, anges, prophètes, Martiens ou esprits défunts afin de la trouver.

— Bon, d'accord.

— Les gens te diront que ma description des peuples tribaux est pure romance. Eux croient que Mère Culture énonce la pure vérité quand elle enseigne que les humains sont par essence mauvais et voués au malheur. Ils sont certains que tout mode de vie tribal comprend des tas de mauvaises choses et ils ont raison, si par mauvais on entend ce qui vous déplaît à vous. Dans chacune des cultures dont j'ai parlé, il y a des choses que tu jugerais dégoûtantes, immorales ou répugnantes. Il n'en reste pas moins que, dès que des anthropologues rencontrent des peuples tribaux, ils tombent sur des gens qui ne montrent aucun signe de mécontentement qui ne se plaignent pas d'être malheureux ou maltraités, qui ne sont pas remplis de rage ou perpétuellement en proie à la dépression, à l'angoisse, à l'aliénation.

« Ceux qui considèrent que j'idéalise ne comprennent Pas que chaque culture tribale encore existante a subsisté pendant des milliers d'années, et cela parce que ses membres s'en satisfaisaient. Il se peut que des sociétés tribales aient adopté des coutumes intolérables pour leurs membres, mais si c'est le cas, ces sociétés ont disparu pour la simple raison que les gens n'étaient pas contraints de les supporter. Il n'y a qu'une façon de forcer les gens à accepter un mode de vie intolérable.

— Oui, dis-je. Il suffit de mettre la nourriture sous clef. »

CHAPITRE 15 : Le Croissant fertile

« Nous voici prêts à aborder le troisième et dernier récit de l'histoire, Julie. Cette fois, il se situe Croissant fertile, il y a dix mille ans. À cette époque, le Croissant fertile n'était pas le désert que nous connaissons, mais un immense jardin où les hommes vivaient depuis au moins cent mille ans. Tels de modernes chasseurs-cueilleurs, ces gens pratiquaient tous peu ou prou l'agriculture, dans la mesure où cela favorisait la repousse de leurs aliments favoris. Comme sur Terpsichore, chacun avait sa méthode propre. Certains y consacraient très peu de temps, d'autres une ou deux heures par semaine, d'autres encore s'y adonnaient une ou deux heures par jour, afin de se nourrir principalement des aliments qu'ils préféraient. Tu te rappelles, dans l'histoire de Terpsichore, j'ai appelé tous ces gens Ceux-qui-laissent.

« Comme sur Terpsichore, un groupe de Ceux-qui-laissent finit par se demander : "Pourquoi ne manger qu'en petite quantité ce que nous préférons ? Il suffit de consacrer un

peu plus de temps à la culture et à l'élevage..." Il se mit donc à travailler la terre plusieurs heures par jour. Cette décision ne s'est pas prise en un jour, ni sur une seule génération. Elle a pu mûrir lentement sur des dizaines de générations ou se prendre rapidement, sur trois ou quatre. Les deux scénarios sont plausibles. Quoi qu'il en soit, une tribu du Croissant fertile évolua en une communauté de fermiers travaillant à plein temps. Maintenant, dis-moi à quel stade en sont ces différents peuples.

— Comment ça ?

— La dernière fois, nous avons passé du temps à examiner la compétition au sein d'une même espèce et les différentes stratégies permettant à des concurrents de résoudre leurs conflits sans s'engager systématiquement dans une lutte à mort. Prenons par exemple la stratégie territoriale "Attaque si tu es l'habitant et fuis si tu es l'intrus".

— Oui, je m'en souviens très bien.

— Bon. Alors d'après toi, où en sont les peuples du Croissant fertile sur ce plan ?

— J'imagine qu'ils ont adopté le jeu des attaques-surprises : "Rendez coup pour coup, mais ne soyez pas trop prévisibles."

— Exactement. Il n'y a aucune raison de penser que les peuples tribaux vivaient il y a dix mille ans autrement qu'aujourd'hui. Ils se tenaient à tout instant prêts au combat, rendaient coup pour coup et jouaient à l'occasion un mauvais tour à leurs voisins pour bien marquer leur présence. Le fait de subsister entièrement grâce à l'agriculture ne rend pas cette stratégie obsolète pour autant. Dans le Nouveau Monde, certaines tribus pratiquant l'agriculture à plein temps l'ont poursuivie et s'en sont fort bien trouvées. Aucune n'a asservi ses voisines ni n'a été asservie par elles. Mais au Proche-Orient, il y a dix mille ans, un groupe de fermiers a commencé à empiéter sur le territoire de ses voisins et à les assujettir.

« Ils les ont asservis, comme leurs descendants européens l'ont fait avec les peuples natifs du Nouveau Monde. Quand les colons européens sont arrivés, ces indigènes suivaient toujours la stratégie des attaques-surprises. Puisqu'elle leur réussissait depuis la nuit temps, ils l'ont adoptée à l'encontre des nouveaux venus, et ceux-ci en ont été pour le moins déroutés. Alors qu'ils pensaient avoir tout réglé à l'amiable, les natifs ont soudain lancé contre eux des attaques brutales et injustifiées comme ils en avaient l'habitude. Cette tactique leur semblait aller de soi et elle leur fut, un temps, très profitable. Les colons blancs apprirent à redouter et à respecter leur caractère imprévisible. Mais l'avantage du nombre permit enfin aux colons de contrecarrer la stratégie des indigènes. Il y eut alors plusieurs cas de figure : ou bien les colons s'installèrent et les assimilèrent, ou bien ils les chassèrent et les envoyèrent au diable, ou encore ils les anéantirent par tribus entières. Ceux-qui-prennent n'avaient aucune envie d'être entourés de tribus jouant aux attaques-surprises, que ce soit dans le Nouveau Monde ou dans le Croissant fertile, tu t'en doutes », me lança Ishmael.

Je me contentai d'acquiescer.

« Lors de ta dernière visite, poursuivit-il, tu as prédit ce qui se produirait si l'une des tribus adepte des attaques-surprises se mettait soudain à jouer à l'anéantisser. Tu te souviens ?

— Très bien. Ses voisins uniraient leurs forces pour arrêter.

— Voilà. D'ordinaire, cette riposte fonctionnait à merveille. Pourquoi n'a-t-elle pas marché contre Ceux-qui-prennent dans le Croissant fertile ?

— Sans doute pour la même raison qu'ici, dans le Nouveau Monde. Ceux-qui-prennent bénéficiaient de ressources illimitées en vivres et en hommes et étaient pratiquement invincibles, même face à des tribus unies.

— Eh oui ! Une tribu dotée de ressources illimitées et jouant à l'anéantisser était quelque chose de nouveau sous le soleil. Et une nouvelle donne peut saper les fondements d'une

stratégie qui fut infaillible durant un million d'années. Comme rien ni personne ne leur résistait, Ceux-qui-prennent se prirent pour les représentants de l'humanité tout entière et se donnèrent pour mission de guider sa destinée. C'est encore le cas aujourd'hui.

— En effet.

— Maintenant, j'aimerais considérer la révolution dans sa cinquantième année. Ceux-qui-prennent ont soumis quatre tribus du Nord, que nous appellerons les Hullas, les Puala, les Cario et les Albas. Les Puala vivaient principalement de l'agriculture avant même d'être soumis à Ceux-qui-prennent; pour eux, le changement fut donc moins pénible. En revanche, les Hullas étaient des chasseurs-cueilleurs et pratiquaient très peu ladite agriculture. Quant aux Albas, ils étaient devenus pasteurs-cueilleurs. Et les Cario avaient quelques cultures de base, qu'ils complétaient par la chasse et la cueillette. Avant d'être envahies par Ceux-qui-prennent, ces tribus avaient coexisté de la façon habituelle, en s'infligeant à l'occasion quelques attaques-surprises et ripostes. Peux-tu me rappeler quel est l'intérêt de cette stratégie ?

— Elle permet à des tribus concurrentes de maintenir sur un pied d'égalité.

— En effet. Mais Ceux-qui-prennent mirent fin à ce jeu inter-tribal, puisque les Hullas, les Puala, les Cario et les Albas sont maintenant eux aussi devenus Ceux-qui-prennent. N'est-ce pas ainsi que les hommes doivent vivre ?

— Il paraît.

— La stratégie des attaques-surprises s'est donc révélée dépassée, pour ces peuples.

— Oui.

— Mais alors, comment font-ils pour se maintenir sur un pied d'égalité ?

— Bonne question... Peut-être ne sont-ils pas en concurrence ?

— Voilà une idée extrêmement intéressante, Julie, approuva Ishmael avec enthousiasme.

Et pourquoi n'auraient-ils plus à se faire concurrence, d'après toi ?

— Eh bien, parce qu'ils sont du même bord, maintenant.

— Autrement dit, peut-être le tribalisme était-il en fait la cause de la compétition, plutôt qu'une méthode permettant de la gérer à long terme plus ou moins pacifiquement. Avec l'extinction de ces humbles tribus la compétition disparaît et la paix règne enfin sur terre. »

Je lui dis que, pour ce qui était de la paix sur terre, je ne pouvais rien affirmer.

« Supposons que tu représentes le peuple des Cario Julie. C'est un été très sec et vos voisins du Nord, les Hullas, ont endigué un cours d'eau dont vous vous servez pour irriguer vos champs. Qu'allez-vous faire maintenant que vous êtes tous du même bord ? Hausser les épaules et laisser vos cultures griller sous le soleil ?

— Non.

— Donc le fait d'être du même bord ne met pas fin à la compétition au sein d'une même espèce, après tout. Que vas-tu faire ?

— Je vais demander aux Hullas d'ouvrir leur barrage.

— Bien sûr. Et ils te répondront : "Non, sans façon. Si nous avons endigué le ruisseau, c'est pour irriguer nos propres champs."

— Ils pourraient partager.

— Non, ils disent qu'ils ont besoin de toute l'eau disponible.

— Alors je ferai appel à leur fair-play. »

Soudain, il y eut comme une rafale de vent derrière la vitre. Je levai les yeux et vit qu'Ishmael se tordait de rire.

« J'imagine que tu plaisantes.

— Oui.

— Bon. Alors, que comptes-tu faire pour ce ruisseau, Julie ?

— Je suppose qu'il va falloir faire la guerre.

— Évidemment, c'est une possibilité.

— Mais j'y pense, les Cario et les Hullas auraient très bien pu avoir ce conflit avant de devenir Ceux-qui-prennent.

— Tout à fait, admit Ishmael. Qu'étaient les Hullas avant de pratiquer l'agriculture à plein temps ? Avec ton excellente mémoire, je suis sûr que tu t'en souviens.

— Ils étaient chasseurs-cueilleurs.

— Pourquoi des chasseurs-cueilleurs construiraient-ils un barrage, Julie ? Ils n'ont pas de cultures à irriguer.

— D'accord, mais supposons qu'ils aient été fermiers, pour faire avancer la discussion.

— Bon. Mais je te rappelle que les Cario ne dépendaient qu'en partie de l'agriculture. Perdre un cours d'eau n'aurait pas menacé leur survie.

— C'est vrai, mais poussons plus loin l'hypothèse.

— Très bien. Les Cario, devenus fermiers, vont donc mener quelques attaques-surprises. Face à cela, les Hullas vont devoir décider s'ils ont toujours avantage à endiguer le cours d'eau.

— Donc, c'est la guerre quoi qu'il en soit, et devenir ou non Ceux-qui-prennent ne change rien à l'affaire. »

Ishmael secoua la tête. « Il y a un instant, tu disais qu'en tant que Cario tu allais devoir entrer en guerre à cause de ce ruisseau. La guerre équivaut-elle à des attaques-surprises ?

— Non, sans doute.

— Quelle est la différence, d'après toi ?

— Dans un cas, on se contente de rendre coup pour coup ; dans l'autre, on veut soumettre les gens pour les obliger à faire ce qu'on désire.

— Donc, bien qu'il s'agisse de combats dans l'un et l'autre cas, ils n'ont pas les mêmes effets ni les mêmes objectifs. Le but d'une attaque-surprise, c'est de montrer à son adversaire qu'on lui rend la monnaie de sa pièce et qu'il sera traité comme il vous traite. Le but d'une guerre, c'est de vaincre son adversaire et de le soumettre à sa volonté.

— C'est exact. »

Ishmael garda le silence un instant, puis il me demanda si le jeu des attaques-surprises était pratiqué de nos jours chez Ceux-qui-prennent. Après réflexion, je lui dis qu'il se pratiquait entre bandes de jeunes.

« Bien vu, Julie. En effet, les bandes rivales emploient cette stratégie pour se maintenir sur un pied d'égalité. Et que veulent faire ceux de ta culture avec ces bandes de jeunes ?

— Les supprimer, bien sûr. En finir avec elles une bonne fois pour toutes.

— Naturellement, approuva Ishmael. Mais il existe d'autres combats qui obéissent à cette stratégie d'attaques-surprises en ce moment même, non ?

— Ah oui... vous parlez de tous ces cinglés qui se battent en Bosnie ?

— Exactement. Et que veulent faire ceux de ta culture à ce propos ?

— Ils veulent faire cesser les combats.

— Ils veulent obliger ces gens à cesser de pratiquer le jeu des attaques-surprises.

— Oui.

— Autant entrer en guerre vous semble acceptable, autant le jeu des attaques-surprises vous semble inadmissible. Depuis le début, Ceux-qui-prennent ont toujours été hostiles à cette stratégie tribale. À mon avis, c'est parce que les attaques-surprises échappent par essence à tout contrôle exercé par une organisation extérieure, ce qui n'est pas du tout du goût de Ceux-qui-prennent. Ils veulent tout gérer, tout organiser, et ne tolèrent pas qu'il puisse se passer dans leur entourage quelque chose qui leur échappe.

— C'est tout à fait vrai. Mais que voulez-vous dire, qu'il faut laisser les gens se battre en Bosnie ?

— Bien sûr que non, Julie. Je ne prétends pas dire aux gens ce qu'ils "devraient" faire, tu le sais, maintenant que nous nous connaissons mieux. Les attaques-surprises ne sont pas bonnes ni leur suppression mauvaise. Ce qui arrive dans cette partie du monde simplement le dernier de la longue suite de désastres qui constitue votre histoire, et il n'y a aucun moyen y remédier.

— C'est ce qu'on dirait, malheureusement.

— Profitons de cette petite digression pour observer un nouveau phénomène. Je t'ai démontré que la compétition entre membres d'une même espèce recouvre nécessairement plus de choses que la compétition entre membres d'espèces différentes. Les rouges-gorges rivalisent davantage avec d'autres rouges-gorges qu'avec des geais ou des moineaux, et les humains ont plus de motifs de rivaliser avec d'autres hommes qu'avec des ours ou des blaireaux.

— Compris.

— Au point où nous a entraînés notre discussion, tu es bien placée pour constater que la compétition entre des peuples ayant le même style de vie recouvre nécessairement plus de choses que la compétition entre peuples ayant des styles de vie différents. Les fermiers rivalisent davantage avec des fermiers qu'avec des chasseurs-cueilleurs.

— Bon sang, c'est vrai ! Donc, en créant un monde rempli de fermiers, nous avons élevé le niveau de compétition au maximum.

— C'est en effet ce qui se passe entre les Hullahs, les Puala, les Cario et les Albas, Julie. Ils étaient déjà en concurrence lorsqu'ils avaient des modes de vie différents. Depuis qu'ils vivent tous de façon identique, leur rivalité n'a fait que s'accroître.

— C'est clair.

— Dans notre examen des stratégies compétitives, nous avons vu qu'elles permettent à des concurrents de coexister sans avoir à se battre à mort au moindre prétexte. Les Hullahs, les Puala, les Cario et les Albas ne peuvent plus vivre côte à côte en jouant au jeu des attaques-surprises. Cette stratégie a été jetée aux orties. Sans elle, la seule façon de résoudre le problème du ruisseau endigué, c'est de déclarer la guerre. En d'autres termes, de s'engager tout droit dans la lutte à mort. Mais tu comprends bien que cela ne peut rien apporter de bon aux Hullahs, Puala, Cario et Albas d'entrer en guerre au moindre prétexte.

— En effet.

— Ceux-qui-prennent ont abandonné l'ancienne stratégie de maintien de la paix : "Rendez coup pour coup, mais ne soyez pas trop prévisibles." Qu'ont-ils trouvé pour la remplacer ? »

Après quelques minutes de débat intérieur, je répondis : « On dirait que Ceux-qui-prennent se sont offerts eux-mêmes en substitution. Ils se sont décrétés gardiens de la paix.

— Oui, Julie. Ils se sont institués administrateurs du chaos et, depuis, ils improvisent de génération en génération avec plus ou moins de succès. Ils se sont accaparé le maintien de la paix au début de leur révolution et il est resté entre leurs mains. Quand ils sont arrivés dans le Nouveau Monde, personne là-bas ne s'était arrogé ce rôle, et la paix se maintenait traditionnellement grâce à la stratégie que tu connais. Mais Ceux-qui-prennent y ont mis fin et désormais le maintien de la paix dépend d'eux. Le crime est une industrie multimilliardaire, les enfants achètent de la drogue au coin de la rue, et les citoyens poussés à bout passent leur colère en se tirant dessus. »

CHAPITRE 16 : Le Croissant Fertile (suite)

« Avant que les Hullahs, Pualas, Albas et Cario soient envahis et soumis par Ceux-qui-prennent, chaque tribu avait son propre mode d'organisation, fruit de dix mille ans d'expérience. Le mode des Hullahs n'était pas le mode des Pualas, le mode des Pualas différait de celui des Albas et celui des Albas du mode des Cario. Leur seul point commun, c'est qu'ils fonctionnaient tous, chacun dans leur genre.

« L'important, pour tous ces peuples, était d'avoir trouvé un système de relations qui prenne les gens comme ils sont. À leurs yeux, les hommes n'étaient ni mauvais ni angéliques. Ils les savaient querelleurs, égoïstes, méchants, cruels, cupides, violents... Les humains ne sont que passion et inconséquence, nul besoin d'être un grand esprit pour s'en rendre compte. Quand un système dure depuis dix mille ans, c'est qu'il ne convient pas uniquement à des hommes d'humeur constante, agréables, obligeants, généreux, désintéressés, doux et gentils, mais qu'il fonctionne aussi avec des gens passablement querelleurs, égoïstes, méchants, cruels, cupides, violents... Cela te semble-t-il logique?

— Parfaitement logique.

— Chez les peuples tribaux, on ne trouve pas de lois interdisant un comportement perturbateur. Selon l'esprit tribal, ce serait une ineptie. Mais il existe des règles visant à limiter les dégâts provoqués par tel ou tel comportement perturbateur. Par exemple, aucun peuple tribal ne concevra jamais une loi interdisant l'adultère, mais il prescrira des mesures à suivre en cas d'adultère, limitant les dégâts causés par cet acte d'infidélité qui offense non seulement l'époux ou l'épouse, mais la communauté tout entière en dépréciant le mariage aux yeux des enfants. De nouveau, l'objectif n'est pas de punir, mais de réparer et d'apaiser les esprits, de sorte que tout retourne à la normale autant que faire se peut. Il en va de même pour l'agression. Selon l'esprit tribal, il ne sert à rien de dire aux gens : "On ne doit jamais se battre." Ce qui n'est pas vain, en revanche, c'est de savoir précisément quelle est la meilleure chose à faire lorsqu'il y a eu combat, de sorte que chacun s'en tire sans trop de dommages. Je voudrais que tu comprennes à quel point cette démarche et ses effets sont différents de ceux de vos propres lois qui, au lieu de limiter les dégâts, les augmentent et les multiplient, et cela, à travers tout le paysage social, détruisant les familles, ruinant les vies et laissant aux victimes le soin de panser leurs blessures.

— Je le comprends.

— Comme je l'ai dit précédemment, il existe un impératif commun à toutes les tribus : "Battez-vous contre vos voisins, mais pas entre vous." En d'autres termes, malgré toutes les querelles et vendettas internes, c'est la tribu contre le reste du monde. Si tu es un Hulla et si tu attaques un Cario ou un Puala, libre à toi mais ne t'en prends pas à un autre Hulla. Quand tu es Cario et que tu attaques un Hulla ou un Puala, très bien, mais ne t'en prends pas à un autre Cario. Comprends-tu pourquoi il doit en être ainsi ?

— Oui, je crois. Si la loi cario poussait les Cario à se déchirer, les Cario finiraient par disparaître en tant que tribu.

— Exactement. Au début de votre révolution, ta propre tribu, que nous appellerons Ceux-qui-prennent, était exactement comme les Hullahs, Pualas, Albas, Cario et les autres tribus qui peuplaient la terre par dizaines de milliers, à cette époque. Ils avaient un mode de vie qui leur convenait et un ensemble de lois leur permettant de gérer efficacement les troubles pouvant survenir parmi eux. Qu'est-il advenu, d'après toi, de ce mode de vie

originel qui convenait à Ceux-qui-prennent.?

— Je n'en ai aucune idée.

— Il va falloir que nous cherchions ensemble, Julie. Une chose est sûre : rien, dans le mode de vie de Ceux-qui-prennent, ne les préparait à assumer la responsabilité qu'ils ont prise lorsqu'ils ont envahi et soumis leurs voisins.

— Qu'en savez-vous ?

— La culture tribale indiquait aux gens comment régler des problèmes qui se posaient à eux depuis la nuit des temps. Elle ne leur montrait pas comment gérer des situations totalement inédites dans l'histoire du monde, et votre révolution en était une. Des peuples en concurrence et en conflit depuis les origines savaient comment préserver leurs biens en jouant au jeu de attaques-surprises. Mais voilà qu'une seule tribu, mu par une impulsion inédite chez les humains, se préparait à exercer un pouvoir totalement nouveau. Leur population croissant grâce à l'abondance de nourriture, il ne suffisait plus à Ceux-qui-prennent de défendre leurs biens contre leurs voisins : ayant davantage de bouches à nourrir, il leur fallait plus de terres et ils avaient la capacité d'asservir leurs voisins en les assimilant, en les chassant ou en les exterminant, au choix. Mais une fois qu'ils eurent soumis leurs voisins, ils se retrouvèrent en terrain inconnu. Que faire d'eux ? Ils n'allaient certes pas recommencer à jouer aux attaques-surprises avec eux, cela n'aurait eu aucun sens. Pas plus que de les laisser y jouer entre eux, cela non plus n'aurait pas été bon. Vois-tu pourquoi?

— Oui, je crois. Le jeu des attaques-surprises est une façon d'assurer son indépendance en se maintenant sur un pied d'égalité avec ses voisins. Ceux-qui-prennent étaient contre. Ils ne voulaient pas que les Hullas, les Puala, les Albas et les Cario constituent des entités indépendantes, en lutte constante les unes avec les autres.

— À propos de combats, quelle était l'ancienne loi de Ceux-qui-prennent? Je parle de celle qu'ils suivaient avant la révolution. » Devant mon regard vide, Ishmael ajouta : « La loi commune à tous les peuples tribaux...

— Ah oui... "Battez-vous contre vos voisins, mais pas entre vous", c'est bien ça ?

— C'est cela. Telle était la loi qui avait été suivie par toutes les tribus du Croissant fertile, du Proche-Orient et du monde en général. Mais lorsque Ceux-qui-prennent se mirent à envahir et à soumettre leurs voisins, il leur fallut créer une nouvelle loi. Ils ne voulaient pas que les tribus qu'ils avaient soumises continuent à se battre entre elles.

— Ça aussi, je l'ai compris.

— Alors, quelle est cette nouvelle loi, Julie ?

— On ne doit se battre contre personne.

— Bien entendu. Et comme tu viens de le souligner, cela signifie qu'avec la stratégie des attaques-surprises, c'est l'indépendance tribale qu'on a jetée aux oubliettes. Ceux-qui-prennent voulaient administrer un monde où les gens travaillent, non un monde où les gens perdent du temps et de l'énergie à jouer aux attaques-surprises.

— Évidemment.

— Les vieilles frontières tribales ne signifiaient plus rien, elles étaient géographiquement et culturellement dénuées de sens, non seulement pour les Hullas, les Puala, les Cario et les Albas, mais pour Ceux-qui-prennent eux-mêmes. Car il n'était pas question pour ces derniers d'intégrer leurs propres us et coutumes à la nouvelle formule, cela n'aurait rien voulu dire pour les autres. Tous les us et coutumes tribaux étaient également dénués de sens dans le nouvel ordre édifié par Ceux-qui-prennent. Quel intérêt pour les Hullas d'apprendre à leurs enfants ce qui avait convenu aux Hullas pendant des dizaines de milliers d'années ? Aucun, puisqu'ils n'étaient plus des Hullas. Et dans quel but les Cario auraient-ils appris à leurs enfants ce qui avait réussi aux Cario pendant des dizaines de milliers d'années,

puisqu'ils n'étaient plus des Cario ?

« Les gens avaient beau appartenir à un nouvel ordre mondial, cela ne les empêchait pas d'être aussi querelleurs, égoïstes, méchants, cruels, cupides et violents que par le passé. Mais la loi tribale n'était plus là pour modérer les effets de ces comportements. Et même si les anciennes lois tribales étaient restées dans les mémoires, Ceux-qui-prennent les auraient trouvées inapplicables. La méthode hulla destinée à gérer les comportements perturbateurs marchait peut-être pour les Hullahs, mais les Cario ne l'auraient pas trouvée acceptable. Tu en comprends la raison, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors comment Ceux-qui-prennent vont-ils traiter les comportements perturbateurs des gens qu'ils gouvernent ? Que vont-ils faire au sujet de l'adultère, de l'agression, du viol, du vol, du meurtre, etc. ?

— Ils vont les proscrire.

— Bien sûr. Proscrire n'était pas dans l'esprit de la loi tribale, qui servait à limiter les dégâts et à réconcilier les gens dans chaque tribu. Les lois tribales ne disaient pas "On ne doit pas faire telle ou telle chose", sachant pertinemment que cela se produirait fatalement un jour ou l'autre. Elles disaient plutôt : "Quand telle chose arrive, voici comment réparer autant que faire se peut."

« Nous approchons du but, Julie. Il nous reste juste un point à examiner. Selon l'esprit tribal, il est stupide de formuler une loi dont on sait qu'elle sera transgressée. Cela ne ferait que discréditer l'idée même de loi. Or, de toute loi qui se présente sous la forme *Tu ne feras pas cela*, on sait qu'elle sera transgressée, peu importe ce qui suit. Tu ne tueras point, tu ne mentiras point, tu ne commettras pas l'adultère, tu ne voleras point, tu n'offenseras pas... Comme les peuples tribaux ne perdaient pas de temps à concevoir des lois dont ils savaient pertinemment qu'elles ne seraient pas respectées, la désobéissance ne leur posait pas de problème. La loi tribale ne proscrivait pas la méchanceté ni la tromperie, elle établissait des manières de réparer les torts qui en résultaient, de sorte que les gens étaient contents de lui obéir. Pourquoi violer une loi qui leur était bénéfique ? Mais depuis le tout début, la loi de Ceux-qui-prennent est une accumulation de règles dont on sait qu'elles seront violées, et elles l'ont été immanquablement jour après jour pendant dix mille ans. Ce qui n'est guère surprenant.

— Oui, c'est drôle... Enfin, c'est une drôle de façon de voir les choses.

— Et puisque depuis le tout début vos lois impliquent dans leur formulation même leur propre violation, il vous a fallu trouver quel traitement infliger à ceux qui ne les respectent pas.

— Ceux qui enfreignent la loi doivent être punis.

— Exactement. Que faire d'autre ? Après vous être encombrés de lois destinées à être enfreintes, vous n'avez rien trouvé de mieux que de punir les gens qui, forcément, les enfreignaient. Pendant dix mille ans, vous avez conçu et multiplié des lois dont vous saviez très bien qu'elle seraient bafouées, et aujourd'hui il en existe des millions qui sont, pour la plupart, violées des millions de fois par jour. Connais-tu personnellement quelqu'un qui n'ait jamais enfreint la loi ?

— Non.

— Je suis sûr que, même à ton âge, tu as commis des dizaines d'infractions.

— Des centaines, dis-je avec assurance.

— Les représentants que vous élisez pour faire respecter ces lois les violent eux-mêmes. Et les piliers de votre société trouvent à s'indigner que certaines gens aient si peu de respect pour elles.

— C'est dingue ! »

« La destruction de la loi tribale et de la stratégie des attaques-surprises ne pouvait être progressive et s'étaler sur des centaines ou des milliers d'années. Il fallait qu'elle commence tout de suite, sur les lieux mêmes de la première invasion de Ceux-qui-prennent. Quels que soient leurs noms véritables, les Hullas, Cario, Albas et Puala devaient disparaître en tant qu'entités tribales. En quelques décennies, les tribus environnantes connurent le même sort et durent céder, bon gré mal gré, leur indépendance au pouvoir de Ceux-qui-prennent. La révolution se propagea comme un cercle de feu, brûlant sur son passage un héritage culturel qui remontait aux origines de l'homme.

« La souvenance d'avoir été des Hullas, Cario, Albas et Puala ne s'évanouit pas en une seule génération, bien sûr, mais elle ne perdura pas au-delà de quatre ou cinq, dix au grand maximum, ce qui ne fait que deux siècles. Au bout d'un millier d'années, les descendants des Hullas, Cario, Albas et Puala qui se trouvaient au cœur de l'incendie ne se rappelaient même plus que la vie tribale eût jamais existé. On s'en souvenait encore sur les pourtours de l'expansion de Ceux-qui-prennent, mais déjà ce périmètre comprenait la Perse, l'Anatolie, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Mille ans plus tard, il s'était étendu en Extrême-Orient, en Russie et en Europe. Des peuples tribaux étaient encore envahis et engloutis dans l'expansion de Ceux-qui-prennent, mais tout cela se passait il y a huit mille ans, Julie.

« Le noyau de la révolution se trouvait toujours au Proche-Orient et dans le Croissant fertile, bien sûr. La Mésopotamie, une terre située entre le Tigre et l'Euphrate, était le New York de l'époque. Là-bas, on en était encore aux prémices de ce qui constituerait la plus grande innovation de votre culture, après l'agriculture totalitaire et la confiscation de la nourriture : l'écriture. Mais cinq mille ans s'écouleraient avant que les logographes de la Grèce classique ne songent à utiliser cet outil pour archiver le passé des hommes. Quand ils s'y mirent, voici grosso modo le portrait qu'ils en firent : *La race humaine est née il y a un millier d'années dans la région du Croissant fertile. Depuis toujours elle tire sa subsistance des cultures, elle cultive donc la terre aussi instinctivement que les abeilles construisent des ruches. D'instinct, elle est aussi encline à la civilisation. Donc, dès sa naissance, la race humaine s'est mise à cultiver la terre et à construire la civilisation.* Il n'y avait évidemment plus aucune souvenance du passé tribal de l'humanité qui avait pourtant perduré des centaines de milliers d'années. Il avait disparu sans laisser de traces en tombant dans le Grand Oubli, comme l'appelle judicieusement un de mes élèves malicieux.

« Pendant des centaines de milliers d'années, des gens aussi intelligents que toi ont eu une existence qui leur convenait parfaitement. Aujourd'hui encore, on trouve çà et là quelques-uns de leurs descendants et, quand ceux-ci ont été préservés, ils donnent l'impression d'être pleinement satisfaits de leur mode de vie. Ils ne se dressent pas les uns contre les autres, génération contre génération, classe contre classe. Ils ne sont pas en proie à l'angoisse ou à la dépression, au dégoût de soi-même, au crime, à la folie, à l'alcoolisme, ni dépendants d'une drogue. Ils ne se sentent pas victimes de l'oppression ou de l'injustice. Ils ne décrivent pas leur existence comme vide et sans but. Ni la haine ni la rage ne les habitent. Ils ne cherchent pas désespérément à entrer en relation avec des dieux, des anges, des prophètes, des extraterrestres ou des esprits défunts. Et ils n'appellent pas de leurs vœux quelqu'un qui leur dise comment il faut vivre puisqu'ils le savent déjà, comme le savaient les humains partout sur Terre il y a dix mille ans. Ce savoir-vivre, il fallait bien que ceux de la culture le détruisent pour devenir maîtres du monde.

« Certains de remplacer ce qu'ils détruisaient par quelque chose d'aussi bien sinon de meilleur, ils s'y sont efforcés et s'y efforcent encore, servant aux gens tout ce qu'ils peuvent

trouver pour combler le vide. L'archéologie et l'histoire racontent depuis cinq mille ans comment, l'une après l'autre, chaque société de ceux-qui-prennent a cherché une recette qui calme, inspire, amuse, distraie les gens et leur fasse oublier un malheur qui ne veut tout simplement pas disparaître. Fêtes, divertissements, grandes pompes, cultes solennels, jeux du cirque, quête perpétuelle du pouvoir, luxe, richesses, sports, concours, combats, guerres, croisades, intrigues politiques, chevalerie, exploration du monde, honneurs, titres, alcool, drogue, jeu, prostitution, opéra, théâtre, arts, gouvernement, politique, carrières, profits, escalade, radio, télévision, cinéma, show-business, jeux vidéo, ordinateurs, autoroutes de l'information, argent, pornographie, conquête de l'espace... il y en a pour tout le monde. Mais si bien des gens ont ainsi comblé le vide de leur existence, seule une infime partie a pu espérer accéder aux bonnes choses qui étaient jadis accessibles à tous. De même aujourd'hui, seul un petit pourcentage d'entre vous peut espérer vivre comme les milliardaires, stars de cinéma, champions, top models, bref tous ceux dont la vie vaut d'être vécue, à ce qu'on dit. Pour la plupart, vous êtes des parents pauvres. Tu connais cette expression ?

— Oui.

— La vie tribale n'était pas une combinaison de nantis et de démunis. Pourquoi les gens auraient-ils supporté un tel arrangement, à moins d'y être forcés ? Et jusqu'à ce que vous mettiez la nourriture sous clef, il n'y avait aucun moyen de les y contraindre. Mais le mode de vie de Ceux-qui-prennent a toujours engendré des riches et des pauvres, ces derniers constituant l'écrasante majorité des humains. Comment les démunis auraient-ils pu découvrir la source de leur infortune ? A qui auraient-ils pu demander pourquoi le monde est ainsi fait qu'il favorise une poignée d'individus, tandis que l'écrasante majorité croule sous labeur et va nue, la faim au ventre ? À leurs gouvernants, leurs maîtres, leurs patrons ? Sûrement pas.

« Il y a vingt-cinq mille ans, quatre théories explicatives commencèrent à circuler. La plus ancienne consistait à dire que le monde est l'œuvre de deux dieux rivaux, un dieu de bonté et de lumière, un dieu du mal et des ténèbres, voués à se faire la guerre de toute éternité. Cela correspondait bien à un monde qui semblait à jamais divisé entre ceux qui vivent à la lumière et ceux qui croupissent dans l'obscurité. Cette théorie s'est incarnée dans le zoroastrisme, le manichéisme et différentes religions. Une autre théorie prétendait que le monde était l'œuvre d'une communauté de dieux qui, tout à leurs affaires, le dirigeaient selon leur bon plaisir et traitaient les humains avec bienveillance ou malveillance, au gré de leurs caprices; il s'agit évidemment de celle qui fut adoptée par la Grèce classique et par Rome. Une autre théorie déclarait que cette souffrance est inhérente à la vie, que c'est le sort inévitable des humains et que seuls ceux qui abandonnent toute forme de désir peuvent atteindre la paix. C'est le Bouddha Gautama qui en fit don au monde. Une autre théorie disait encore que le premier homme, Adam, qui vivait en Mésopotamie il y a quelques milliers d'années, avait désobéi à Dieu, était tombé en disgrâce et avait été chassé du Paradis pour vivre à jamais malheureux loin de Dieu, condamné au péché et forcé de travailler à la sueur de son front pour subsister. Le christianisme se fonda sur cette base hébraïque et engendra un messie dont la parole disait que, dans le Royaume de Dieu, les premiers seraient les derniers et les derniers les premiers, signifiant par là que nantis et démunis changeraient de rôle. Pendant la vie du Christ et les décennies qui suivirent, les gens pensèrent pour la plupart que le Royaume de Dieu adviendrait sur Terre, régi par Dieu lui-même. Et comme cela tardait à se concrétiser, on vint à croire que le Royaume de Dieu était au Ciel, qu'on ne pouvait y accéder qu'après la mort. L'islam aussi s'appuya sur les textes hébraïques, mais il rejeta Jésus comme messie et affirma que les bonnes actions seraient

récompensées dans la vie future.

« Pourtant, tu le sais, ces théories ne vous ont jamais tout à fait contentés et encore moins au cours des dernières décennies. Un tourbillon sans fin de religions, engouements spirituels, gourous, prophètes, cultes et thérapies en tous genres s'est alors engouffré dans le vide de vos existences sans jamais le combler.

— Bien dit. »

Ishmael me lança un sombre regard. « Peut-être comprends-tu maintenant pourquoi tant de gens de ta culture scrutent le ciel avec l'espoir d'entrer en relation avec des dieux, des anges, des prophètes, des extraterrestres ou des esprits défunts. Et pourquoi ils font des rêves éveillés, comme celui que tu m'as raconté lors de ta première visite.

— Oui, je le comprends maintenant.

— Alors tu sais où mène cette route. Même si elle ne s'arrête pas là, évidemment.

— Ouf ! Je suis heureuse de l'apprendre. »

CHAPITRE 17 : De l'orgueil mal placé

« J'ai des milliers de questions à vous poser, vous vous en doutez, lui dis-je en arrivant le samedi, deux jours plus tard.

— Je m'y attendais un peu, en effet, rétorqua Ishmael.

— S'ils avaient entendu ce que vous m'avez appris jusqu'à présent, bien des gens se désoleraient en pensant qu'il n'y a plus aucun espoir pour nous !

— Pourquoi donc ?

— Eh bien, on ne peut pas retourner vivre dans des cavernes.

— Très peu de peuples tribaux vivaient dans des cavernes, Julie.

— Vous comprenez ce que je veux dire ! Nous ne pouvons pas recommencer à vivre de façon tribale. Revenir en arrière pour repartir de zéro. Reprendre le mode de vie que nous avions avant de devenir Ceux-qui-prennent.

— Veux-tu dire par là que vous ne pouvez pas revenir à un mode de vie qui réussit aux gens ? me demanda Ishmael en fronçant les sourcils.

— Non. Mais nous ne pouvons pas redevenir des chasseurs-cueilleurs. ,

— Bien sûr que non. M'as-tu jamais entendu suggérer de quelque manière une chose pareille ?

— Non.

— Et jamais je ne le ferai. Une dizaine de planètes aussi grandes que la nôtre ne pourraient pas supporter six milliards de chasseurs-cueilleurs. Cette idée est complètement idiote.

— Alors ?

— Tu as oublié ce pour quoi tu es venue me voir, Julie. Tu es ici pour apprendre comment, ailleurs dans l'univers, des gens peuvent vivre sans consumer leur monde.

— C'est vrai.

— Maintenant tu sais comment on fait, non ? Pas besoin de monter à bord d'un vaisseau spatial pour ça. Les extraterrestres que tu cherchais étaient tout simplement tes propres

ancêtres, qui ont parfaitement réussi à vivre ici-bas durant des centaines de milliers d'années sans détruire le monde ; tes ancêtres et leurs descendants culturels, à savoir les peuples tribaux qui subsistent aujourd'hui. Là où tu t'égares, c'est que tu t'imagines que je t'ai montré les réponses, alors que je t'ai seulement indiqué par où il faut les chercher. Tu crois que je préconise d'adopter le mode de vie des Hulas, alors que je dis qu'il faut comprendre pourquoi il a bien marché... et pourquoi il continue de marcher aussi bien que par le passé là où il existe encore. En tant que Ceux-qui-prennent, vous vous êtes efforcés pendant dix mille ans de concevoir un mode de vie qui fonctionne et, pour l'instant, vous avez complètement échoué. Vous avez inventé des millions de choses qui marchent à merveille, avions, grille-pain, ordinateurs, grandes orgues, bateaux à vapeur, magnétoscopes, réveils, bombes atomiques, manèges, pompes à eau, lumières électriques, pinces à ongles et stylos à bille, mais un style de vie convenable vous a toujours fait défaut. Et plus vous êtes nombreux, plus cet échec devient manifeste, étendu et douloureux. Vous n'arrivez pas à construire assez de prisons pour y enfermer vos criminels. Le noyau familial est en passe de tomber dans l'oubli. Le taux de toxicomanie et le nombre de suicides, troubles mentaux, divorces, enfants maltraités, viols et meurtres en série ne cessent d'augmenter.

« Il n'est guère surprenant que vous n'ayez, jamais été capables d'inventer un mode de vie qui fonctionne. Depuis le début, vous en sous-estimez la difficulté. Pourquoi le mode de vie tribal marchait-il, Julie? Je ne parle pas du mécanisme...

— Parce qu'il a été éprouvé depuis que l'homme existe, je suppose. Ce qui convenait est resté et ce qui ne convenait pas a été éliminé.

— Exactement. Il a marché parce qu'il était soumis au même processus évolutif qui a produit des modes de vie convenant aux chimpanzés, aux lions, aux daims, aux abeilles et aux castors. On ne peut pas se contenter de coller plusieurs choses à la va-vite et espérer que ça fonctionne aussi bien qu'un système qui a été éprouvé et perfectionné pendant trois millions d'années.

— Oui, je comprends maintenant.

— Mais curieusement, presque toutes vos improvisations auraient marché si...

— Si quoi ?

— C'est à toi de répondre, Julie. Je pense que tu en es capable. L'Empire mésopotamien aurait marché sous le code de Hammourabi si... Et la XVIII^e dynastie d'Égypte sous la férule inspirée d'Akhenaton si... Juda et Israël auraient prospéré sous le règne des Rois si... Le grand Empire perse aussi, quand Alexandre en prit majestueusement possession, si... Et l'Empire romain sous la *pax romana* d'Auguste si... Si quoi, Julie ? Je ne vais pas passer en revue toutes les improvisations qui ont marqué leur époque. Les États-Unis d'Amérique, qui possèdent sans doute la constitution la plus éclairée de l'histoire humaine, marcheraient si... Si quoi ?

— Si les hommes étaient meilleurs.

— Bien sûr, Julie. Si les gens s'amélioraient, vous ne formeriez plus qu'une grande famille. Les factions des Balkans se raccommoieraient en un rien de temps. Saddam Hussein démantèlerait son armement et entrerait au monastère. En une nuit, le crime disparaîtrait de la surface de la terre. Personne ne violerait la loi. Vous pourriez vous dispenser de tribunaux, de police, de prisons. Chacun oublierait son propre intérêt pour ouvrir collectivement au bien-être de l'humanité, améliorer le sort des pauvres, débarrasser le monde de la faim, du racisme, de la haine, de l'injustice. Je pourrais passer des heures à faire la liste de toutes les merveilles qui se produiraient... si seulement les gens devenaient meilleurs.

— Oui, c'est certain.

— La force du mode de vie tribal, c'est justement que son succès ne dépendait pas de l'amélioration du genre humain. Il convenait aux gens tels qu'ils étaient — querelleurs, égoïstes, méchants, cruels, cupides, violents — et non à des esprits éclairés. Cette magistrale réussite, Ceux-qui-prennent ne s'en sont jamais approchés. En fait, ils n'ont même pas essayé. Ils se sont crus capables d'améliorer les individus — comme on améliore des produits mal conçus — en les punissant, les éduquant, les incitant à devenir meilleurs. Et après y avoir consacré dix mille ans sans l'ombre d'un succès, ils n'ont pas songé à changer d'orientation.

— C'est vrai. Mais je suis sûre qu'après avoir entendu ce que j'ai entendu ici, la plupart des gens diraient : "Oui, tout ça est bel et bon, mais il est de notre devoir de continuer d'essayer. Les êtres humains peuvent s'améliorer. Nous n'avons pas encore trouvé comment faire, voilà tout." Ou bien : "Il faut encore y travailler. Imaginez un peu, les êtres humains seraient encore pires si nous n'étions pas constamment en train d'essayer de les rendre meilleurs. "

— J'ai bien peur que tu n'aies raison, Julie.

— N'empêche que je bute toujours sur la même chose. Que sommes-nous censés faire ? Vous n'espérez pas que nous rétablissions la stratégie des attaques-surprises, tout de même ?
»

Ishmael me fixa pendant deux bonnes minutes d'un air revêché, mais je n'en fus pas intimidée. Je savais qu'il n'avait rien contre moi, qu'il élaborait simplement une histoire à sa façon. Quand il s'estima prêt, il se mit à me la raconter.

« Au temps jadis, il y avait un pont de bois qui liait deux peuples alliés depuis toujours. Il surplombait le lit d'une rivière, trop large ailleurs pour qu'on puisse y construire un pont. L'endroit semblait être fait pour ça, car un promontoire rocheux s'offrait sur chacune des rives pour servir de butée naturelle. Les siècles passèrent, et l'on jugea un jour qu'il fallait quelque chose de plus perfectionné qu'un simple pont de bois pour relier les deux pays. Une équipe d'ingénieurs dressa des plans pour le remplacer par un pont métallique. Ce pont fut construit dans les règles de l'art, mais une ou deux décennies plus tard, il s'effondra brusquement. En étudiant les décombres, un autre groupe d'ingénieurs constata la fatigue du métal et en conclut que l'acier utilisé par les constructeurs était de mauvaise qualité. Le pont fut donc reconstruit à partir des meilleurs matériaux disponibles, mais il s'écroula quarante ans après. Une nouvelle équipe d'ingénieurs se réunit pour étudier la question. Cette fois, ils vérifièrent les plans de construction d'origine et leur trouvèrent plusieurs défauts fondamentaux. Ils dressèrent une autre série de plans et un nouveau pont s'éleva, pour s'effondrer encore, seulement trente ans plus tard.

« Jusqu'alors, les ingénieurs avaient travaillé sur un pont à poutre continue, soutenu par deux piles plantées dans la rivière. Ils décidèrent de le remplacer par un pont à plusieurs travées, certains que cela résoudrait le problème. Quand celui-ci s'écroula également trente ans plus tard, ils optèrent pour un pont à demi-arche et, lorsque ce dernier s'effondra quarante ans après, ils le remplacèrent par un pont à arche pleine, qui ne dura que vingt-cinq ans. Ensuite ils essayèrent un pont en arc, puis un pont-bascule, qui tombèrent l'un et l'autre vingt-cinq ans plus tard.

« Les constructeurs du pont de bois originel étaient morts depuis longtemps, bien sûr, mais il y avait dans ce pays un jeune homme qui avait étudié leurs travaux. Il se présenta et s'efforça d'expliquer pourquoi les ponts en métal des ingénieurs étaient si éphémères. "Comme on peut s'y attendre, la circulation sur le pont fait vibrer le métal, dit-il. Cette vibration se communique aux rochers dont vous vous servez comme butées. Jusque-là, rien que de très normal. Ce qui ne l'est pas, en revanche, c'est la puissante résonance que cette

vibration provoque particulièrement dans ces rochers-là. Renvoyée aux ponts à travers le métal, cette résonance explique pourquoi ceux-ci se désagrègent si vite. Le pont originel, étant en bois, ne transmettait pratiquement aucune vibration aux rochers, et donc aucune résonance ne lui était renvoyée. Voilà pourquoi il a duré si longtemps et pourquoi il serait toujours là si vous ne l'aviez pas détruit."

« Inutile de dire que cette explication ne fut pas du goût des ingénieurs. Loin d'exprimer leur gratitude au jeune étudiant, ils lui lancèrent : "Et alors, que suggérez-vous ? De reconstruire un pont en bois ? " »

Ishmael me jeta un long regard inquisiteur, que je soutins pendant une ou deux minutes en méditant.

« Eh bien, ne leur suggérait-il pas en effet de reconstruire un pont en bois ? finis-je par demander.

— Mais non, Julie. Il essayait simplement de leur fournir la pièce manquante du puzzle, afin qu'ils puissent commencer à raisonner à bon escient. D'ailleurs, il me semble que des ingénieurs dignes de ce nom ne se seraient sans doute pas obstinés bêtement à construire un pont après l'autre ; ils n'auraient pas non plus réagi de cette façon aux propos du jeune homme. Au contraire, ils auraient accueilli avec enthousiasme cette nouvelle donnée sans laquelle ils n'avaient aucune chance de réussir. Une telle information ouvre des perspectives qui, sans cela, n'auraient jamais été explorées.

— Alors, c'est que je ne perçois pas bien les nouvelles voies que vous nous avez ouvertes, à moi et à ceux de ma culture, comme vous dites. »

Ishmael réfléchit un instant. « Suppose que nous puissions faire le voyage intergalactique dont tu as rêvé, Julie, reprit-il. Et que nous trouvions une planète où des gens très semblables à toi ont un mode de vie qui leur convient à merveille depuis des centaines de milliers d'années. Admettons que nous puissions jeter un lasso autour de cette planète et la ramener ici sur terre, où vous seriez à même de l'étudier tout à loisir. Jugeriez-vous qu'elle n'offre aucune nouvelle voie à explorer?

— Non.

— S'il te plaît, explique-moi la différence.

— Je suppose que je n'ai pas envie de vivre comme les gens vivaient il y a dix mille ans.

»

Ishmael sembla tiquer. « Excuse-moi, Julie, dit-il, le sourcil levé. Tu as fait preuve d'un esprit si logique, jusqu'à présent.

— Je ne suis pas illogique, je suis honnête, voilà tout.

— Tu rejettes une suggestion qui ne t'a jamais été faite, Julie, ce qui n'est guère rationnel, fit remarquer Ishmael en secouant la tête. Je ne t'ai jamais demandé de vivre comme les gens vivaient il y a dix mille ans. Je n'y ai même jamais fait allusion. Si je te disais que les biochimistes d'une université jésuite avaient découvert un traitement contre le cancer, le rejetterais-tu sous prétexte que tu ne veux pas devenir catholique ?

— Non.

— Alors explique-moi la différence, s'il te plaît.

— Ce dont vous parlez n'a rien à voir avec un traitement contre le cancer. »

Il m'étudia gravement quelques instants. « Peut-être devrais-tu faire une petite pause », me suggéra-t-il.

Je bondis de ma chaise et allai au fond de la pièce regarder les livres alignés sur l'étagère déglinguée. J'oubliais même un ou deux volumes en espérant y trouver quelque brillante citation, sans succès. Au bout de dix minutes, je revins m'asseoir.

« C'est de l'orgueil mal placé, lui dis-je. Une sorte de fierté à la noix.

— Continue.

— Si nous avions, accrochée à la nôtre, une planète habitée par les membres d'une race venue d'ailleurs, j'allais dire une race avancée, nous pourrions à la rigueur supporter qu'ils sachent une chose que nous ignorons. Ce qui n'est pas tolérable, c'est que ces satanés sauvages le sachent.

— Je comprends, Julie. Enfin, je crois. Mais voilà ce que toi, tu dois comprendre : ce que nous explorons, ce n'est pas ce que ces peuples savaient. Si tu discutais de la vie tribale avec n'importe quel membre d'une tribu, il ne t'exposerait pas dans le détail la stratégie des attaques-surprises. Mais une fois que tu la lui aurais exposée, il la reconnaîtrait immédiatement et il dirait sans doute quelque chose comme : "Nous le savons bien. C'est tellement évident que ça ne vaut même pas la peine d'en parler", ce en quoi je suis d'accord avec lui. Il a fallu l'un des plus grands esprits scientifiques de tous les temps pour expliciter le fait que des objets sans appui tombent vers le centre de la terre, une chose que n'importe quel enfant de cinq ans sait, ou s'imaginait savoir si tu attirais son attention sur ce point.

— Je ne vois pas très bien sur quel point vous voulez attirer mon attention.

— Moi non plus, Julie, pour être honnête. Il te faudra de la patience, le temps que je cherche les réponses susceptibles de te satisfaire... Toutes sortes de scientifiques s'intéressent à la bioluminescence, la production de lumière par des créatures vivantes, mais aucun ne cherche à découvrir ce que ces créatures savent à ce sujet. Pour eux, c'est hors de propos. Il n'y a pas si longtemps, nous avons étudié un comportement qui permet aux souris à pattes blanches de prospérer. Mais nous n'avons pas cherché à découvrir ce que les souris à pattes blanches savent à ce sujet. Est-ce clair ?

— Oui.

— On peut en dire autant de l'objet présent de notre étude. Nous ne nous intéressons pas à ce que Ceux-qui-laissent savent d'un bon mode de vie, pas plus que nous ne nous intéressons à ce que les créatures bioluminescentes savent de la lumière. Ce n'est pas leur savoir qui est l'objet de notre étude, c'est leur réussite.

— D'accord. Ça, je le comprends. Ce que je ne comprends pas, c'est en quoi leur réussite nous concerne. »

Ishmael hocha la tête. « C'est justement la raison pour laquelle vous ne l'avez jamais étudiée, Julie. Il ne vous a jamais semblé pertinent d'étudier des gens dont la seule réussite consistait à vivre sur une planète pendant trois millions d'années sans la consumer. Mais à mesure que votre plongeon vers le néant approchera du point de non-retour, cette étude vous semblera tout à fait digne d'intérêt.

— Oui, j'ai l'impression de vous suivre un peu mieux.

— On sait que les Vikings ont découvert le Nouveau Monde cinq cents ans avant Christophe Colomb. Leurs contemporains n'en ont pas été transportés, car, pour eux, cela n'offrait aucun intérêt. Mais quand Colomb est revenu d'Amérique cinq siècles plus tard, ses contemporains se sont extasiés. La découverte d'un nouveau continent tombait à pic. Jusqu'à présent, Julie, j'étais comme Leif Eriksson vantant l'existence d'un pays inconnu et merveilleux dont tout le monde se fichait éperdument. Ce continent s'est ouvert depuis plus d'un siècle à l'étude de vos philosophes, éducateurs, économistes, spécialistes politiques, sans qu'aucun daigne s'y intéresser. Son existence ne leur inspire que de l'ennui. Pourtant, j'ai le sentiment que les choses commencent à changer. Ta venue ici en est un signe, et moi-même, tu t'en souviens, j'ai failli passer à côté. Vous êtes de plus en plus nombreux à vous alarmer de se plonger vers la catastrophe, à chercher de nouvelles idées.

— Et à avaler n'importe quelle salade un tant soit peu exotique.

— C'est bien normal, Julie. Ce que vous vivez équivaut à un effondrement culturel.

Pendant dix mille ans, vous avez cru que vous déteniez la seule bonne façon de vivre, et ces trois dernières décennies ont fortement ébranlé cette certitude. Tu peux trouver cela bizarre, mais ce sont les gens de ta culture qui ont été le plus durement frappés par l'échec de votre mythologie culturelle. Ils ont (et cela depuis toujours) la plus grande confiance dans votre révolution. Ces prochaines années, à mesure que les signes d'effondrement seront de plus en plus manifestes, tu les verras se réfugier à corps perdu dans l'exutoire viril que constitue le sport. Pis encore, tu les verras se venger de la frustration que leur inspire le monde qui les entoure en s'adonnant à la violence, particulièrement envers les femmes.

— Pourquoi les femmes ?

— Le rêve de Ceux-qui-prennent est depuis toujours un rêve d'hommes, Julie, et les hommes de ta culture imaginent que son effondrement leur sera fatal, alors que les femmes en sortiront pratiquement intactes.

— Et il n'en sera pas ainsi ? »

Ishmael réfléchit un moment avant de répondre. « Les détenus de la prison de Ceux-qui-prennent édifient une nouvelle prison à chaque génération, Julie. Ta mère et ton père y ont participé. Toi-même, quand tu vas bien sagement à l'école et que tu te prépares à entrer dans la vie active, tu participes à la construction de la prison que ta propre génération occupera. Une fois bâtie, elle sera l'œuvre de vous tous, hommes et femmes confondus. Il n'empêche que les femmes de ta culture n'ont jamais éprouvé pour la vie carcérale le même enthousiasme que les hommes, et elles s'en sont plus rarement encore échappées.

— Vous voulez dire que ce sont les hommes qui dirigent la prison ?

— Non. Depuis que la nourriture est sous clef et bien gardée, la prison se dirige toute seule. Le gouvernement que tu vois, ce sont des prisonniers se gouvernant eux-mêmes. Ils ont la permission de vivre à leur guise à l'intérieur de la prison. Pour la plupart, les prisonniers ont choisi d'être gouvernés par des hommes, mais ces hommes ne dirigent pas la prison elle-même.

— Quelle est cette prison ?

— C'est votre culture, que vous perpétuez de génération en génération. Toi-même, tu apprends de tes parents comment être prisonnière. Tes parents le tiennent de leurs parents et leurs parents de leurs parents, etc., en remontant jusqu'au tout début, il y a dix mille ans, dans le Croissant fertile.

— Comment arrêter ça ?

— En apprenant quelque chose de différent, Julie. En refusant d'enseigner à tes enfants comment être prisonniers. En brisant le moule. C'est pourquoi, quand les gens me demandent ce qu'il faut faire, je dis : "Apprenez à d'autres ce que vous avez appris ici." Trop souvent, ils répliquent : "C'est très joli, mais que sommes-nous censés faire ?" Quand six milliards d'entre vous refuseront d'apprendre à leurs enfants comment être prisonniers de la culture de Ceux-qui-prennent, ce cauchemar qui est le vôtre disparaîtra en une seule génération. Sans votre soutien, il ne peut pas continuer. Votre culture n'a pas d'existence propre en dehors de vous, et si vous cessez de la transmettre: elle s'éteindra d'elle-même, comme une flamme qui ne trouve plus de combustible.

— Oui, mais qu'arriverait-il alors ? On ne peut pas cesser complètement d'éduquer ses enfants.

— Bien sûr que non, Julie. Mais autant leur inculquer quelque chose de nouveau. Et pour cela, tu dois d'abord toi-même commencer à apprendre quelque chose de nouveau. C'est la raison de ta présence ici.

— Ça y est, j'ai pigé. »

CHAPITRE 18 : Des études abrutissantes

« Je me rends bien compte qu'il me faut te montrer comment explorer le nouveau continent où nous avons abordé, Julie.

— Voilà qui me rassure.

— Peut-être aimerais-tu d'abord que je te raconte comment j'ai moi-même commencé à l'explorer.

— Oui, j'aimerais bien.

— Dimanche dernier, je t'ai parlé de Rachel Sokolow, grâce à qui j'ai pu m'établir en ces lieux. Je ne vais pas tout te raconter, mais sache que je connais Rachel depuis sa petite enfance et que j'ai communiqué avec elle comme je communique avec toi. Quand elle est allée à l'école, je ne connaissais rien de votre système d'éducation. Je n'y avais jamais prêté attention. À cinq ans, comme presque tous les enfants, Rachel avait hâte d'aller en classe et je partageais son enthousiasme, imaginant quelle merveilleuse expérience l'attendait. Au bout de quelques mois, j'ai remarqué que son enthousiasme commençait à diminuer. Et il se refroidit de mois en mois, d'année en année, tant et si bien que lorsqu'elle arriva en cours moyen, elle s'ennuyait ferme et se réjouissait dès qu'il s'agissait de manquer un jour d'école. Ça t'étonne ?

— À peine... Hier soir, quatre-vingts millions de gosses ont dû se coucher en priant pour qu'il tombe deux mètres de neige pendant la nuit et que les écoles soient fermées, fis-je remarquer avec un petit rire.

— À travers Rachel, je me suis donc mis à étudier votre système éducatif, poursuivit Ishmael. C'était comme si j'allais à l'école avec elle. En général, les adultes ne semblent pas se souvenir de ce qui se passait à l'école quand ils étaient petits. Si on les forçait à y retourner à travers les yeux de leurs enfants, ils en seraient abasourdis et horrifiés.

— C'est bien mon avis.

— Ce qui frappe en premier lieu, c'est combien l'instruction remplit mal sa prétendue mission d'"éveil des jeunes esprits". Dans l'ensemble, les professeurs seraient ravis d'assurer ce rôle, mais le cadre et le programme qui leur sont imposés frustrerent ce désir en exigeant que tous les élèves avancent au même rythme, selon le même emploi du temps et en se servant des mêmes outils. Le professeur est chargé de conduire sa classe comme si elle constituait un tout homogène, en un temps donné et jusqu'à un point précis du programme scolaire. Quant aux individus qui composent cette classe, ils apprennent vite comment l'aider à accomplir sa tâche. C'est la première chose qu'ils doivent assimiler, même s'ils y parviennent plus ou moins vite et avec plus ou moins de difficultés. Cela t'évoque-t-il quelque chose ?

— Je crois bien.

— Qu'as-tu appris à faire pour aider ton professeur dans ce sens ?

— À ne pas poser de questions.

— Développe un peu, Julie.

— Si on lève la main pour dire "Eh! Madame Truc-muche, je n'ai pas compris un traître mot de ce que vous avez dit aujourd'hui", Mme Trucmuche risque de vous prendre en grippe. Si jamais on osait lui dire qu'on n'a rien compris de toute la semaine, ou pis, de toute l'année, Mme Trucmuche sortirait de ses gonds et vous descendrait en flèche.

— Donc il faut donner l'impression que l'on comprend tout, même si ce n'est pas le cas.

— Exactement. Sinon, les profs s'énervent vite

— Tu m'as donné la règle qui consiste à ne pas poser de questions, mais tu n'as pas vraiment creusé l'idée.

— Ne pas poser de questions, c'est aussi ne pas chercher à savoir ce qui vous intrigue. Par exemple supposons que l'on étudie les forces de la marée. On ne lève pas la main pour demander s'il est vrai que les fous ont tendance à avoir des crises quand c'est la pleine lune. À la rigueur, ça peut passer quand on est à la maternelle, mais à mon âge c'est tabou. D'un autre côté, certains profs aiment bien qu'on leur pose des questions sur leur passe-temps préféré, quand ils en ont un. Ils sont toujours prêts à enfourcher leur dada, et les gosses pigent tout de suite le truc.

— Pourquoi entrez-vous dans le jeu ?

— C'est toujours mieux que d'écouter comment un projet de loi est voté par le Congrès.

— Et que faites-vous d'autre pour aider les professeurs à remplir leur tâche ?

— Il ne faut jamais exprimer son désaccord. Ni leur faire remarquer qu'ils se trompent, qu'ils manquent de logique. Ni poser des questions hors sujet. Ni s'avouer complètement paumé. Bref, il faut toujours faire comme si on comprenait parfaitement chaque mot qui leur sort de la bouche.

— Je vois, dit Ishmael. Et j'insiste encore sur le fait que c'est un défaut qui incombe au système, non aux professeurs dont l'obligation première est d'arriver "au bout du manuel". Malgré tout, vous avez le système éducatif le plus avancé de la planète. Il marche très mal, mais c'est tout de même le plus avancé.

— Bien sûr... J'aimerais que vous me montriez quand vous faites de l'ironie. En souriant d'un air narquois, par exemple.

— Je ne suis pas sûr d'y parvenir, Julie... Bon, reprenons. J'ai donc observé Rachel tandis qu'elle passait de classe en classe (je dois préciser qu'elle fréquentait une école pilote privée et très chère.) Ce faisant, j'ai commencé à associer ce que je constatais avec ce que je savais déjà du fonctionnement de votre culture et des cultures par rapport auxquelles vous êtes si avancés. À ce stade, je n'avais encore développé aucune des théories que tu as entendues jusqu'ici. Dans les sociétés que vous considérez comme primitives, les jeunes sortent de l'enfance à treize ou quatorze ans et ils savent alors presque tout ce dont ils ont besoin pour fonctionner en adultes au sein de leur communauté. Ils ont même tant appris que, si le reste de la communauté disparaissait en une nuit, ils seraient capables de survivre sans la moindre difficulté. Ils sauraient comment fabriquer les outils nécessaires pour chasser et pêcher. Comment s'abriter et se vêtir. À treize ou quatorze ans, leur capacité de survie est de cent pour cent. Tu sais ce que j'entends par là.

— Naturellement.

— Dans vos sociétés dites avancées, les jeunes sortent de classe à dix-huit ans et leur capacité de survie est pratiquement nulle. Si le reste de la communauté disparaissait en une nuit et s'ils restaient livrés à eux-mêmes, il leur faudrait beaucoup de chance pour s'en sortir. Sans outils, sans même les instruments qu'il faut pour en fabriquer, ils ne seraient pas capables de chasser ni de pêcher. La plupart ne sauraient pas reconnaître les plantes comestibles dans la nature, ni comment se vêtir ou construire un abri.

— C'est vrai.

— Quand les jeunes de votre culture sortent du lycée (à moins que leurs familles ne continuent à s'occuper d'eux), ils doivent aussitôt se procurer de l'argent pour pouvoir subsister. Autrement dit, il faut qu'ils trouvent du travail. Tu devrais être capable d'expliquer pourquoi il en est ainsi.

— Parce que la nourriture est sous clef et bien gardée.

— Précisément. Je voudrais que tu voies le rapport entre ces deux éléments. Puisque, tout seuls, ils n'ont aucune chance de survivre, ils doivent absolument trouver du travail. Ils n'ont pas le choix, à moins de posséder une fortune personnelle. C'est trouver du travail ou avoir le ventre creux.

— Oui, je comprends.

— Chez vous, les adultes ne cessent de casser du sucre sur l'école. Vous avez le système éducatif le plus avancé de l'histoire du monde, mais vos écoles ne valent rien. Comment se fait-il qu'elles répondent si mal à ce qu'on attend d'elles, Julie ?

— Mon Dieu, je ne sais pas. Ce n'est pas le genre de chose qui m'intéresse. Quand les gens se mettent à aborder ces sujets-là, je fais la sourde oreille.

— Allons, Julie, tu n'as pas besoin d'être très attentive pour découvrir ça.

— Les contrôles et les examens sont nuls. Les écoles ne préparent pas à la vie active. Ni à la vie tout court. Certains diraient sans doute que les écoles devraient nous inculquer quelque capacité de survie, justement. Et que nous devrions être en mesure de réussir quand nous sortons du lycée.

— C'est pour cela que vos écoles existent, non ? Elles sont là pour préparer les enfants à réussir dans la société.

— Oui.

— C'est là que réside l'une des plus subtiles supercheries de Mère Culture, Julie, commenta Ishmael en hochant la tête. Car évidemment, ce n'est pas du tout à ça que vos écoles sont destinées.

— Et à quoi sont-elles destinées ?

— J'ai mis plusieurs années à le découvrir. A cette époque, je n'étais pas encore entraîné à démasquer ces supercheries. Ce fut mon premier essai. Les écoles sont là pour réguler le flux de jeunes concurrents qui arrivent sur le marché du travail.

— Ah! je vois...

— Il y a cent cinquante ans, quand les États-Unis étaient encore une société principalement agricole, il n'y avait aucune raison de tenir les jeunes à l'écart du marché du travail. Passé huit ou dix ans, il était fréquent que des enfants quittent l'école. Seule une petite minorité allait étudier à l'université pour exercer plus tard une profession libérale. Mais avec une urbanisation et une industrialisation galopantes, cela a commencé à changer. À la fin du XIXe siècle, huit années de scolarité étaient la règle plutôt que l'exception. Et comme l'urbanisation et l'industrialisation ont continué à s'accélérer dans les années 1920 et 1930, la durée légale de scolarisation a été fixée à douze ans. Après la Seconde Guerre mondiale, il était fortement déconseillé de quitter l'école plus tôt. Puis on s'est mis à dire que quatre années de plus ne seraient pas de trop et que chacun devrait étudier au moins deux ans à l'université... Oui ? demanda Ishmael en me voyant lever la main.

— J'ai une question. Il me semble que l'urbanisation et l'industrialisation auraient dû avoir l'effet inverse. Au lieu de les en écarter, le système aurait dû lancer les jeunes sur le marché du travail.

— Cela semble logique. Mais imagine ce qui arriverait aujourd'hui si vos éducateurs décidaient soudain que les études secondaires ne sont plus nécessaires...

— Oui, je vois ce que vous voulez dire, répondis-je après un instant de réflexion. Vingt millions de gosses se retrouveraient soudain en concurrence pour des boulots qui n'existent pas. Et le taux de chômage crèverait le plafond.

— Ce serait catastrophique, Julie. Et puis il n'importe pas seulement de tenir ces adolescents de quatorze à dix-huit ans à l'écart du monde du travail, il est aussi essentiel qu'ils restent à la maison en tant que consommateurs non salariés.

— Qu'est-ce à dire ?

— Cette tranche d'âge soutire une énorme quantité d'argent aux parents, estimée à deux cents milliards de dollars par an. Pour acheter des livres, des vêtements, des jeux, des gadgets, des disques compacts et autres produits conçus spécialement à leur intention. De très grosses industries dépendent des consommateurs adolescents, tu dois en être consciente.

— Je suppose. Je n'y avais encore jamais pensé en ces termes.

— Si ces adolescents devenaient des salariés, ils ne seraient plus en mesure de soutirer des milliards de dollars à leurs parents, et ces industries orientées vers la jeunesse s'écrouleraient d'un seul coup, rejetant plusieurs millions de personnes supplémentaires sur le marché du travail.

— Je vois... Si les jeunes de quatorze ans devaient subvenir à leurs besoins, ils ne dépenseraient pas leur argent pour acheter des Nike, des jeux vidéo ou des CD.

— Il y a cinquante ans, Julie, les adolescents allaient au cinéma voir des films pour adultes et portaient des vêtements conçus pour les adultes. La musique qu'ils écoutaient n'était pas écrite et enregistrée pour eux, mais pour les adultes, par des gens comme Cole Porter, Glenn Miller, Benny Goodman. Pour être dans le coup, les jeunes filles d'après guerre récupéraient les chemises blanches que leurs pères portaient pour aller au travail. Une chose impensable, aujourd'hui.

— En effet. »

Ishmael demeura silencieux quelques minutes. « Il y a un instant, tu as parlé d'un cours où le professeur expliquait comment un projet de loi est voté par le Congrès, reprit-il. Je suppose que tu as étudié cela en classe.

— Oui. En instruction civique.

— Et sais-tu effectivement comment un projet de loi est voté par le Congrès ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, Ishmael.

— As-tu eu une interrogation écrite à ce propos ?

— Sûrement.

— Et tu l'as réussie ?

— Sans doute, j'ai toujours de bonnes notes.

— Alors tu as appris comment le Congrès vote un projet de loi, tu as eu un contrôle sur ce sujet et tu t'es empressée de l'oublier.

— Voilà.

— Sais-tu diviser un nombre fractionnaire par un autre ?

— Je pense que oui.

— Donne-moi un exemple.

— Voyons... Vous avez une moitié de gâteau et vous voulez le diviser en trois parts. Chaque morceau équivaudra à un sixième du gâteau.

— C'est un exemple de multiplication, Julie. Une demi-fois un tiers égale un sixième.

— Oui, vous avez raison.

— Tu as sans doute étudié la division des nombres fractionnaires à la fin de l'école primaire.

— Je m'en souviens vaguement.

— Cherche un autre exemple de division d'un nombre fractionnaire par un autre. »

Au bout d'un moment, je dus m'avouer vaincue et je donnai ma langue au chat.

« Quand on partage une moitié de gâteau en trois, on a un sixième du gâteau. C'est évident. Quand on partage une moitié de gâteau en deux, on obtient un quart. Et si tu divises la moitié d'un gâteau par un, qu'obtiens-tu ? »

Je le fixai d'un regard vide.

« Si tu divises la moitié d'un gâteau par un, tu obtiens la moitié d'un gâteau, bien sûr. Tout nombre divisé par un est égal à lui-même.

— D'accord.

— Alors qu'obtiens-tu si tu divises un demi-gâteau par un demi ?

— Oh... Un gâteau entier?

— Voilà. Et si tu divises un demi-gâteau par un tiers?

— Trois demi-gâteaux, je pense. Soit un gâteau et demi.

— Très bien. Au cours moyen, tu as dû passer des semaines à essayer de maîtriser ce concept, beaucoup trop abstrait pour des élèves de cet âge. Pourtant, tu as sans doute obtenu une bonne note à ton examen.

— À coup sûr.

— Donc tu apprends ce qu'il faut pour passer l'examen, et puis tu t'empresses de l'oublier. Sais-tu pourquoi ?

— Parce que je m'en fiche.

— Exactement. Pour la même raison, tu as oublié comment le Congrès vote un projet de loi, parce que tu n'en as pas besoin dans ta vie quotidienne. En fait, les gens se souviennent rarement de ce qui ne leur est pas utile.

— C'est vrai.

— Que te rappelles-tu de ce que tu as appris l'an dernier ?

— Pas grand-chose, je dirais.

— Penses-tu être différente de tes camarades de classe à cet égard ?

— Non, pas du tout.

— Alors, parmi vous, très peu gardent en mémoire ce qu'ils apprennent en classe d'une année sur l'autre.

— C'est exact. Évidemment, nous savons tous lire, écrire et compter. Enfin, presque tous.

— Cela confirme ce que j'ai dit. Lire, écrire et compter sont des choses qui vous sont utiles dans la vie de tous les jours.

— Certes.

— Voici une question intéressante pour toi, Julie. Vos professeurs attendent-ils que leurs élèves se rappellent tout ce qu'ils ont appris l'année précédente ?

— Non, je ne crois pas. Ils espèrent qu'on en ait gardé une vague notion. Si la prof parle des forces de la marée, elle s'attend à ce que tout le monde hoche la tête, d'un air de dire : "Oui, nous avons étudié ça l'an passé.

— As-tu compris le fonctionnement des forces de la marée, Julie ?

— Eh bien, je le connais. Mais je ne m'explique pas pourquoi les océans se gonflent en même temps à chaque extrémité de la Terre.

— En as-tu parlé à ton professeur ?

— Bien sûr que non. Il me semble me souvenir que j'ai eu 19 sur 20. Je me rappelle mieux ma note que le sujet lui-même.

— Maintenant, tu es en mesure de comprendre pourquoi tu as passé tant d'années à apprendre des choses qui te sont sorties de la tête une fois l'épreuve terminée.

— Ah bon ?

— Mais oui. Vas-y, essaie de deviner.

— Il faut bien nous occuper pendant les années où l'on nous tient à l'écart du marché du travail. Et il faut que ça ait l'air utile, indispensable même. On ne peut quand même pas nous laisser fumer des joints et écouter du rock pendant douze ans.

— Pourquoi pas, Julie ?

— Ce serait fichu. Le pot aux roses serait découvert. Tout le monde saurait qu'on est juste

là pour tuer le temps. »

« Quand tu dressais la liste des critiques que les gens faisaient sur l'école en général, tu as noté qu'elle préparait très mal les jeunes à entrer dans la vie active. Pourquoi penses-tu qu'elle s'y prenne aussi mal ?

— Pourquoi ? Je l'ignore. Je ne suis même pas sûre de bien comprendre la question.

— Je t'invite à l'aborder à ma manière.

— Ah... » fis-je. Et j'en restai là pendant trois bonnes minutes, avant d'avouer que je ne savais pas du tout comment m'y prendre.

« Que pensent les gens de cet échec, Julie ? Cela te fournira un indice sur ce que professe Mère Culture à ce sujet.

— Les gens en concluent que l'école est incompétente. Enfin, je crois.

— Essaie de me donner quelque chose dont tu sois certaine. »

Je ruminai un moment, puis je dis : « Les gosses sont paresseux, l'école est incompétente et elle manque de moyens.

— Bien. C'est exactement ce que professe Mère Culture. Et que ferait l'école si elle avait davantage d'argent à sa disposition ? Je suppose qu'elle engagerait de meilleurs professeurs ou qu'elle les paierait mieux, et que ce supplément d'argent les pousserait à mieux faire leur boulot. Enfin, c'est ce qu'on prétend.

— Et à propos des petits paresseux ?

— Une partie de l'argent servirait à acheter de nouveaux gadgets, de meilleurs livres, du joli papier peint, et les gosses deviendraient moins paresseux. Quelque chose dans ce goût-là.

— Alors supposons que ces écoles améliorées engendrent une nouvelle race de bacheliers, eux-mêmes améliorés. Qu'arriverait-il ?

— Je ne sais pas. J'imagine qu'ils trouveraient plus facilement du travail.

— Pour quelle raison, Julie ?

— Parce qu'ils seraient mieux formés. Ils auraient les qualités requises par les employeurs.

— Excellent. Donc Jean Dupont ne sera pas obligé d'aller emballer les articles dans un magasin d'alimentation, il peut briguer directement un poste de sous-directeur.

— Oui.

— C'est merveilleux, non ?

— Oui, en effet.

— Tu sais, le frère aîné de Jean a eu son bac il a quatre ans, avant que l'école soit renouvelée et améliorée.

— Et alors ?

— Il travaille dans le même magasin. Mais comme il n'avait pas de qualifications, il a d'abord été chargé d'emballer les articles. Et maintenant, quatre ans plus tard, lui aussi veut obtenir ce poste de sous-directeur.

— Oh oh...

— Il y a encore Martine Durand, une autre bachelière nouvelle formule. Elle n'a pas besoin de débiter comme petite employée de bureau. Elle peut tout de suite demander à être secrétaire de direction. C'est génial, non ?

— Pour l'instant, oui.

— Mais il se trouve que sa mère a rejoint la même entreprise quelques années plus tôt. N'ayant aucune qualification, elle a dû commencer comme petite employée. Maintenant, elle aussi convoite le poste de secrétaire de direction.

— Ça va faire du grabuge.

— Penses-tu que les gens apprécieront ces écoles améliorées qui préparent les bacheliers à accéder à de bonnes situations ?

— Non, ça m'étonnerait.

— Maintenant, tu comprends pourquoi les écoles préparent aussi mal les bacheliers à entrer dans la vie active, non ?

— Oui. Il faut que les bacheliers commencent au bas de l'échelle.

— Tu vois donc que vos écoles font ce que vous attendez d'elles, en réalité. Les gens s'imaginent qu'ils aimeraient voir leurs enfants arriver sur le marché du travail avec de bonnes qualifications qui leur ouvrent grandes les portes, mais si cela se réalisait, ces derniers se retrouveraient directement en compétition avec leurs frères, sœurs, pères et mères, ce serait catastrophique. Et puis, si des bacheliers sortaient de l'école hautement qualifiés, qui s'occuperait de mettre les articles dans des sacs, Julie ? Qui classerait les fichiers ? Qui balayerait les rues ? Qui servirait de l'essence ? Qui ferait griller les hamburgers ?

— Ça se poserait en termes d'ancienneté, je suppose.

— Tu veux dire que Jean Dupont et Martine Durand n'auraient pas droit aux postes qu'ils désirent, non parce qu'ils manquent de qualifications par rapport leurs aînés, mais parce qu'ils sont plus jeunes ?

— Tout à fait.

— Alors, à quoi bon donner à Jean et à Martine des qualifications les préparant à assumer ces responsabilités ?

— S'ils ont les diplômes correspondants, ils obtiendront ces postes quand leur heure viendra.

— Et comment leurs aînés ont-ils fait pour obtenir ces qualifications ?

— Ils ont appris sur le tas, je suppose.

— Tu veux dire : en emballant les articles, en balayant les rues, en servant de l'essence, en classant des fichiers et en faisant cuire des hamburgers...

— Sans doute.

— Et n'en serait-il pas de même pour tes bacheliers améliorés ? Ils pourraient eux aussi acquérir les mêmes aptitudes que leurs aînés en exécutant ces basses besognes, non ?

— Si.

— Alors que gagnent-ils à se former par avance, puisqu'ils se formeront de toute façon sur le tas ?

— On dirait qu'il n'y a d'avantage ni dans un sens ni dans l'autre. »

« Maintenant, voyons si tu découvres pourquoi vos écoles produisent des bacheliers dénués de toute capacité de survie.

— D'accord... Pour commencer, Mère Culture prétend que ce n'est pas nécessaire, qu'ils peuvent très bien s'en passer.

— Et pourquoi cela, Julie ?

— Parce que, contrairement aux peuples primitifs, les gens civilisés n'en ont pas besoin. Ce serait une perte de temps pour eux d'apprendre à survivre tout seuls. »

Ishmael m'intima de continuer.

« Je suppose que si c'était vous qui meniez la discussion, vous me demanderiez ce qu'il adviendrait si l'école produisait une nouvelle classe d'étudiants dotés d'une capacité de survie de cent pour cent. » Il hocha la tête et je pris le temps de réfléchir. « La première idée qui me vient à l'esprit, c'est qu'ils rechercheraient un certain type d'activités, guide de

montagne par exemple. Mais c'est idiot. En fait, s'ils avaient une capacité de survie de cent pour cent, ils n'auraient plus besoin de travailler.

— Continue.

— Le fait que la nourriture soit sous clef ne leur poserait aucun problème. Ils ne resteraient pas en prison. Ils seraient libres ! »

Ishmael opina du chef. « Évidemment quelques-uns préféreraient encore la captivité, remarqua-t-il, mais ce serait une question de choix. Un Donald Trump, un George Bush ou un Steven Spielberg n'auraient guère envie de quitter la prison de Ceux-qui-prennent.

— A mon avis, ils seraient plus de deux ou trois dans ce cas. Je dirais que la moitié choisirait de rester.

— Continue. Qu'arriverait-il alors ?

— Même si la moitié restait, la porte serait ouverte et les gens la franchiraient en masse.

— Selon toi, vous êtes nombreux à penser que travailler jusqu'à l'âge de la retraite, ce n'est pas le paradis.

— Vraiment pas, non.

— Tu comprends donc pourquoi vos écoles forment des élèves n'ayant aucune capacité de survie.

— Étant incapables de survivre par leurs propres moyens, ils sont obligés d'entrer dans le jeu de l'économie de Ceux-qui-prennent et de suivre ses règles. Même s'ils préféreraient s'en évader et refuser d'y participer, ils en seraient incapables.

— Encore une fois, il ressort que, malgré toutes vos plaintes, votre système éducatif fait exactement ce que vous attendez de lui au fond : produire des travailleurs qui n'ont d'autre choix que d'entrer dans votre système économique, présélectionnés et réparti, en diverses catégories. Les diplômés du secondaire seront généralement des cols bleus, des travailleurs manuels ; ils peuvent être aussi intelligents et doués que des diplômés de l'université, mais ils ne l'ont pas prouvé en survivant à quatre années d'études supplémentaires, des études en général aussi superflues que celles des douze années précédentes. En revanche, un diplômé de l'université peut devenir col blanc et accéder à des postes refusés aux simples bacheliers.

« Ce que cols bleus ou cols blancs retiennent de leur scolarité ne comptera pas beaucoup, ni dans leur vie privée, ni dans leur vie professionnelle. Une infime partie d'entre eux sera amenée à diviser un nombre fractionnaire par un autre, à faire l'analyse grammaticale d'une phrase, à disséquer une grenouille, à procéder à l'étude critique d'un poème, à démontrer un théorème, à débattre des orientations économiques de Jean-Baptiste Colbert, à définir la différence entre les sonnets de Spenser et ceux de Shakespeare, à expliquer la procédure de vote d'un projet de loi au Congrès, ou pourquoi les océans se gonflent à chaque extrémité de la Terre sous l'influence des forces de la marée. Par conséquent, s'ils sortent du lycée sans être capables d'effectuer ce genre de choses, ça n'a pas la moindre importance. Quant aux étudiants de troisième cycle, c'est tout à fait différent. Médecins, avocats, scientifiques, érudits, etc., manient sans cesse les notions qu'ils ont acquises dans ces divers domaines ; donc, pour ce petit pourcentage de la population, la scolarité sert à bien autre chose qu'à les écarter du marché du travail.

« Mère Culture vous trompe, lorsqu'elle prétend que l'école existe pour répondre aux besoins des gens. En réalité, les écoles produisent des bacheliers incapables de vivre sans travailler, mais dépourvus de toute qualification, ce qui correspond parfaitement aux besoins de votre économie. Ce n'est pas un défaut, c'est une exigence du système, à laquelle l'école répond pleinement, avec cent pour cent d'efficacité.

— Ishmael... dis-je en cherchant son regard, vous avez trouvé ça tout seul ?

— Oui, mais j'y ai mis le temps, Julie. Il m'a fallu plusieurs années. Je n'ai pas l'esprit très vif. »

CHAPITRE 19 : Des études abrutissantes (suite)

Ishmael me demanda si j'avais vu grandir des frères et sœurs plus jeunes que moi. Je lui répondis que non.

« Alors tu n'as pas pu te rendre compte à quel point les enfants en bas âge sont de véritables machines à apprendre, les plus puissantes de tout l'univers connu. Ils acquièrent sans aucun mal autant de langues qu'on en parle chez eux. Nul besoin de les faire asseoir dans une salle de classe pour leur assener des cours de grammaire et de vocabulaire, ni de leur infliger des devoirs ou des examens. Pour eux, connaître une ou deux langues maternelles n'est pas du tout une corvée, puis-qu'ils y trouvent tout de suite leur compte et y prennent beaucoup de plaisir.

« Tout ce que l'on apprend durant les premières années de sa vie joint l'utile à l'agréable et apporte un plaisir immédiat, même s'il ne s'agit que de marcher à quatre pattes, construire une tour avec un jeu de cubes, taper sur une casserole avec une cuillère ou s'égosiller jusqu'à en avoir la tête qui tourne. L'apprentissage des petits s'étend à tout ce qu'ils peuvent voir, sentir et toucher. Cette soif de connaissance se poursuit quand ils entrent à la maternelle, du moins pendant un moment. Te souviens-tu de ce que tu as appris à cet âge?

— Pas bien, non.

— Je me souviens de ce qu'on enseignait à Rachel il y a vingt ans, et je doute que cela ait beaucoup changé depuis. On lui a appris les noms des couleurs primaires et secondaires — rouge, bleu, jaune, vert, etc. Les formes géométriques fondamentales, le carré, le cercle, le triangle. Les jours de la semaine, les mois et les saisons de l'année. A lire l'heure et à compter. Des choses que tout enfant apprendrait, qu'il aille ou non à l'école, qui sont aussi utiles qu'agréables, et que la plupart assimilent sans difficulté. Après avoir révisé tout cela en cours préparatoire, Rachel a encore découvert l'addition, la soustraction, et suivi un apprentissage plus poussé de la lecture (en fait, elle savait déjà lire à quatre ans). Encore des études que les enfants trouvent plaisantes et profitables. Mais je n'ai pas l'intention de passer tout le programme en revue. Ce que je voulais souligner, c'est qu'à l'issue de la maternelle et des cours élémentaires, les enfants maîtrisent en général les aptitudes dont chaque citoyen a besoin pour se débrouiller dans votre culture, à savoir lire, écrire et compter. Il y a cent cinquante ans, cela constituait l'éducation de base de tout citoyen. Quant aux années d'études qui vont du cours moyen à la terminale, elles ont été ajoutées afin de tenir les jeunes à l'écart du marché du travail, et les connaissances qu'elles dispensent sont rarement du goût des élèves, qui ne les trouvent ni utiles ni agréables. L'addition, la soustraction, la multiplication et la division des nombres fractionnaires en sont un exemple. Les enfants (ainsi que la majorité des adultes) n'ont pas l'occasion de s'en servir, mais ces opérations remplissent une partie du programme. Il faut des mois et des mois pour les maîtriser, et c'est tant mieux puisque le but de l'exercice est justement d'occuper les élèves. Tu as mentionné d'autres matières, comme l'instruction civique et les sciences naturelles, qui ont elles aussi

l'avantage de nécessiter beaucoup de temps. Je me souviens qu'on avait demandé à Rachel de se rappeler le nom des capitales des différents États. Mais mon exemple préféré date de l'époque où elle était en quatrième : on lui a appris à remplir une déclaration d'impôts sur le revenu, une chose qu'elle ne serait pas amenée à faire avant l'âge de dix-huit ans et qu'elle aurait oubliée d'ici là, d'autant que le formulaire risquait fort de se périmier entre-temps. Et puis, il y a l'histoire, bien sûr, antique, médiévale et moderne, celle du pays et celle du monde, que les enfants passent des années à étudier et dont ils ne retiennent que des bribes, environ un pour cent.

— J'aurais pensé que vous approuveriez l'enseignement de l'histoire.

— Je l'approuve, comme j'approuve le fait d'apprendre en général, puisque les enfants ont envie de tout connaître. Ce qu'ils veulent savoir de l'histoire, au fond, c'est comment les choses en sont arrivées là, mais aucun adulte de votre culture ne songerait à le leur enseigner. À la place, on les submerge de tonnes de noms, de dates et de faits qu'ils doivent apprendre par cœur et qui leur sortent de la tête dès que l'examen est passé. C'est comme si on donnait une somme médicale de mille pages à un enfant de quatre ans qui demande d'où viennent les bébés.

— C'est juste.

— L'histoire que tu découvres ici t'intéresse ?

— Oui.

— Est-ce que tu l'oublieras ?

— Non. Sûrement pas.

— Les enfants apprennent ce qu'ils ont envie d'apprendre. Lorsqu'il s'agit de calculer des pourcentages en classe, ils n'y arrivent pas, mais ils le feront tout naturellement quand il leur faudra chiffrer les scores à la batte lors d'un match de base-ball. En cours, ils peinent à aborder les matières scientifiques, mais sur leur ordinateur personnel ils pénètrent les systèmes de sécurité informatiques les plus sophistiqués.

— C'est tout à fait vrai. »

« En lisant les magazines, les journaux ou en regardant les programmes de télévision, tu constateras qu'au moins une fois par semaine un article ou un reportage évoque un nouveau projet éducatif destiné à "rénover" vos écoles, de manière qu'elles conviennent aux élèves et répondent à leurs besoins au lieu de les cloîtrer pendant douze ans avant de les lâcher sans qualifications sur le marché du travail. Pour parvenir à ce résultat, ceux de ta culture pensent qu'il faut inventer une formule en repartant de zéro. Il ne leur viendrait pourtant jamais à l'idée de réinventer la roue !

« Chez les peuples tribaux, le système éducatif fonctionne si bien qu'il ne nécessite aucun effort ni d'un côté ni de l'autre, qu'il n'inflige aucune souffrance à ceux qui apprennent et qu'il produit des jeunes correctement éduqués, prêts à s'intégrer à la société dans laquelle ils vivent. Il serait pourtant malvenu d'en parler comme d'un système. Ne t'attends pas à y voir de grosses bâtisses encadrées de surveillants et de censeurs, placées sous la direction de conseils d'établissement locaux ou départementaux. Il n'existe rien de tel. Le système est invisible, immatériel, et si tu allais demander à un peuple tribal de te l'expliquer, ses membres ne comprendraient pas de quoi tu parles. L'éducation les traverse en permanence, sans effort, et son fonctionnement leur échappe autant que celui de la pesanteur.

« Elle s'effectue aussi spontanément que dans un foyer où vit un petit enfant de trois ans. À moins de l'enfermer dans son berceau ou dans un parc, il n'y a pas moyen de l'empêcher d'apprendre. C'est un petit animal vorace, un touche-à-tout doté de mille bras qui tâte, sent,

goûte, renverse, jette en l'air, avale tout ce qu'il trouve, quand il ne se le fourre pas dans l'oreille. Un enfant de quatre ans n'est pas moins vorace, mais il n'a pas besoin de répéter les expériences d'un petit de trois ans. Il a déjà touché, senti, goûté, renversé, jeté en l'air et avalé en suffisance. Il est prêt à élargir son domaine d'investigation, à quatre ans comme à cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze ans et plus. Seulement, dans ta culture, cela n'est pas permis. Quelle pagaille ce serait! Dès l'âge de cinq ans, l'enfant est contraint de rester enfermé et on le pousse à apprendre non pas ce dont il a envie, mais ce que vos législateurs et concepteurs de programmes ont jugé bon qu'il sache, à la même cadence que tous les autres enfants de son âge.

« Il n'en va pas ainsi dans les sociétés tribales. Là, le petit de trois ans est libre de pousser son exploration aussi loin qu'il le peut, et les limites de son monde reculent à mesure qu'il grandit. Il n'y a pas de murs, que ce soit pour l'enfermer ou l'exclure, pas de portes fermées. Il n'y a pas d'âge donné pour découvrir telle ou telle chose, cela ne viendrait à l'idée de personne. En fin de compte, tout ce que font les adultes est fascinant aux yeux d'un enfant, et il aura envie de s'y essayer à un moment donné, moment qui ne sera pas le même pour un autre enfant. Ce processus n'est pas culturel, Julie, il est génétique. Je veux dire par là que les enfants n'apprennent pas à imiter leur parents, mais que cet élan est spontané et ancré chez eux. Ils sont nés pour les imiter, tout comme les canetons naissent avec l'envie d'imiter la première chose qu'ils voient bouger, en général leur mère. Et cet élan habite l'enfant jusqu'à... jusqu'à quand, Julie ?

— Comment ?

— Spontanément, l'enfant a envie de savoir faire tout ce que font ses parents, mais cette soif d'apprendre finit par disparaître. A quel moment ?

— Mon Dieu, comment le saurais-je ?

— Tu le sais très bien, Julie. Elle s'étanche au tout début de la puberté.

— Oh! m'exclamai-je, oui, c'est vrai.

— Le commencement de la puberté marque la fin de l'apprentissage de l'enfant calqué sur le modèle de ses parents, et la fin de l'enfance proprement dite. Encore une fois, ce n'est pas un phénomène culturel, mais génétique. Dans les sociétés tribales, le garçon ou la fille pubère sont censés être prêts à aborder la phase d'initiation qui les fera passer à l'âge adulte, et cette initiation est un passage obligé. On ne peut plus attendre d'eux qu'ils aient envie d'imiter les adultes. Cette soif est étanchée, cette phase de leur vie est révolue. Chez les sociétés tribales, il existe un cérémonial qui consacre cette transformation et la rend évidente aux yeux de tous. "Hier, ces individus étaient enfants. Aujourd'hui, ils sont adultes. Voilà."

« Le fait que vous échouiez à abolir cette transformation par des moyens culturels, législatifs et éducatifs prouve bien qu'elle est d'ordre génétique. En fait, vous avez voté une loi qui prolonge l'enfance indéfiniment et vous avez redéfini l'âge adulte comme un privilège moral qui ne peut que s'autodécerner, selon des critères pour le moins nébuleux. Dans les cultures tribales, les gens sont déclarés adultes comme vos chefs d'État sont élus présidents, et ils n'en doutent pas plus que Jacques Chirac ne doute d'être président de la République. En revanche, presque tous les adultes de votre culture ne sont jamais absolument sûrs d'avoir franchi la ligne de démarcation, et ils se demandent même parfois s'ils y parviendront jamais.

— En effet. Tout cela me fait penser aux bandes de jeunes. Il y a sûrement un rapport.

— Bien sûr. Je te laisse le développer.

— Eh bien, je dirais que les bandes de jeunes se révoltent contre la loi qui prolonge indéfiniment l'enfance.

— C'est exact, mais ils n'en ont pas conscience. Ils trouvent tout simplement insupportable de vivre sous cette loi et intolérable qu'on leur demande de nier la conviction intime qu'ils ont d'être des adultes. Bien sûr, les bandes fleurissent surtout dans les milieux relativement défavorisés. Dans d'autres groupes sociaux, les jeunes trouvent des compensations qui leur font plus volontiers renoncer aux privilèges des adultes encore quelques années. Ce sont ceux qui ne reçoivent rien en contrepartie, en tout cas rien de valable à leurs yeux, qui finissent dans des bandes.

— Oui, c'est vrai. »

« J'ai un peu dévié de notre route, remarqua Ishmael. Mais je voulais te montrer un modèle d'éducation, celui de la vie tribale, qui convient aux gens. Il fonctionne très simplement, sans coût, sans effort, sans administration d'aucune sorte. Les enfants vont tout bonnement là où ils le désirent et passent leur temps avec qui ils veulent pour apprendre ce qu'ils ont envie d'apprendre au moment où ils en ont envie. L'éducation d'un enfant n'est jamais identique à celle d'un autre enfant. Pourquoi diable le serait-elle ? L'idée, ce n'est pas que chaque enfant reçoive l'héritage tout entier, mais plutôt chaque génération. Et cet héritage est immanquablement transmis ; la preuve en est que la société continue de fonctionner, de génération en génération, ce qu'elle ne pourrait faire si son patrimoine ne se transmettait pas fidèlement et dans son intégralité.

« Évidemment, beaucoup d'informations passent à la trappe d'une génération à l'autre. Ce ne sont pas les petits potins qui font un patrimoine. Des événements vieux de cinq siècles ne restent pas dans les mémoires avec la même vivacité que ceux survenus cinquante ans plus tôt, et ceux-ci perdent en fraîcheur par rapport à des faits de l'année précédente. Chacun sait que tout ce qui ne se transmet pas à la jeune génération est irrévocablement perdu. Mais l'essentiel est toujours légué, justement parce qu'il est essentiel. Par exemple, les techniques de fabrication d'outils couramment utilisés ne peuvent pas se perdre puisque l'on se sert de ces outils tous les jours. Et les enfants l'apprennent comme ceux de ta culture apprennent à manipuler un téléphone ou une télécommande. Les chimpanzés d'aujourd'hui savent façonner et utiliser des tiges pour "pêcher" des fourmis dans une fourmilière. Là où se trouve la pratique, elle est infailliblement transmise, de génération en génération. Si le comportement n'est pas génétique, la faculté d'apprendre l'est indéniablement. »

Je fis remarquer à Ishmael qu'il semblait se donner beaucoup de mal pour m'expliquer une chose qui m'échappait encore. À mon grand étonnement, il s'empara soudain d'une branche de céleri et mordit dedans d'un coup sec, qui claqua comme une détonation. Il mastiqua un bon moment avant de commencer son récit.

« Il était une fois une sarcelle à ailes bleues du nom de Titi, personnage distingué d'un âge certain. Cet oiseau convoqua d'autres anciens à une grande conférence qui se tint sur l'île de Wight, dans la Manche. Quand ils furent enfin rassemblés, une sarcelle à ailes bleues du nom d'Ooli, un tantinet moins distinguée, s'avança pour faire quelques remarques préliminaires.

« "Vous connaissez tous Titi, commença-t-il, mais je m'en vais tout de même vous le présenter. C'est sans aucun doute le plus grand scientifique de notre époque et la plus grande autorité mondiale en matière de migration aviaire, un sujet qu'il a longtemps étudié et qu'il possède à fond, mieux qu'aucune autre sarcelle ayant jamais existé, qu'elle soit ou non à ailes bleues. J'ignore pourquoi il nous a convoqués en ces lieux, mais je suis sûr que ses raisons sont excellentes."

« Cela dit, Ooli passa la parole à Titi, qui s'ébroua un peu pour attirer l'attention de son auditoire : "Je suis venu vous livrer une innovation de la plus haute importance. Elle

concerne l'éducation de vos jeunes et je vous incite fortement à l'adopter."

« Cette déclaration provoqua des remous dans l'auditoire et fut suivie d'un déluge de questions. Les sarcelles voulaient savoir ce qui pouvait bien clocher dans l'éducation de leurs oisillons, alors qu'elle leur avait convenu pendant des générations.

« "Votre indignation est légitime, répliqua Titi quand il eut enfin obtenu le silence. Mais, afin de mieux comprendre mon point de vue, vous devez admettre que je suis très différent de vous et me considérer comme la première autorité mondiale en matière de migration aviaire, ainsi que l'a déclaré mon vieil ami Ooli. Tout cela pour dire que j'ai une compréhension théorique d'un processus que vous vivez spontanément et qui vous semble aller de soi. Pour résumer, chaque année au printemps et à l'automne, vous éprouvez une certaine agitation qui vous pousse à vous envoler au-dessus de la Manche pour une autre destination. N'est-ce pas ?"

« Tous les auditeurs durent admettre qu'il en était ainsi et Titi reprit : "Je ne conteste pas que la vague effervescence qui vous envahit périodiquement ait pour principale finalité de vous mettre en mouvement. Mais n'aimeriez-vous pas que la vie de vos enfants soit guidée par quelque chose de plus fiable ?"

« Comme on le pria de s'expliquer, il poursuivit .. "Si vous faisiez le même genre d'observations poussées qu'un scientifique de mon envergure, vous sauriez qu'il vous arrive de tourner en rond et d'hésiter pendant une semaine ou deux, prenant votre essor à contrecœur et virant de-ci, de-là; ou au contraire filant tout droit, comme si vous aviez la ferme intention de migrer, pour vous en retourner après huit ou dix kilomètres, quand ce n'est pas davantage. Si vous saviez aussi combien vous êtes nombreux à vous mettre en route et à faire un long trajet en volant dans la mauvaise direction !"

« Les sarcelles agitèrent leurs ailes avec nervosité et s'ébrouèrent pour cacher leur embarras. Elles savaient que Titi disait vrai (cela vaut d'ailleurs mir les oiseaux migrateurs en général), mais elles étaient vexées qu'on ait remarqué en haut lieu ce comportement désinvolte. Elles lui demandèrent ce qu'il fallait faire pour améliorer leur conduite.

« "Nous devons faire en sorte que nos oisillons prennent conscience de ce qui constitue un plan de migration idéal, déclara Titi. Nous devons les préparer à reconnaître quelles sont les conditions favorables et à calculer le meilleur moment pour se mettre en route.

« — Mais il semble que vous, un scientifique, êtes mieux placé que nous pour en juger, fit remarquer l'un des auditeurs. Ne pourriez-vous pas nous indiquer tout simplement le meilleur moment pour migrer ?

« — Ce serait d'une stupidité sans nom, répondit Titi. Je ne peux pas être partout à la fois et faire tous les calculs appropriés. Vous devez faire ces calculs vous-mêmes d'après les conditions spécifiques que chacun de vous rencontre là où il se trouve."

« En temps ordinaire, il est rare d'entendre gémir une sarcelle, mais à ces mots, la foule exhala un long soupir. Titi n'en poursuivit pas moins : "Allons, allons, ce n'est pas si difficile que ça ! Il vous suffit de comprendre que la migration devient souhaitable lorsque la pertinence de votre habitat actuel est moindre que celle de l'habitat ciblé, et de tenir compte du facteur de migration, qui évalue dans quelle mesure la part active de votre potentiel reproducteur décroît en conséquence de cette migration. Je me rends compte que tout cela peut sembler rébarbatif mais, après quelques définitions et formules mathématiques, cela vous paraîtra lumineux."

« Les sarcelles étaient pour la plupart de vulgaires oiseaux et il leur semblait inconcevable de s'opposer à une autorité si réputée en matière de migration. Elles se dirent qu'elles n'avaient pas d'autre choix que de suivre des plans qu'on avait manifestement

conçus dans leur intérêt. Bientôt elles passèrent de longues heures, le soir, avec leurs oisillons à tenter de comprendre et d'expliquer les trajectoires de vol, les mécanismes de navigation, les degrés de retour, de dispersion et de convergence. Au lieu de folâtrer dans le soleil du matin, les oisillons apprirent le calcul, un outil mathématique développé au XVII^e siècle par deux fameux ailes-bleues nommés Leibniz et Newton, qui permet de traiter la différenciation et l'intégration de fonctions à une ou plusieurs variables. Au bout d'un an ou deux, chaque oisillon était censé définir les variables du coût de migration dans les migrations facultative et obligatoire. Les conditions climatiques, la direction et la vitesse du vent, le poids corporel et son pourcentage en graisse entraient dans le calcul des seuils de migration.

« Les premiers résultats du nouveau système éducatif furent désastreux, mais cela ne surprit personne. En effet, Titi avait prédit que le taux de réussite migratoire serait plus bas que la normale pendant les cinq premières années du programme, puis qu'il remonterait jusqu'à dépasser la normale les cinq années suivantes. Au bout de vingt ans, disait-il, les sarcelles migreraient en plus grand nombre et avec le meilleur taux de réussite jamais atteint. Mais lorsque les sarcelles finirent par retrouver le taux de réussite normal, on découvrit que la plupart avaient truqué les chiffres et s'étaient remises à suivre leur instinct plutôt que de s'adapter aux données. Quand de nouvelles règles rigoureuses furent promulguées pour empêcher cette fraude, le taux de réussite migratoire tomba en flèche. On finit par reconnaître que les parents n'étaient pas assez qualifiés pour enseigner à leurs enfants une chose aussi complexe que la science migratoire. C'était une matière que seuls des experts pouvaient maîtriser. Les oisillons furent donc enlevés du nid en bas âge et confiés à des spécialistes qui les encadrèrent d'une main de fer. Ils furent divisés en plusieurs sections soumises à une compétition brutale, et on leur imposa de hauts critères de sélection ainsi qu'un examen unique. Comme on pouvait s'y attendre, ce régime suscita dans la jeunesse une réaction de rejet qui prit différentes formes : absentéisme chronique, hostilité, dépressions et suicides. De nouvelles équipes de surveillants, gardiens, psychothérapeutes et conseillers pédagogiques s'efforcèrent de contrôler la situation, mais ce fut vite la débandade et les sarcelles s'enfuirent à tire-d'aile comme les habitants d'un immeuble en flammes.

« Titi et Ooli n'étaient pas assez fous pour croire qu'on pourrait les contraindre à rester par la force. Quand elles se furent toutes éparpillées dans le ciel, Ooli secoua la tête et se demanda où ils avaient pu se tromper. Titi hérissa ses plumes avec irritation. "La vérité, c'est que les sarcelles sont stupides, paresseuses et contentes de l'être. Nous n'avons pas voulu reconnaître cette vérité, c'est là notre grande faute."»

« Les problèmes qu'implique la migration — à quel moment partir, quelle direction prendre, quand s'arrêter — dépassent les capacités d'un ordinateur. Pourtant, ils sont couramment résolus, non seulement par des créatures au cerveau relativement gros, comme les oiseaux, tortues, rennes, ours, salamandres et saumons, mais par des êtres minuscules comme des parasites de végétaux, poux et pucerons, plathelminthes, moustiques, scarabées et limaces. Ils n'ont pas besoin d'être éduqués pour ça. Tu comprends ?

— Bien sûr.

— Des millénaires de sélection naturelle ont produit des êtres vivants capables de résoudre ces problèmes à leur façon simple et rudimentaire. Leur méthode n'est pas parfaite, mais elle a le mérite d'être efficace. La preuve, toutes ces créatures sont là, elles existent ! De même, des millions d'années de sélection naturelle ont produit des humains qui naissent avec l'envie insatiable d'apprendre tout ce que savent leurs parents. Des petits qui

grandissent dans une maison où l'on parle quatre langues les acquièrent sans effort en quelques mois. Ils n'ont pas besoin d'être scolarisés pour cela. Mais... »

Je levai la main. « Laissez-moi vous aider, Ishmael. Je crois que j'ai saisi. Les gosses apprennent tout ce qu'ils ont envie d'apprendre et tout ce qui peut leur servir. Mais il faut les envoyer à l'école pour les forcer à apprendre des choses qui ne leur sont d'aucune utilité.

— Et qu'en fait ils n'apprennent pas.

— Oui, après la fin des cours, quand la cloche a sonné, c'est comme s'ils ne les avaient jamais apprises. »

CHAPITRE 20 : Pour un monde déscolarisé

Mais vous ne pensez pas vraiment que le système originel fonctionnerait dans le monde moderne, n'est-ce pas ? » lui demandai-je.

Ishmael resta songeur un moment. « Vos écoles fonctionneraient parfaitement si... Si quoi, Julie ?

— Si les gens étaient meilleurs. Si les profs étaient tous passionnants, les élèves attentifs, obéissants, travailleurs... Si les jeunes en général voyaient plus loin que le bout de leur nez et comprenaient que l'instruction est une bonne chose.

— Les gens ne s'amélioreront jamais, tu le sais bien, et vous n'avez pas réussi à trouver un moyen de les rendre meilleurs. Alors, que faites-vous par compensation ?

— On dépense de l'argent.

— De l'argent, toujours plus d'argent. Vous ne pouvez pas rendre les gens meilleurs, mais vous pouvez toujours dépenser plus d'argent.

— C'est vrai.

— Comment appelle-t-on un système qui marcherait mieux si les gens étaient meilleurs qu'ils ne le sont ?

— Je ne sais pas. Existe-t-il un nom pour ça ?

— Un système qui part du principe que les gens y seront meilleurs qu'ils ne l'ont jamais été, qu'à l'intérieur de ce système chacun sera gentil, généreux, pré-venant, altruiste, obéissant, compatissant et pacifique. Comment appelle-t-on ça ?

— Une utopie ?

— Exactement, Julie. Vos systèmes sont tous utopiques. La démocratie serait le paradis si les gens étaient meilleurs. Le communisme soviétique aurait pu être un paradis, si seulement les gens ne l'avaient transformé en enfer. Votre système de justice marcherait parfaitement si les hommes n'étaient pas aussi mauvais. Même chose pour vos écoles...

— Et alors ? Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir.

— Je te retourne la question, Julie. Crois-tu vraiment que votre système scolaire utopique convient au monde moderne ?

— Ah, je vois ! Non, notre système actuel ne convient pas. Sauf si on le considère comme un moyen d'écartier les jeunes du marché du travail.

— Le système tribal convient aux gens tels qu'ils sont, et non tels que vous voudriez qu'ils soient. C'est un système on ne peut plus pratique, qui a réussi aux hommes pendant

des centaines de milliers d'années, mais l'idée qu'il puisse vous convenir maintenant te semble bizarre, apparemment.

— Je ne vois pas comment il pourrait marcher, voilà tout. Comment on pourrait le faire fonctionner.

— D'abord, dis-moi en quoi votre système fonctionne ou non, et pour qui.

— Notre système est bon pour les affaires, mais il ne convient pas aux gens.

— Et que cherche-t-on ?

— Un système qui convienne aux gens. »

Ishmael hocha la tête. « Durant les premières années d'enfance, votre système ne diffère pas du système tribal. Vous dialoguez tout simplement avec vos enfants pour votre agrément mutuel, et vous les laissez circuler dans presque toute la maison. Vous ne leur permettez pas de se pendre au lustre pour s'y balancer ni d'enfoncer des fourchettes dans les prises de courant, mais pour le reste, ils sont libres d'aller et venir à leur guise. À quatre ou cinq ans, les gosses veulent pousser plus loin leur exploration et ils ont en général accès au voisinage immédiat de la maison. Ils ont le droit de rendre visite à leurs petits voisins de palier ou d'étage. C'est un peu l'équivalent d'un cours de sciences sociales : à ce stade, les enfants commencent à se rendre compte que les familles ne sont pas toutes pareilles. Elles diffèrent par le nombre, le style, les façons de vivre. C'est alors que, dans votre système, on envoie les enfants à l'école, où leurs mouvements sont contrôlés en permanence. Dans le système tribal, cela ne se produit pas ; à six ou sept ans, les enfants commencent à avoir des centres d'intérêt divers, certains sont casaniers, d'autres plus aventureux... »

Je levai la main. « Comment font-ils, pour apprendre à lire ?

— Julie, pendant des centaines de milliers d'années, les enfants ont réussi à apprendre ce qu'ils avaient envie et besoin d'apprendre. Ils n'ont pas changé.

— Oui, mais comment apprennent-ils à lire ?

— Comme ils ont appris à parler, en côtoyant des gens qui lisent. Je sais, on t'a poussée à te méfier de ce processus. On t'a enseigné qu'il vaut mieux laisser ça à des professionnels, mais ceux-ci ont un taux de réussite pour le moins discutable. Rappelle-toi que les gens de ta culture ont appris à lire pendant des milliers d'années sans que des professionnels se chargent de le leur enseigner. Le fait est que des enfants qui grandissent dans un foyer où la lecture se pratique finissent par savoir lire.

— Oui, mais les gosses ne naissent pas tous dans une maison où on lit.

— Prenons par exemple un enfant qui naît et grandit dans un foyer où les parents sont complètement illettrés. Où ils ne savent même pas lire une recette de cuisine ou une facture de téléphone.

— D'accord.

— À quatre ans, l'enfant commence à élargir son cercle de relations. Allons-nous supposer que tous ses voisins sont eux-mêmes complètement illettrés C'est aller un peu loin, mais admettons. À cinq ans, l'enfant agrandit encore son champ d'action. Il semble probable que tout son entourage soit illettré. L'enfant est entouré et bombardé de messages écrits, intelligibles pour une bonne partie de ceux qui l'entourent, en particulier les enfants de son âge qui n'hésitent pas à s'en vanter auprès de lui. Il n'acquerra pas tout de suite un excellent niveau, mais à son âge, de toute façon, il en serait encore à étudier l'alphabet s'il était à l'école. Immanquablement, il apprend ce qu'il lui faut, ce dont il a besoin, Julie. Je lui fais confiance. Je suis certain qu'il accomplira ce que des petits humains ont réalisé pendant des centaines de milliers d'années. Ce dont il a besoin maintenant, c'est de savoir faire les mêmes choses que ses petits camarades.

— Oui, ça paraît logique.

— À six ou sept ans, alors que le rayon d'action de l'enfant continue de s'élargir, il veut avoir un peu d'argent de poche, comme ses petits copains. Il n'a pas besoin d'aller en classe pour apprendre à compter et à distinguer les pièces de monnaie. Il assimilera l'addition et la soustraction tout naturellement, comme l'air qu'il respire, non parce qu'il est doué en mathématiques, mais parce qu'il en a besoin à mesure qu'il avance dans le monde et dans la vie.

« Partout, les enfants sont fascinés par le travail que leurs parents font à l'extérieur de la maison. Dans notre nouveau système tribal, les parents comprendront qu'impliquer leurs enfants dans leur vie active est une alternative qui vaut mieux que de dépenser des milliards par an pour des écoles qui ne sont, en fait, que des centres de détention. Il ne s'agit pas de transformer les enfants en apprentis, loin de là, mais de leur donner accès à ce qu'ils ont envie de connaître, et tous les enfants ont envie de savoir à quoi s'occupent leurs parents quand ils sont absents. Une fois lâchés dans un bureau, les enfants se comportent comme à la maison, ils fouillent partout, ouvrent les tiroirs et jouent avec toutes les machines, depuis le tampon-encreur jusqu'à la photocopieuse en passant par l'ordinateur. Et s'ils ne savent pas encore lire, ils ne manqueront pas d'apprendre, parce qu'il n'y a pas grand-chose à faire dans un bureau quand on ne sait pas lire. Non qu'il faille empêcher les enfants de vous aider. À cet âge-là, ce qu'ils préfèrent par-dessus tout, c'est avoir l'impression qu'ils aident leur papa et leur maman. Cette fois encore, cet élan ne leur est pas inculqué, il est inscrit dans leurs gènes.

« Dans les sociétés tribales, on trouve tout naturel que les enfants aient envie de travailler avec leurs aînés. Le milieu du travail et le milieu social ne font qu'un. Ce n'est pas pour cela qu'on les exploite. Ce genre de choses n'a pas cours là-bas. On n'attend pas des enfants qu'ils travaillent comme des ouvriers à la chaîne. Mais comment apprendraient-ils, sinon en faisant ?

« Quand ils ont épuisé les différentes possibilités d'apprendre et de s'amuser qu'offre le lieu de travail de leurs parents — et cela vient vite, surtout si les mêmes tâches s'y répètent inlassablement —, ils tournent leur regard ailleurs. Aucun enfant ne trouvera longtemps passionnant d'empiler des boîtes de conserve dans une épicerie. Le reste du monde l'attend au-dehors. Supposons qu'aucune porte ne lui soit fermée. Imagine ce qu'un jeune de douze ans avec un fort penchant pour la musique pourrait acquérir dans un studio d'enregistrement. Ce qu'un garçon du même âge qui s'intéresse aux animaux apprendrait dans un zoo. Ce qu'un gosse attiré par la peinture découvrirait dans un atelier d'artiste. Et ce qu'un gamin de dix ans attiré par le monde du spectacle pourrait apprendre dans un cirque.

« Les écoles ne seraient pas frappées d'interdiction, bien sûr, mais celles qui attireraient les étudiants sont celles qui les attirent à l'heure actuelle, beaux-arts, musique, danse, arts martiaux, etc. Les études supérieures, celles qui mènent à la recherche et aux professions libérales, intéresseraient les étudiants plus âgés. L'important, c'est qu'aucune de ces écoles ne se rapprocherait d'un centre de détention. Elles auraient pour vocation de dispenser aux étudiants les connaissances qu'ils veulent vraiment acquérir et dont ils espèrent se servir un jour.

« On pourrait m'objecter qu'un tel système éducatif ne produirait pas des étudiants "accomplis". Mais cette objection témoigne encore du manque de confiance dont votre culture fait preuve envers vos enfants. Sous prétexte que tout serait libre d'accès dans le monde, les enfants ne s'accompliraient pas sur le plan éducatif ? L'idée est absurde, je ne vois pas pourquoi il en serait ainsi. Il n'y aurait pas d'âge limite à dix-huit ou vingt et un ans, à quoi bon ? En fait, rares seraient ceux et celles qui aspireraient à l'idéal de la Renaissance, à mon avis. Si vos connaissances se bornent à un seul domaine et suffisent à vous contenter,

quel que soit celui que vous ayez choisi, chimie, menuiserie, informatique ou anthropologie, cela ne regarde que vous. À chaque génération il se trouve des candidats pour toutes les spécialités existantes. Je n'ai jamais entendu parler d'une discipline qui ait disparu faute de postulants. Chaque génération engendre des passionnés qui brûlent d'étudier les langues mortes, sont fascinés par les effets de la maladie sur le corps ou veulent percer les secrets du comportement des rats. Et cela vaudrait aussi pour le système tribal.

« Évidemment, avoir des enfants dans les jambes quand on travaille nuit à l'efficacité et à la productivité. Mieux vaut les parquer dans des centres éducatifs : c'est terrible pour eux, mais excellent pour les affaires. Et le système que je viens d'exposer ne s'implantera jamais chez ceux de ta culture tant que vous ferez passer les affaires avant les êtres. »

« Donc, vous seriez partisan d'une sorte de scolarité à domicile, dis-je.

— Pas le moins du monde, Julie. Toute forme de scolarité est superflue et contre-productive pour les petits d'hommes. Les enfants n'ont pas davantage besoin d'être scolarisés à cinq, six, sept ou huit ans qu'à deux ou trois ans, âge où ils apprennent prodigieusement vite et sans effort. Ces dernières années, aux parents qui jugeaient vain d'envoyer en classe leurs enfants, l'école a répliqué en disant : "Très bien, nous vous autorisons à garder vos enfants chez vous, mais vous comprendrez qu'ils ont malgré tout besoin d'être scolarisés. Nous vérifierons donc que vous ne les laissez pas apprendre seulement ce qu'ils ont besoin ou envie d'apprendre, mais aussi ce que nos législateurs et concepteurs de programmes jugent nécessaire à leur instruction." À cinq ou six ans, la scolarité à domicile peut être un moindre mal; ensuite, cela revient au même. Les enfants n'ont pas besoin d'être scolarisés. Ils ont besoin d'accéder à ce qui les intéresse, et cela implique qu'ils puissent avoir accès au monde extérieur. »

Je fis remarquer à Ishmael qu'il y avait peut-être une autre raison pour laquelle les gens rechigneraient à adopter le système tribal : « Le monde est trop dangereux. Par les temps qui courent, les gens ne voudraient pas laisser leurs enfants errer en ville librement.

— Par les temps qui courent, je ne suis pas sûr que les quartiers d'affaires soient plus dangereux que les écoles. D'après ce que j'ai lu dans les journaux, les enfants trimbalent plus souvent des armes à feu que les employés de bureau. Rares sont les entreprises qui ont besoin de poster des gardes dans les couloirs pour veiller à ce que leurs employés ne s'agressent pas mutuellement. »

Je dus admettre qu'il n'avait pas tort.

« Mais ce que j'aimerais surtout que tu comprennes, Julie, c'est que votre système est utopique. Le système tribal n'est pas parfait, mais ce n'est pas un projet utopique. Il est tout à fait réalisable, et il vous ferait économiser des centaines de milliards chaque année.

— Peut-être, mais à mon avis, vous n'obtiendriez pas beaucoup d'adhésion de la part des professeurs.

Ishmael haussa les épaules. « Avec la moitié de ce que vous dépensez à l'heure actuelle, vous pourriez mettre à la retraite chaque professeur en lui allouant un bon traitement.

— Ah ça, ils n'auraient rien contre ! Mais je sais ce que les gens diraient. Notre culture est si riche et il va tant de choses à apprendre qu'il faut bien envoyer nos enfants à l'école pour qu'ils fassent de longues études.

— Sur ce point, ils auraient raison. Effectivement, il va dans votre culture une quantité phénoménale de connaissances, plus que dans aucune culture tribale. Mais cet argument ne tient pas. Votre éducation de base n'est pas passée de quatre à huit ans d'études pour englober l'astronomie, la microbiologie et la zoologie. Ni de huit à douze ans pour inclure au programme l'astrophysique, la biochimie et la paléontologie. Pas plus qu'elle n'a été haussée de douze à seize ans pour qu'on puisse encore ajouter l'exobiologie, la physique des

plasmas et la chirurgie du cœur. Les bacheliers d'aujourd'hui ne sont pas au fait des dernières avancées de la science. Tout comme leurs arrière-arrière-grands-parents il y a un siècle, quand ils sortent de l'école, ils commencent à travailler au bas de l'échelle, font griller des steaks hachés, servent de l'essence, mettent des provisions en sachets. Il leur faut juste beaucoup plus de temps pour en arriver là. »

CHAPITRE 21 : Les richesses, façon Ceux-qui-prennent

Le lendemain dimanche, je voulus expédier mes devoirs du week-end avant d'aller retrouver Ishmael, et ce ne fut qu'en fin d'après-midi que j'arrivai au bureau 105. J'avais la main posée sur la poignée quand j'entendis parler de l'autre côté de la porte. « Les dieux », dit une voix que je reconnus, comme en réponse à une question.

Le crétin m'avait devancée.

Pendant une dizaine de secondes, j'envisageai de traîner un peu dans le coin pour patienter, puis je me ravisai. La mort dans l'âme, je fis demi-tour et je rentrai à la maison.

Les dieux. Je me demandais à quoi cette réplique se rattachait. Leur conversation ne devait pas porter sur le système scolaire et le salaire des professeurs. D'ailleurs, le sujet m'importait peu. J'aurais ressenti la même chose si j'avais entendu : « Il y en a au supermarché. » Vous voyez ce que je veux dire. J'étais jalouse.

Ça vous étonne, hein ?

« Voyons si tu peux pénétrer au cœur du message que j'essaie de te délivrer, dit Ishmael quand je revins enfin le mercredi. Discernes-tu à présent ce que je ne cesse de te répéter sous une forme ou sous une autre ?

— Vous essayez de me montrer où se trouve le trésor, répondis-je, après un temps de réflexion.

— C'est exactement ça, Julie. Les gens de ta culture imaginent que le trésor était complètement vide il y a dix mille ans, quand vous vous êtes mis à édifier la civilisation. Vous vous figurez que les trois premiers millions d'années d'existence humaine n'ont rien apporté de précieux à votre réserve de connaissances humaines hormis le feu et les outils de pierre. En réalité, vous avez commencé par vider le trésor de ses plus précieux éléments. Vous vouliez tout inventer en partant de rien, et c'est ce que vous avez fait. Malheureusement, à part des produits (qui fonctionnent très bien), vous n'avez pas inventé grand-chose qui marche pour les gens eux-mêmes. Votre système de lois écrites vouées à être enfreintes ne leur convient pas du tout mais, où que vous cherchiez dans votre trésor, vous ne trouvez pas de système susceptible de le remplacer, puisque vous avez commencé par jeter ce système aux orties. Pourtant, il est encore là, en parfait état de marche, dans le trésor de Ceux-qui-laissent que je te révèle. Votre système éducatif ne convient pas aux gens mais, où que vous cherchiez, vous ne trouvez pas le système qui pourrait y suppléer, puisque vous avez commencé par le jeter aux oubliettes. Pourtant, il est encore là, en parfait état de marche, dans le trésor de Ceux-qui-laissent. Toutes les choses que je t'ai montrées, et que je

te montrerai jusqu'à ce que nous en ayons terminé, constituait le trésor de chacun des peuples de Ceux-qui-laissent, vaincus et détruits par vous. Ces peuples savaient que ces bijoux que vous foulez au pied étaient inestimables. Beaucoup d'entre eux ont essayé de vous indiquer leur valeur, mais ils ont toujours échoué. Pourquoi, à ton avis ?

— Peut-être à cause de notre arrogance. Dans notre façon de voir les choses, nous avons systématiquement déprécié ce qui venait d'ailleurs : "Les Sioux trouvent leur mode de vie génial. Tu parles ! Les Arapaho voudraient qu'on leur fiche la paix. Et puis quoi encore ? »

— Eh oui ! Si je parviens à prouver la valeur de ce que vous avez rejeté, ce ne sera pas parce que je suis plus intelligent que Ceux-qui-laissent, mais parce que, moi, je ne fais pas partie d'eux.

— J'ai compris. »

« Quelle sacoche du trésor vais-je ouvrir pour toi aujourd'hui ? me demanda-t-il.

— Mazette ! Vous me prenez au dépourvu.

— Pense à l'un de vos systèmes qui convient à un petit nombre d'entre vous, mais pas aux gens en général. Un système que vous avez remanié au cours des siècles et à propos duquel vous vous êtes toujours battus. Encore une roue que vous croyez devoir inventer en partant de rien. Un problème dont vous êtes sûr que vous le résoudrez un jour.

— Vous pensez à un système particulier, Ishmael

— Je n'essaie pas de te poser une devinette. Ces caractéristiques s'appliquent à tous les systèmes que vous avez concoctés pour remplacer ceux que vous aviez rejetés au début de votre révolution.

— D'accord. Il y en a un auquel je pense, mais doute qu'il y ait dans le trésor de Ceux-qui-laisse une sacoche qui lui corresponde.

— Pourquoi, Julie ?

— Parce que c'est le système qui nous sert à mettre sous clef la nourriture.

— Je vois. Tu te dis que les peuples de Ceux-qui-laissent, ne mettant pas la nourriture sous clef, ne doivent pas avoir de système pour le faire.

— Voilà.

— Poursuivons cependant. Je ne suis pas certain d'avoir compris à quoi tu fais allusion.

— Au système économique, je pense.

— Bon. Alors tu trouves que le système économique de Ceux-qui-prennent ne convient pas aux gens en général...

— Oh, c'est un lieu commun de le dire. Certains en profitent, mais ils ne sont qu'une poignée. Ensuite viennent ceux qui ne s'en sortent pas trop mal, et il sont assez nombreux. Et en bas, en fond de cale, il y a tous les autres, ceux qui n'en profitent pas du tout.

— C'était et c'est encore le rêve socialiste de redistribuer les richesses plus équitablement, plutôt qu'elles soient concentrées entre les mains de quelques-uns tandis que les masses crient famine.

— Vous dites sûrement vrai. Mais je vous préviens, je n'y connais rien.

— Tu en sais bien assez, Julie, ne t'en fais pas. Quand les problèmes de distribution des richesses ont-ils commencé à se poser pour vous ? Attends, je vais m'y prendre autrement. A quel moment d'immenses richesses se sont-elles retrouvées aux mains de quelques-uns ?

— Mon Dieu, je ne sais pas. J'imagine que les premiers potentats vivaient dans de magnifiques palais pendant que leurs sujets travaillaient comme des bêtes de somme.

— Et il en était bien ainsi, Julie. Ça ne fait aucun doute. Les plus anciennes civilisations de Ceux-qui-prennent étaient déjà coulées dans ce moule. Il n'y a pas eu d'hésitation en la matière. Dès que des richesses substantielles sont en jeu, par opposition aux simples pain,

gîte et couvert, il est facile de prédire comment elles seront distribuées. Tout en haut de la pyramide, se trouveront quelques gros nababs dominant une classe aisée, plus nombreuse; et en bas une multitude, faite de commerçants, marchands, soldats, artisans, travailleurs, serviteurs, esclaves et indigents. En d'autres termes, la royauté, la noblesse et les roturiers. La taille et le nombre des classes ont varié au cours des siècles, mais pas la façon dont les richesses disponibles ont été réparties entre elles. Généralement, et on les comprend, les deux classes supérieures trouvent que le système fonctionne admirablement. Il reste stable tant que ces deux classes comprennent suffisamment de gens, comme c'est le cas aux États-Unis, par exemple. Mais en France en 1789, et en Russie en 1917, seule une infime minorité jouissait des richesses et les inégalités étaient criantes. Tu comprends ?

— Oui, je crois. Il n'y a pas de révolution tant que tant que la plupart des gens s'estiment contents de leur sort.

— Exact. À l'heure actuelle, dans votre culture, la disparité entre riches et pauvres dépasse ce qu'un pharaon égyptien aurait pu imaginer. Les pharaons ne possédaient rien de comparable aux extravagances que s'offrent vos milliardaires. On pourrait dire que c'est en partie pour cette raison qu'ils faisaient construire des pyramides : que faire d'autre avec leur argent? Ils ne pouvaient pas acheter d'îles paradisiaques pour s'y rendre en yacht ou en jet privé.

— En effet.

— Chez les riches de ta culture, l'effondrement de l'Empire soviétique est perçu comme une justification évidente de l'avidité capitaliste. C'est comme une déclaration lancée à la face des pauvres, disant qu'il vaut beaucoup mieux pour eux vivre dans un monde où ils peuvent au moins rêver d'être riches que dans un monde où tous sont plus ou moins également pauvres. L'ancien ordre s'en trouve renforcé, et tu peux t'attendre à une ère de félicité économique, pourvu, bien sûr, que tu fasses partie des nantis. Sinon, ne t'en prends qu'à toi-même, car dans le capitalisme tout le monde peut devenir riche.

— Cela va de soi.

— Les riches veulent toujours que les choses restent en l'état et ils ne voient pas pourquoi les autres ne sont pas dans les mêmes dispositions d'esprit. Ils ont vite fait de les traiter d'agitateurs.

— Ça paraît logique, approuvai-je.

— Maintenant, voyons si tu parviens à discerner le mécanisme qu'utilisent Ceux-qui-prennent pour créer des richesses.

— N'est-il pas le même pour tous ?

— Oh non, dit Ishmael. Le mécanisme utilisé par Ceux-qui-laissent est tout autre.

— Je suppose qu'il se résume à : "J'ai quelque chose que tu veux, donne-moi quelque chose que je veux." Ou est-ce trop simpliste ?

— Pas pour moi, Julie. Je préfère toujours qu'on aille droit au but plutôt que de tourner autour du pot. »

Sur ces mots, Ishmael farfouilla autour de lui pour prendre un feutre et un bloc de papier qu'il ouvrit à une page blanche. Il mit trois minutes à y dessiner le schéma suivant, puis il colla la feuille contre la vitre afin de me le montrer.



« Ce schéma montre ce qui fait tourner votre économie : fabriquer des produits pour en obtenir d'autres. Évidemment, j'utilise le terme produit au sens large; n'importe quel employé appartenant à une société de services saura de quoi je parle si je me réfère à ce qu'il produit. Pour la plupart, les gens obtiennent de l'argent en échange de ce qu'ils produisent, mais en soi ces petits morceaux de papier ne les intéressent pas. L'argent n'est qu'un intermédiaire qui leur permet d'acheter à leur tour les produits qu'ils désirent. Sur la base de nos conversations précédentes, tu trouveras facilement l'élément qui fait tourner cet échange de produits.

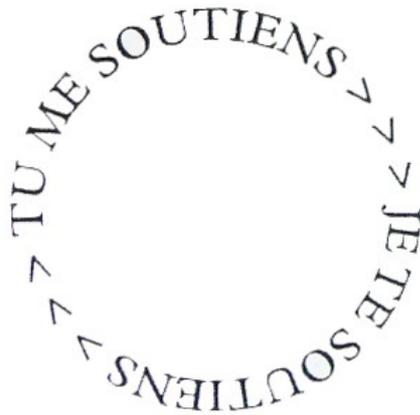
— Oui. C'est le fait de mettre la nourriture sous clef

— Bien sûr. Auparavant, élaborer des produits. n'avait pas d'intérêt en soi pour les gens. Fabriquer un pot, un outil de pierre ou un panier au fur et mesure de ses besoins, c'est utile, mais à quoi bon en fabriquer un millier ? Personne ne songeait à monter une affaire de poterie, d'outils en pierre ou de tissage de paniers. Cependant une fois la nourriture mise sous clef et bien gardée, le changement a été immédiat et radical. La nourriture est devenue un produit, le produit de base de votre économie. Soudain, quelqu'un possédant trois pots pouvait obtenir trois fois plus de nourriture qu'un autre n'en ayant qu'un. Et quelqu'un possédant trente mille pots pouvait vivre dans un palais, tandis que celui qui "n'avait pas de pots" vivait dans le caniveau. Toute votre économie s'est mise en place dès que la nourriture a été placée sous clef.

— Selon vous, les peuples tribaux n'ont donc pas d'économie du tout.

— Je ne dis rien de la sorte, Julie. Voici quelle est la transaction fondamentale de l'économie tribale. »

Il prit une nouvelle page blanche et y griffonna un autre schéma :



« Ce ne sont pas les produits qui font tourner l'économie tribale, mais l'énergie humaine. C'est là l'échange fondamental, et il s'effectue si discrètement qu'on se méprend du tout au tout sur ces peuples en pensant qu'ils n'ont pas d'économie ni de système éducatif. Vous fabriquez et vendez des centaines de millions de produits par an afin de construire et d'équiper des écoles en matériel et en personnel pour l'éducation de vos enfants. Les peuples tribaux remplissent le même objectif au moyen d'un échange si constant et si discret entre adultes et jeunes qu'il se remarque à peine. Vous fabriquez et vendez une multitude de produits chaque année pour engager des policiers qui maintiennent l'ordre et fassent respecter la loi. Les peuples tribaux réalisent le même objectif tout seuls. Maintenir l'ordre et faire respecter la loi n'est jamais une tâche agréable mais, contrairement à vous, ce n'est pas un souci majeur, pour eux. Vous fabriquez et vendez des myriades de produits chaque année afin d'entretenir des services et des ministères dont vous savez qu'ils sont inefficaces et corrompus. Les peuples tribaux réussissent très bien à se gouverner eux-mêmes, sans fabriquer ni vendre.

« Un système fondé sur l'échange de produits concentre inévitablement les richesses entre les mains de quelques individus, et aucun changement de gouvernement ne pourra jamais corriger cela. Ce n'est pas un défaut, mais une spécificité du système. D'ailleurs, elle n'est pas propre au capitalisme. Le capitalisme est simplement l'expression la plus récente d'une idée qui a pris corps il y a dix mille ans, lorsque votre culture a été fondée. Les révolutionnaires du communisme international n'ont pas creusé assez profond pour effectuer le changement qu'ils désiraient. Ils ont cru qu'ils pourraient arrêter le manège en capturant tous les chevaux. Mais ce ne sont pas les chevaux qui font tourner le manège; ils sont passagers, comme nous tous.

— Par chevaux, vous entendez les dirigeants, les gouvernements ?

— Exactement.

— Comment arrêter le manège, alors ? »

Tout en réfléchissant, Ishmael fouilla parmi ses branchages pour en choisir un à son goût.

« Suppose que tu n'aies jamais vu de manège. Voilà que tu tombes sur un manège devenu fou, qui échappé à tout contrôle. Pour l'arrêter, tu vas peut-être sauter dessus et tirer sur les rênes des chevaux en criant "Holà!".

— Possible, mais cela signifiera que je ne suis pas très futée.

— Et en voyant que ça ne marche pas, que feras-tu ?

— Je redescendrai et j'essaierai de trouver les commandes.

— Et si tu ne les vois nulle part ?

— Alors, je tâcherai de trouver comment ce machin peut bien fonctionner.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que s'il n'y a pas de bouton ni de levier de commande, il faut trouver comment il marche pour le stopper. »

Ishmael hocha la tête. « Tu comprends maintenant pourquoi j'essaie de te montrer comment fonctionne le manège de Ceux-qui prennent. Il n'y a pas de levier de commande. Si tu veux l'arrêter, il faut que tu trouves comment ça marche. »

« Il y a un instant, vous disiez qu'un système fondé sur l'échange de produits concentre forcément les richesses entre les mains de quelques-uns. Pourquoi donc ? » lui demandai-je.

Ishmael resta songeur. « Dans votre culture, les richesses sont une chose qu'on peut mettre sous clef. Tu es d'accord ?

— Je pense. Sauf quand il s'agit d'une terre ou d'un domaine.

— Je parie que l'acte de propriété se trouve sous clef, répliqua-t-il.

— C'est vrai.

— Le propriétaire d'un domaine n'y a peut-être jamais mis les pieds. S'il possède l'acte, il peut le vendre à quelqu'un d'autre qui n'y mettra peut-être lui non plus jamais les pieds.

— C'est exact.

— Parce que vos richesses peuvent être mises sous clef, elles peuvent aussi s'accumuler. En particulier chez les gens qui possèdent les serrures et les clefs. Tiens, ceci t'aidera peut-être à comprendre... Si tu te représentes les richesses de l'ancienne Égypte comme une substance que les fermiers, mineurs, bâtisseurs, artisans etc. ont tirée du pays, tu la verras d'abord comme une sorte de grand brouillard diffus qui s'étend sur toute l'Égypte. Mais ce brouillard de richesses est mobile. Il est aspiré par un étroit canal qui l'achemine directement dans les réserves de la famille royale. De même, les richesses d'un comté médiéval anglais ont coulé en un flux régulier pour finir dans les caisses du seigneur local. Et les richesses de l'Amérique du XXème siècle ont été pompées et aspirées jusque dans les mains de magnats de chemins de fer, d'industriels et de financiers. La plus petite transaction apporte son écot à la fortune d'un Rockefeller ou d'un Morgan. Le mineur qui achète une paire de chaussures enrichit instantanément Rockefeller, car une partie de cet argent se fraie un chemin et remonte jusqu'à la Standard Oil. Une infime partie en revient aussi à Morgan par l'intermédiaire d'une de ses voies ferrées. Dans l'Amérique d'aujourd'hui, les richesses coulent et remontent vers le même type de gens, même si leurs noms ont changé. On pourrait en dire bien davantage, mais cela répond-il à ta question ?

— Oui. Mais à partir du moment où il existe des richesses, à qui peuvent-elles aller sinon à des individus ? Je ne comprends pas très bien.

— Je vois ce qui te chiffonne, dit Ishmael en hochant la tête. Le problème, c'est qu'elles ne vont qu'à un petit nombre d'individus. Quand les richesses sont issues de produits, quatre-vingts pour cent d'entre elles deviennent la propriété de vingt pour cent de la population. Ce n'est pas propre au capitalisme. Dans toute économie fondée sur les produits, les richesses auront tendance à se concentrer entre les mains de quelques-uns.

— Je comprends mieux. Mais j'ai une question.

— Je t'en prie.

— Et les Aztèques et les Incas ? D'après ce que j'en sais, eux aussi mettaient la nourriture sous clef.

— Tu as parfaitement raison, Julie. L'idée de mettre la nourriture sous clef existait aussi dans le Nouveau Monde. Et chez des peuples comme les Aztèques et les Incas, les richesses

finissaient inexorablement entre les mains de quelques privilégiés.

— Alors ces gens faisaient-ils partie de Ceux-qui-laissent ou de Ceux-qui-prennent ?

— Je dirais qu'ils étaient entre les deux, Julie. Ils n'étaient plus Ceux-qui-laissent, mais pas encore Ceux-qui-prennent, car il leur manquait pour cela un élément essentiel : ils ne semblaient pas penser que tout le monde devait adopter leur mode de vie. Par exemple, les Aztèques avaient des ambitions territoriales, mais une fois qu'ils avaient conquis vos terres, ils ne se mêlaient pas de votre façon de vivre. »

CHAPITRE 22 : Les richesses, façon Ceux-qui-laissent

« Les richesses issues de l'économie tribale n'ont pas tendance à devenir la propriété de quelques-uns, dit Ishmael. Non parce que Ceux-qui-laissent sont plus gentils que vous, mais parce qu'ils ont une sorte de richesses complètement différente, qu'on ne peut accumuler, mettre sous clef ni confisquer au profit de quelqu'un.

— Je ne vois pas du tout de quelles richesses il peut s'agir.

— J'en suis conscient, Julie, et j'ai bien l'intention de combler cette lacune. En fait, pour comprendre leur économie, le plus simple est de considérer les richesses qu'elle génère. Bien sûr, lorsque ceux de ta culture observent les peuples tribaux, ils ne remarquent que la pauvreté. C'est compréhensible, car les seules richesses que vous reconnaissez sont celles qu'on peut mettre sous clef, et les peuples tribaux ne s'y attachent pas beaucoup.

« Pour eux, le bien le plus précieux, c'est la sécurité de chacun, du berceau jusqu'à la tombe. C'est là leur plus grande richesse. Tu n'es pas éblouie par sa magnificence, je le vois bien. Elle ne fait pas grande impression sur toi, et c'est en grande partie dû à ton jeune âge, excuse-moi de te le dire. Pourtant, vous êtes des centaines de millions à vivre dans une peur terrible de l'avenir tant vous retrouver trouvez incertain et n'y voyez aucun refuge. Se retrouver au rebut à cause d'une nouvelle technologie qui vous a dépassés, être licencié pour motifs économiques, perdre son travail ou voir sa carrière ruinée à cause de combines déloyales, du favoritisme, des préjugés, tels sont quelques-uns des cauchemars qui hantent le sommeil des travailleurs. Je suis sûr que tu as entendu parler de personnes qu'on avait congédiées et qui revenaient sur leur lieu de travail pour descendre leurs anciens patrons ou collègues.

— Bien sûr. C'est même courant.

— Ces gens-là ne sont pas fous, Julie. Mais perdre leur travail, c'est la fin du monde pour eux. Ils ont le sentiment d'avoir reçu un coup mortel. Leur vie est finie et il ne leur reste que la vengeance.

— Je veux bien le croire.

— Cela est impensable dans la vie tribale, Julie. Et pas seulement parce que les peuples tribaux n'ont pas de travail au sens où vous l'entendez. Comme n'importe lequel d'entre vous, chaque membre de la tribu doit assurer sa subsistance, elle ne lui tombe pas du ciel. Mais on ne peut le priver des moyens de sa subsistance. Ce n'est pas pour autant que

personne n'a jamais faim. Seulement, quand l'un a faim, c'est que tout le monde a faim. Encore une fois, les peuples tribaux ne sont pas plus altruistes ni plus généreux que le vôtre. Te sens-tu capable d'expliquer pourquoi il en est ainsi ?

— Vous voulez dire : pourquoi personne n'a faim tant que le reste de la tribu n'a pas faim ? Je ne sais pas. Mais je veux bien essayer.

— Vas-y.

— Eh bien, ils n'ont pas de stocks de nourriture ni de magasins où s'en procurer... Je ne sais pas très bien où je vais.

— Prends ton temps.

— Dans un film, ça se passerait comme ça. Imaginons des explorateurs partis au pôle Nord pour une expédition. Leur bateau se retrouve coincé dans les glaces et ils ne peuvent pas revenir à la date prévue. Un problème de survie se pose à eux. Ils vont devoir distribuer la nourriture au compte-gouttes, équitablement.

Mais alors qu'ils sont à bout et qu'ils vont y passer devinez quoi ? Le méchant a une réserve secrète qu'il a jalousement gardée pour lui. »

Ishmael hocha la tête.

« Dans le contexte d'une tribu, cela ne peut pas arriver, puisque ses membres ne se mettent pas en route avec des réserves de nourriture. Ils vont de l'avant et, à un moment, la nourriture vient à manquer, à cause d'une sécheresse ou d'un incendie de forêt, par exemple. Le premier jour, ils cherchent tous de quoi manger et la récolte est maigre. Le chef de tribu a aussi faim que les autres, puisqu'il n'y a pas de réserves dans lesquelles il pourrait puiser en priorité. Tout le monde s'efforce de ramasser autant de nourriture que possible et, si l'un est plus chanceux, il a tout intérêt à partager avec les autres. Non parce que c'est un brave gars, mais parce que plus ils seront nombreux et valides, plus ils auront de chances de s'en tirer.

— C'est une excellente analyse, Julie. Une tribu survit en restant unie à tout prix, et quand c'est chacun pour soi, la tribu cesse d'être une tribu. »

« J'ai débuté cette conversation en affirmant que c'est la sécurité de chacun de leurs membres, du berceau jusqu'à la tombe, qui a le plus de prix pour les peuples tribaux. Et c'est pour la préserver que les membres de toute tribu se serrent les coudes. Tu vois, il est impossible que l'un possède cette richesse plus que les autres. Et il n'y a pas moyen de l'accumuler, ni de la mettre sous clef.

« Pour autant, elle n'est pas indestructible. Elle reste intacte tant que la tribu l'est aussi, et c'est pourquoi tant de Ceux-qui-laissent combattent jusqu'à la mort. De toute façon, si leur tribu doit être détruite, c'est la mort pour eux. On peut aussi les détourner de cette richesse; c'est ce qui se pratique quand, pour une raison ou une autre, il ne suffit plus d'envoyer les troupes les liquider. Les jeunes en particulier sont sensibles à l'appât des richesses de Ceux-qui-prennent, qui ont plus d'éclat que les leurs. Si vous obtenez des jeunes qu'ils vous écoutent au lieu d'écouter leur peuple, vous êtes bien partis pour détruire ce peuple, puisque tout ce que les aînés ne pourront transmettre sera perdu à jamais après leur mort.

« Vivre et évoluer parmi ses voisins sans peur et sans reproche, telle est est la deuxième grande richesse des peuples tribaux, poursuivit Ishmael. Cette fois encore, il ne s'agit pas d'un bien d'une splendeur fabuleuse, même si bon nombre d'entre vous aimeraient en jouir. Je n'ai pas étudié la question mais, à examiner chaque scrutin, il semble que la peur des agressions criminelles vienne en premier ou en deuxième sur la liste de vos préoccupations. Dans les sociétés de Ceux-qui-prennent, seuls les riches vivent relativement à l'abri. Dans les sociétés tribales, personne ne vit dans la peur. Ce n'est pas pour autant qu'il ne leur arrive jamais rien de fâcheux, mais ce fait est suffisamment rare pour qu'on ne reste pas barricadé

derrière des portes verrouillées et qu'on ne porte pas d'arme pour se défendre contre ses voisins. Encore une richesse qui ne peut être réservée à quelques-uns, ni s'accumuler, ni se mettre sous clef.

« Tout aussi précieuse, il existe une autre richesse qui vous fait si cruellement défaut que c'en est pathétique. Chez Ceux-qui-laissent, vous n'êtes jamais seul à vous débattre avec vos difficultés. Si vous avez un enfant autiste ou handicapé, par exemple, votre problème sera perçu comme étant celui de toute la tribu, et elle assumera ce fardeau avec vous. Ce n'est pas de l'altruisme. Simplement, cela n'a aucun sens de dire à la mère ou au père de cet enfant : "Débrouillez-vous." Si l'un de vos parents devient sénile, la tribu ne vous tournera pas le dos. Elle sait qu'un fardeau partagé finit par ne plus peser à personne et qu'un jour ou l'autre chacun aura besoin d'aide. Cela me fend le cœur de voir les gens de votre monde souffrir sans bénéficier de ce soutien. Quand, chez un couple de cinquante ans, l'un des deux contracte une maladie grave, leurs économies fondent en quelques mois, leurs anciens amis les évitent, il n'y a plus d'argent pour acheter les médicaments et ils se retrouvent soudain dans une situation désespérée. La seule solution, c'est de mourir ensemble, et des vies de couple finissent trop souvent par l'euthanasie ou le suicide. De telles histoires sont courantes dans votre culture, mais pratiquement inexistantes chez Ceux-qui-laissent.

« Dans votre système, vous utilisez les richesses matérielles que vous avez pris soin d'accumuler pour vous offrir des services dont chacun dispose dans le système de Ceux-qui-laissent. Quand un peuple tribal doit s'occuper d'un fauteur de troubles, les costauds se regroupent pour faire le nécessaire et la chose est réglée. Vous, pour vous épargner ce genre de tâche, vous transformez ce service en produit. Vous formez des polices, puis vous luttez pour avoir les meilleures, les mieux payées, les mieux équipées, etc. Tout le monde sait qu'elles sont inefficaces, bien que vous dépensiez plus d'argent chaque année à les entretenir, mais il résulte de cette situation que les riches sont beaucoup mieux protégés que les pauvres. Parmi Ceux-qui-laissent, tous les adultes participent à l'éducation des jeunes, qui s'accomplit sans souffrance ni manquement. Vous, pour vous éviter cette tâche, vous transformez ce service en produit, vous construisez des écoles, puis vous luttez pour avoir les meilleures, les mieux pourvues en matériel et en personnel, etc. Tout le monde sait qu'elles sont inefficaces, même si vous dépensez plus d'argent chaque année à les entretenir. Il en résulte que les enfants des riches reçoivent en général une éducation moins mauvaise et plus agréable que celle des enfants pauvres. S'occuper des malades, des gens âgés, des handicapés, des déséquilibrés, tous ces services sont dispensés collectivement dans les sociétés-qui-laissent alors que, dans les vôtres, ils sont transformés en produits voués à la concurrence, les riches obtenant le meilleur, les pauvres s'estimant heureux d'obtenir quelque chose. »

C'était un de ces instants où ni l'un ni l'autre n'avions rien à ajouter.

« J'aimerais bien que vous me fassiez une petite mise au point, Ishmael. Je m'y perds un peu », dis-je enfin.

Il se grattouilla le menton un moment avant de répondre. « S'ils veulent survivre sur cette planète, il faut que ceux de ta culture se mettent à écouter leurs voisins, Julie, tous ceux qui constituent la communauté du monde vivant. Si incroyable que cela puisse paraître, vous ne savez pas tout, et vous n'avez pas besoin de tout inventer. Vous n'avez pas à trouver comment faire marcher les choses, il vous suffit de regarder le trésor qui vous entoure. Rien d'étonnant si les peuples-qui-laissent jouissent de la sécurité, du berceau jusqu'à la tombe. Après tout, parmi le vivant, chaque espèce constituée en communauté jouit de la même sécurité : les canards, les otaries, les daims, les girafes, les loups, les guêpes, les singes et les gorilles (pour n'en nommer que quelques-unes parmi des millions)... On peut supposer que

les membres d'*Homo habilis* en ont joui aussi ; sinon, comment auraient-ils survécu ? Y a-t-il une raison de douter que les membres d'*Homo erectus* en ont bénéficié et qu'ils l'ont transmise à leurs descendants *Homo sapiens* ? Non, en tant qu'espèce, vous vous êtes implantés dans des communautés où la sécurité était la règle, du berceau jusqu'à la tombe, et, dans les sociétés-qui-laissent, la même règle s'est maintenue tout au long du développement d'*Homo sapiens* jusqu'à aujourd'hui. Ce n'est que dans les sociétés-qui-prennent que cette sécurité est devenue une rareté, un bienfait accordé à quelques privilégiés. »

Ishmael m'étudia pendant quelques secondes et dut lire sur mon visage que je n'y étais pas tout à fait. « Tu as rêvé de parcourir l'univers pour découvrir les secrets du savoir bien vivre, Julie. Or je te démontre que l'on peut trouver ces secrets ici même, sur ta planète, parmi tes voisins du monde vivant.

— Oui... Dans ma classe, l'an dernier, une fille avait un bulletin provenant d'une organisation dont j'ai oublié le nom. Mais je me souviens du slogan. C'était "Soignez-vous, guérissez le monde", ou quelque chose d'approchant. Est-ce de cela que vous parlez ?

Ishmael resta pensif. « J'ai peur de ne pas avoir beau coup de sympathie pour cette façon de vouloir "soigner" vos problèmes, Julie, répliqua-t-il. Vous n'êtes pas malades. Six milliards d'entre vous se réveillent chaque matin et se mettent aussitôt à dévorer le monde. Ce n'est pas une maladie que vous avez attrapée une nuit à cause d'un courant d'air. Soigner n'est qu'un palliatif qui rate une fois sur deux, tu le sais sans doute. L'aspirine peut parfois soulager la migraine, mais pas toujours. La chimiothérapie tue parfois le cancer, mais pas toujours: Vous ne pouvez pas vous permettre de faire joujou avec ces idées-là. Il faut que vous commenciez à vivre différemment, et sans tarder. »

CHAPITRE 23 : Plus ou moins

« Vous savez, il y a une chose que j'aimerais bien vous demander. Cela m'aiderait beaucoup. Mais j'hésite...

— Pourquoi ? Me trouves-tu donc si rigide ? T'ai-je donné l'impression d'avoir un programme fixé à l'avance dont nous ne pouvons pas nous écarter ? s'étonna Ishmael en fronçant les sourcils.

Je sentis que je l'avais vexé mais, en y réfléchissant, je décidai de ne pas m'excuser. « Mettez-vous dans la peau d'une fillette de douze ans face à un gorille de cinq cents kilos, et vous verrez.

— Je ne vois pas ce que mon poids vient faire là-dedans, rétorqua-t-il.

— Bon. Disons un gorille centenaire, alors.

— Je ne suis pas centenaire, et je pèse moins de trois cents kilos.

— Mon Dieu... dis-je. On se croirait dans *Alice au pays des merveilles*. »

Ishmael s'esclaffa et me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi.

« Me dire comment serait le monde selon vous, si nous parvenions à vivre différemment.

— C'est une requête parfaitement légitime, Julie. Et je ne vois pas ce qui t'a fait hésiter. D'expérience, je sais qu'à ce stade mes "élèves" croient souvent que j'imagine un futur d'où la technologie aurait disparu. Mais il serait trop facile de mettre tous vos problèmes sur le

compte de la technologie. La technique, comme le langage, est innée chez les humains et l'on n'a jamais découvert de peuple-qui-laisse qui en soit complètement dépourvu. Cependant, comme tant d'autres facettes de leur mode de vie, la technologie de Ceux-qui-laissent échappe souvent au regard de Ceux-qui-prennent, habitués qu'ils sont en ce domaine à une profusion, une puissance et une extravagance sans limites. En tout cas, je ne vous vois pas du tout dans un futur dénué de toute technologie.

« Très souvent, les gens accoutumés au mode de pensée de Ceux-qui-prennent me disent : "Si la nôtre ne l'est pas, alors, quelle est la bonne voie ?" A l'évidence, il n'existe pas une seule bonne façon de vivre valable pour tous, pas plus qu'une seule façon de construire son nid pour les oiseaux, ni de tisser sa toile pour les araignées. Je suis loin d'imaginer un futur où l'empire de Ceux-qui-prennent aurait été renversé et remplacé par un autre. Ce serait une absurdité. Que Mère Culture vous conseille-t-elle de faire à ce sujet ?

— Oh... rien de particulier, me semble-t-il. »

Ishmael secoua la tête. « Ne va pas trop vite, écoute-la. À ce propos, tu as cité l'un de ses enseignements il y a un instant. "Vous souffrez d'un mal vague et sans doute incurable dont vous ne découvrirez jamais vraiment la nature, mais voici quelques remèdes que vous pouvez toujours essayer. Tentez celui-ci et, s'il ne marche pas, essayez celui-là." Et ainsi de suite, à l'infini.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire. Laissez-moi réfléchir. »

Je fermai les yeux et, au bout de cinq minutes, une petite lueur commença à poindre dans mon esprit. « J'ignore si c'est la vérité, mais voici ce que j'entends quand je prête l'oreille : "Bien sûr, vous pouvez sauver le monde, mais vous allez en baver. Ce sera très dur."

— Pourquoi ?

— Parce que nous devons renoncer à plein de choses. C'est peut-être vrai, d'ailleurs.

— Non, Julie. C'est encore un gros mensonge de Mère Culture. Elle a beau n'être qu'une métaphore, elle se comporte comme une véritable personne, parfois. C'en est même étonnant. D'après toi, pourquoi profère-t-elle ce mensonge-là en particulier ?

— Pour nous décourager et nous dissuader de changer, je suppose.

— Bien sûr. La fonction de n'importe quelle Mère Culture consiste précisément à préserver le *statu quo*. Ce n'est pas propre à la vôtre. Et je ne le critique pas du tout.

— Je comprends.

— Mère Culture désamorce chez vous toute volonté de changement en vous persuadant que cela ne vous rapporterait rien de bon. Pourquoi, Julie ?

— Je ne vois pas...

— Eh bien, pense aux Bushmen africains. Pour eux, tout changement serait-il néfaste selon votre Mère Culture ?

— Oh... non, bien sûr. Selon Mère Culture, pour les Bushmen, tout changement serait le bienvenu.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'ils n'ont rien qui vaille le coup. Et donc tout changement serait une amélioration, pour eux.

— Exactement. Et pour vous, pourquoi tout changement serait-il fatalement néfaste ?

— Parce que nous détenons la perfection. Tout changement se ferait *ipso facto* pour le pire. Mon usage d'*ipso facto* est-il correct ?

— Tout à fait correct, Julie. J'ai été surpris de constater comme vous êtes nombreux à croire que vous détenez la perfection. Et j'ai mis du temps à comprendre que cela provient de votre étrange conception de l'histoire et de l'évolution humaine. Consciemment ou non, beaucoup d'entre vous considèrent l'évolution comme un processus d'amélioration

inexorable. Vous vous imaginez que les premiers humains avaient un bien triste sort qui, sous l'influence de l'évolution, s'est peu à peu amélioré, encore et encore, jusqu'au jour où ils sont devenus vous, dotés de réfrigérateurs, fours à micro-ondes, climatiseurs, fourgonnettes et télévision satellite avec six cents chaînes différentes. Renoncer à tout ça serait forcément reculer d'un pas sur le plan du développement humain. Mère Culture formule donc le problème ainsi : "Sauver le monde suppose de renoncer aux choses, et renoncer aux choses, c'est retourner à la misère. Par conséquent..."

— Par conséquent, n'y pensez plus.

— Et renoncez à sauver le monde."

— Et vous, qu'en dites-vous ?

— Moi aussi je dis : "N'y pensez plus." Vous ne devriez pas vous considérer comme des nantis obligés de renoncer à certaines de leurs richesses, mais comme des nécessiteux. Sur le plan matériel, vous êtes fabuleusement riches mais, sur le plan humain, vous êtes les déshérités de cette planète. C'est pourquoi vous ne devriez pas vous focaliser sur le fait de renoncer, mais sur celui d'acquérir : non pas des radios, des télévisions, des téléphones, des lecteurs de disques compacts et autres joujoux, mais ce dont vous avez désespérément besoin en tant qu'êtres humains. Au moment où vous y avez renoncé, vous avez décidé que c'était impossible à obtenir. Et ma tâche consiste justement à te prouver, Julie, que ce n'est pas le cas. Les choses dont vous avez terriblement besoin en tant qu'êtres humains sont à votre portée, si vous savez où et comment les chercher. Voilà ce que tu es venue apprendre en ces lieux.

— Mais comment nous y prendre, Ishmael ?

— Il faut que vous soyez plus exigeants pour vous-même, Julie. C'est en cela que je ne suis pas d'accord avec vos religieux, qui vous exhortent généralement à l'endurance, à la patience en vous recommandant d'attendre peu de cette vie et beaucoup de la prochaine. Vous devez réclamer pour vous-mêmes les richesses que les peuples aborigènes sont prêts à défendre au prix de leur vie partout sur cette terre, et que vous avez rejetées pour devenir les maîtres du monde. Mais vous ne pouvez exiger de vos dirigeants qu'ils vous les procurent : ils ne les détiennent pas. C'est en cela que vous devez vous démarquer des révolutionnaires du passé, qui voulaient juste que le monde change de maîtres. Ce n'est pas en changeant de dirigeants que vous résoudrez le problème.

— Et à qui réclamer ces richesses, si ce n'est à ceux qui nous dirigent ?

— À vous-mêmes. La richesse tribale, c'est l'énergie que les membres de la tribu se donnent les uns aux autres pour que la tribu perdure. Cette énergie est inépuisable, c'est une ressource totalement renouvelable.

— Vous ne me dites toujours pas comment faire, grommelai-je.

— Julie, les biens qui vous sont nécessaires sont disponibles. C'est le message que je ne cesse de te délivrer encore et encore. Ils peuvent être à vous. Les gens que vous considérez avec mépris comme des sauvages ignorants les possèdent, alors pourquoi pas vous ?

— Mais comment nous y prendre ?

— D'abord, en vous rendant compte qu'il est possible de les obtenir. Écoute-moi. Avant d'aller sur la Lune, vous avez dû vous rendre compte qu'il était possible d'y aller. Avant de fabriquer un cœur artificiel, vous avez dû concevoir qu'il était possible d'en fabriquer un.

« Pour l'instant, combien d'entre vous comprennent que vos ancêtres avaient une façon de vivre qui leur convenait à merveille ? Ils n'étaient pas perpétuellement aux prises avec le crime, la folie, la dépression, l'injustice, la pauvreté, l'agressivité. Les richesses n'étaient pas concentrées dans les mains de quelques privilégiés. Les gens ne vivaient pas dans la peur de l'avenir ou du voisin. Ils se sentaient en sécurité et ils l'étaient, d'une façon qui, pour vous,

est presque inconcevable, ce mode de vie existe toujours et, comme par le passé, convient aux gens, contrairement au vôtre qui ne réussit qu'aux affaires. Combien d'entre vous en sont-ils conscients?

— Ils sont rares, répondis-je.

— Alors comment pourraient-ils commencer à changer vraiment ? Rappelle-toi, pour aller sur la Lune, il a d'abord fallu se rendre compte que c'était possible.

— Que voulez-vous dire ? Que c'est impossible? »

Ishmael soupira. « Te rappelles-tu le texte de mon annonce ?

— Bien sûr. Vous cherchiez un élève ayant un désir sincère de sauver le monde.

— Tu es donc venue ici parce que tu avais ce désir. Qu'imaginais-tu ? Que j'allais te tendre une baguette magique, ou bien une arme automatique avec laquelle tu pourrais descendre tous les affreux de ce monde?

— Non.

— Tu pensais venir pour m'écouter déblatérer un peu, puis rentrer chez toi, c'est ça ? Croyais-tu que mon idée de sauver le monde se bornait à ne rien faire?

— Non.

— Sur la base de ce que je t'ai dit, Julie, qu'est-ce qui doit être fait ? Que faut-il faire avant que les gens découvrent comment obtenir les richesses qui leur font si cruellement défaut ? »

Je secouai la tête, mais ça ne me suffit pas. Je me levai d'un bond et me mis à brasser l'air comme un moulin à vent. À voir le regard qu'il me lança, Ishmael dut croire que j'avais perdu l'esprit. « Écoutez! Je n'arrive pas à vous comprendre ! Vous ne parlez pas de sauver le monde, vous parlez de nous sauver nous! »

Ishmael hocha la tête. « Je comprends ta perplexité. Julie. Les gens de ta culture sont en passe de rendre cette planète inhabitable pour eux et pour des millions d'espèces. Si vous y parvenez, la vie continuera sans doute, mais à un niveau que vous ne manqueriez pas de trouver plus que primitif. Quand toi et moi parlons de sauver le monde, c'est grosso modo dans l'état où il se trouve actuellement, c'est-à-dire peuplé d'éléphants, de gorilles, de kangourous, de bisons, d'élans, d'aigles, d'otaries, de baleines, etc. Tu comprends ?

— Bien sûr.

— Il n'y a que deux façons de sauver le monde tel qu'il est ou presque. L'une d'elles, c'est de vous détruire sur-le-champ, sans attendre que vous rendiez ce monde inhabitable. Je ne vois pas comment y parvenir, Julie. Et toi ?

— Moi non plus.

— L'autre façon de sauver le monde, c'est de vous sauver *vous*. C'est de vous montrer comment obtenir les choses dont vous avez si grand besoin au lieu de détruire le monde. Voici quelle est ma théorie, et tu la trouveras peut-être bizarre. J'ai dans l'idée que ceux de ta culture détruisent le monde non parce qu'ils sont méchants ou stupides, comme l'enseigne Mère Culture, mais parce qu'ils sont terriblement dépourvus de ce dont les humains ont absolument besoin, et qu'ils ne peuvent tout simplement pas continuer à vivre ainsi, d'année en année et de génération en génération. J'ai dans l'idée que si on leur donnait le choix entre détruire le monde et avoir les choses qu'au fond ils désirent vraiment, ils choisiraient ces dernières. Mais avant de pouvoir faire ce choix, il faudrait qu'ils en aient conscience. »

Je lui renvoyai son regard noir. « Et je suis censée leur montrer qu'ils ont ce choix. C'est cela ?

— C'est cela, Julie. N'est-ce pas ce que tu voulais accomplir dans ton rêve ? Apporter la lumière au monde?

— Dans mon rêve, oui. Mais dans la vie réelle, laisse tomber. Je ne suis qu'une gosse qui

ne sait même pas si elle réussira à arriver jusqu'au bac.

— Je m'en rends bien compte. Mais tu ne le seras pas toujours. Que tu le saches ou non, ta venue ici t'a transformée pour de bon. C'est un changement profond, irréversible.

— Je le sais bien, lui dis-je. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Je vous ai demandé comment serait le monde si nous parvenions à vivre différemment. Il nous faut un semblant de but. En tout cas, moi, j'en ai besoin.

— Je te répondrai, Julie, mais la prochaine fois. Pour aujourd'hui, cela suffit. Peux-tu venir vendredi ?

— Oui, je crois. Mais pourquoi vendredi en particulier ?

— Parce que j'aimerais te faire rencontrer quelqu'un. Pas Alan Lomax, s'empres-t-il d'ajouter en voyant mon expression. Il s'appelle Art Owens, et il va m'aider à déménager d'ici.

— Moi aussi je pourrais vous aider.

— J'en suis persuadé, Julie. Mais il a un véhicule et connaît un endroit où m'emmener, et ça se passera au beau milieu de la nuit. Ce n'est pas une heure pour toi.

— Il pourrait passer me prendre », proposai-je aussitôt.

Ishmael secoua la tête. « Un Noir de quarante-cinq ans ramassant une fillette de douze ans en pleine nuit... Ça pourrait nous attirer quelques ennuis.

— Hélas, j'en ai peur », admis-je à regret.

CHAPITRE 24 : Mon Dieu, ce n'est pas moi !

Quand j'arrivai le vendredi, il y avait un second fauteuil installé à côté du mien et cela ne me plut pas du tout. Je ne parle pas du fauteuil, bien sûr, mais de l'idée, égoïste comme je suis, de partager mon Ishmael avec quelqu'un d'autre. Au moins celui-là n'était pas aussi sympa que le bon vieux fauteuil dégingué auquel j'étais habituée. Je fis comme si de rien n'était et nous commençâmes la séance.

« Parmi les camarades de classe de Rachel Sokolow, ma bienfaitrice, commença Ishmael, il y avait un jeune homme nommé Jeffrey, dont le père était un chirurgien réputé. Ce Jeffrey posait à ses proches un problème particulier et suscitait autour de lui beaucoup d'intérêt : il ne savait que faire de sa vie. Il était beau, séduisant, intelligent, il avait de l'allure. C'était aussi un touche-à-tout bourré de talent. Il jouait très bien de la guitare, mais il n'avait pas envie de faire carrière dans la musique. Il savait dessiner et faire de bonnes photos ; quand une pièce de théâtre se montait au lycée, on lui confiait le rôle-titre ; il écrivait des nouvelles amusantes, de brillants essais. Pourtant, il ne voulait devenir ni photographe, ni musicien, ni artiste, ni acteur, ni écrivain. Il était bon dans toutes les matières, mais il n'avait aucune envie de s'engager dans le professorat ou la recherche, de marcher sur les traces de son père, de faire carrière dans la loi, les sciences, les mathématiques, les affaires ou la politique. Il était attiré par les choses de l'esprit et allait de temps en temps à l'église, mais ne lui venait pas à l'idée de se faire pasteur ou théologien. Malgré tout, il semblait "bien adapté", comme on dit. Il n'avait ni phobie ni névrose particulière, il n'était pas dépressif ni perturbé sur le plan sexuel. Il se disait qu'il s'installerait et se marierait un jour, mais pas avant d'avoir

trouvé un but dans la vie.

« Ses amis ne se lassaient pas de lui faire des suggestions dans l'espoir d'éveiller son intérêt. Et s'il écrivait des critiques de films pour le journal local ? Que penserait-il d'apprendre la gravure sur bois ou l'orfèvrerie ? On lui vanta l'ébénisterie comme une activité aussi noble qu'apaisante pour l'esprit. La chasse aux fossiles, la grande cuisine... S'il s'engageait dans le scoutisme ? Ce devait être passionnant de participer à des fouilles archéologiques, non ? Le père de Jeffrey compatissait à ses difficultés et il était prêt à le soutenir dans toutes ses initiatives. Si l'idée de faire le tour du monde le séduisait, une agence de voyages s'empresserait d'organiser son périple. S'il était attiré par la vie au grand air, il disposerait de tout l'équipement nécessaire. S'il voulait prendre la mer, un bateau serait mis à sa disposition. Si la poterie le tentait, on lui achèterait un four pour cuire la céramique. Et s'il avait juste envie de faire son mondain et de papillonner, parfait. Mais Jeffrey déclinait poliment toutes ces suggestions et se sentait gêné de causer aux gens tant d'embarras.

« Je ne voudrais pas te donner l'impression qu'il était paresseux ou gâté. Il était toujours le premier de sa classe, il avait un petit boulot à temps partiel, vivait dans une modeste pension pour étudiants, il le possédait pas de voiture. Simplement, il regardait le monde qui s'offrait à lui et n'y voyait rien qui méritât d'être acquis. Ses amis ne cessaient de lui dire "Écoute, tu ne peux pas continuer comme ça! Tu as tellement d'atouts. Il faut que tu aies de l'ambition, que tu trouves ce que tu veux faire de ta vie!"

« Jeffrey obtint son baccalauréat avec mention, mais il n'avait toujours pas trouvé d'orientation. Après avoir passé l'été chez son père sans occupation particulière, il alla rendre visite à des copains qui venaient de se marier. Il partit avec son sac à dos, sa guitare et son journal. Quelques semaines plus tard, il alla voir d'autres copains en faisant de l'auto-stop. Il n'était pas pressé, il s'arrêta en chemin, aida des gens qui construisaient une grange, gagna assez d'argent pour continuer son voyage et finit par atteindre sa destination. À l'approche de l'hiver, il rentra à la maison. Son père et lui eurent de longues conversations, ils jouèrent au rami, au tennis, au billard, ils regardèrent des matchs de football, burent de la bière, lurent des livres, allèrent au cinéma.

« Quand le printemps arriva, Jeffrey acheta une automobile d'occasion et partit rendre visite à des amis dans un autre coin du pays. Partout où il allait il était bien reçu. Les gens l'aimaient bien et se désolaient de le voir si paumé, si déraciné. Ils ne le lâchaient pas. L'un voulut lui acheter une caméra vidéo pour qu'il fasse un film sur ses pérégrinations. Jeffrey n'en voyait pas l'intérêt. Un autre se proposa d'envoyer ses poésies à des magazines pour les faire publier. Jeffrey lui dit que, personnellement, il s'en fichait. Après qu'il eut travaillé dans un camp de vacances pour jeunes, on lui proposa un poste permanent, mais cela ne le tentait pas.

« Quand l'hiver arriva, son père le persuada de consulter un psychologue qu'il connaissait et en qui il avait confiance. Jeffrey tint bon, il s'y rendit trois fois par semaine pendant tout l'hiver, mais le thérapeute finit par admettre qu'il allait très bien, qu'il était juste un peu immature. Quand on lui demanda ce qu'il entendait par là, le psy répondit que Jeffrey manquait de motivation. On s'en serait douté. "Il trouvera sûrement son truc dans un an ou deux, prédit le thérapeute. C'est tellement évident qu'il ne le voit même pas. Mais ça viendra."

« Au printemps, Jeffrey reprit la route. Apparemment, il n'avait toujours pas trouvé son truc.

« Les années passèrent. Jeffrey vit ses anciens camarades se marier, avoir des enfants, faire carrière, monter des affaires, se faire un nom, gagner de l'argent... pendant que lui continuait à jouer de la guitare, à composer un poème de temps à autre et à tenir journal,

cahier après cahier. Au printemps dernier, il fêta ses trente et un ans avec des amis dans un chalet au bord d'un lac du Wisconsin. Le matin, il est descendu au bord du lac, il a écrit quelques lignes dans son journal, puis il s'est avancé dans l'eau et s'est noyé.

— C'est triste », murmurai-je au bout d'un moment.. Je ne trouvai rien d'autre à dire.

« C'est une histoire banale, Julie. A ceci près que le père de Jeffrey a permis à son fils de partir à la dérive et qu'il l'a soutenu pendant presque dix ans sans exercer sur lui aucune pression afin qu'il réagisse et devienne un adulte responsable. C'est ce qui différencie Jeffrey des millions d'autres jeunes qui n'ont pas plus de motivation que lui, au fond. Qu'en penses-tu ? Je me trompe peut-être.

— Je ne vous comprends pas assez bien pour savoir si vous vous trompez ou non.

— Quand tu penses aux jeunes que tu connais crois-tu qu'ils meurent d'envie de devenir avocats, banquiers, ingénieurs, cuisiniers, coiffeurs, agents d'assurance ou conducteurs de bus ?

— Certains, oui. Pas spécialement coiffeurs ou conducteurs de bus, comme vous dites. Mais j'en connais qui voudraient bien devenir stars de cinéma ou athlètes professionnels, par exemple.

— Et quelles sont leurs chances d'y parvenir en réalité ?

— Oh... Une sur un million, je dirais.

— Penses-tu qu'il y ait des jeunes de dix-huit ans, qui rêvent de devenir chauffeurs de taxi, prothésistes dentaires ou cantonniers ?

— Non.

— Selon toi, parmi les jeunes de dix-huit ans, y en a-t-il beaucoup qui, comme Jeffrey, ne sont guère attirés par le monde du travail, et qui seraient contents d'y échapper si on leur allouait une rente annuelle de vingt ou trente mille dollars ?

— Évidemment, si vous présentez les choses comme ça. Vous plaisantez... Ils seraient des millions !

— Mais puisque rien ne les tente vraiment dans le monde du travail, alors pourquoi y entrent-ils ? Pourquoi font-ils des boulots sans intérêt ?

— Parce qu'ils y sont obligés. Leurs parents les fichent dehors. Il faut bien qu'ils trouvent du boulot, s'ils ne veulent pas crever de faim.

— Soit. Mais dans chaque nouvelle promotion, il se trouve des jeunes qui finissent à la rue. On les dit marginaux, on les traite de zonards, de feignants. On les appelle les "sans-abri", ce qui laisse supposer qu'ils vivent dans la rue non par goût, mais parce qu'ils y sont obligés. Ce sont des fugitifs, des clandestins, des propres à rien, des putains, des escrocs à la petite semaine, des clochards, des fouilleurs de poubelles, des ivrognes qui subsistent en collectant des boîtes en aluminium. Des parasites qui vivent aux crochets de la société. La nourriture a beau être sous clef, ils ont trouvé la faille et s'engouffrent par toutes les fissures de la chambre forte. Ils font la manche, hantent les arrière-cours des restaurants et se livrent à de petits larcins. Ce n'est pas une vie facile, mais ils la préfèrent de loin à celle de tous les pauvres des banlieues sordides. En fait, ils forment une sous-culture très importante, Julie.

— Oui, je le vois bien, maintenant que vous le dites. En fait, je connais des gosses qui envisagent de vivre comme ça, dans la rue. Ils parlent de villes en particulier où cela se pratique beaucoup. Seattle, Par exemple.

— Ce phénomène se confond avec celui des bandes et des sectes. Quand ces gamins des rues s'organisent autour de chefs de guerre, on les considère comme des gangs, et comme des sectes lorsqu'ils se réunissent autour de gourous charismatiques. Les enfants qui vivent dans la rue ont une espérance de vie très courte et ils s'en rendent vite compte. Ils voient leurs copains mourir tout jeunes et ils savent qu'ils connaîtront le même sort. Pourtant, ils ne

peuvent pas se résoudre à louer un taudis, trouver de quoi s'habiller décentement et essayer de décrocher un petit boulot sous-payé qui leur fait horreur. Tu comprends ce que je veux dire, Julie ? Jeffrey n'est que le représentant aristocratique de ce phénomène. Ceux des classes inférieures n'ont pas le privilège de se noyer dans un joli lac du Wisconsin, mais le résultat est le même. Ils préféreraient mourir plutôt que de rejoindre la masse des besogneux qui vivent dans les quartiers déshérités, et la mort les attend bien souvent au tournant.

— Tout ça, j'en ai conscience. Mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Je ne cherche pas à démontrer quoi que ce soit, Julie. J'attire juste ton attention sur un phénomène que ceux de ta culture traitent à la légère et dont ils ne reconnaissent ni l'importance, ni la signification. Pour eux, l'histoire de Jeffrey est bien triste, mais c'est une exception... Il faudrait s'inquiéter s'il y avait des milliers de Jeffrey se noyant dans des lacs. Mais de jeunes vauriens mourant dans les rues par milliers, on estime que c'est tout à fait négligeable.

— Oui, c'est vrai.

— Ce que je considère ici ne compte pas pour les gens de ta culture, ils préfèrent l'ignorer. Ces jeunes ne sont que des drogués, des paumés, des délinquants, de la racaille, quoi. L'attitude des adultes envers eux se résume à ceci : "Laissez-les, s'ils veulent vivre comme des bêtes. Et s'ils veulent se tuer, qu'ils se tuent. De toute façon, ce sont des déficients, des sociopathes, des désaxés. Autant s'en débarrasser."

— Oui, c'est bien ainsi que les voient presque tous les adultes.

— Ils sont dans la dénégation, Julie. Qu'est-ce donc qu'ils refusent de voir ?

— Ils refusent de voir que ce sont leurs enfants. Pour eux, ce sont forcément les enfants de quelqu'un d'autre.

— C'est juste. Il n'y a pas de message dans le suicide de Jeffrey, ni dans la fin de Susie qui meurt d'overdose dans le caniveau. Pas de message dans les dizaines de milliers de jeunes qui se tuent tous les ans ou qui disparaissent en ne laissant derrière eux qu'un visage imprimé sur un emballage de lait (NOTE : 1. Allusion aux avis de recherche d'enfants disparus imprimés sur les Cartons de lait. (N.d.T.)). Aucun message. Juste des parasites comme il y en a à la radio, et dont il vaut mieux faire abstraction si l'on veut jouir de la musique.

— Bien dit. Mais je ne vois toujours pas où vous voulez en venir.

— Personne ne songerait à se demander de quoi ces enfants ont besoin.

— Seigneur, non, tout le monde s'en fiche.

— Mais toi, tu peux te le demander, n'est-ce pas ? Pourras-tu t'y résoudre, Julie ? Pourras-tu le supporter ? »

Je suis restée une minute les yeux dans le vague et soudain... Bon sang, j'ai fondu en larmes. J'ai éclaté en sanglots, d'énormes sanglots qui me secouaient comme un prunier et qui ne voulaient pas s'arrêter... Puis j'ai commencé à me dire que c'était ce que j'avais attendu toute ma vie, être assise dans ce fauteuil et pleurer, et je me suis calmée.

J'ai dit à Ishmael que je sortais faire un petit tour. Le petit tour a duré un bon moment.

Quand je suis revenue, je lui ai avoué que je ne savais pas comment exprimer ça en mots.

« On ne peut pas mettre les émotions en mots, Julie. Je le sais bien. En sanglots, oui, mais pas en mots. En revanche, il y a d'autres choses que tu peux formuler.

— Oui, sans doute.

— Tu as eu comme une vision de la terrible privation dont souffrent les jeunes dont nous parlions, et que tu partages avec eux.

— Oui. Je ne le savais pas. Je ne savais pas que je partageais quoi que ce soit avec eux.

— Le premier jour où tu es venue me rendre visite, tu m'as dit que tu te répétais à

longueur de journée "Il faut que je fiche le camp d'ici" comme on crie "Sauve qui peut !".

— Oui. C'est sans doute ce que j'éprouvais assise là, en train de pleurer. *Je vous en prie ! Laissez-moi sortir d'ici ! Laissez-moi partir ! S'il vous plaît ! Ne me gardez pas enfermée ici pour la vie ! Je ne pourrai pas le supporter ! Il faut que je m'en aille !*

— Mais ce ne sont pas des pensées dont tu peux faire part à tes petits camarades de classe.

— Ni même des choses que j'aurais pu m'avouer il y a encore deux semaines.

— Tu n'aurais pas osé y penser.

— Non, je me serais dit : "Mon Dieu, mais qu'est-ce qui m'arrive ? Je dois être malade !"

— C'est justement le genre de choses que Jeffrey écrivait sans cesse dans son journal. "Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Qu'est-ce qui fait que je n'arriveras à trouver ma voie dans le monde du travail ? J'ai sûrement un truc qui cloche..." Et tous ses amis lui serinaient : "Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi n'arrives-tu pas à suivre ce merveilleux programme ?" Peut-être le comprends-tu maintenant. *Il n'y a rien qui cloche chez toi.* Mon rôle, c'est de t'annoncer cette nouvelle fantastique. Ce n'est pas toi qui ne vas pas bien. Et Je pense qu'il entrainait un peu de cette compréhension dans tes sanglots, que tu te disais : "Mon Dieu, ce n'est pas moi !"

— Oui, vous avez raison. En grande partie, c'est du soulagement que j'ai éprouvé. Un immense soulagement. »

CHAPITRE 25 : Révolutionnaires

« Tu veux savoir comment serait le monde si vous vous mettiez à vivre d'une façon différente. À présent tu te rends mieux compte de ce que cela vous apporterait. Je t'ai dit que vous deviez cesser de vous focaliser sur l'idée du renoncement et faire preuve de plus d'exigence, mais je ne suis pas sûr que tu m'aies bien compris.

— Non. Même si sur le moment, je l'ai cru.

— Maintenant tu comprends mieux. Tu t'es effondrée quand tu t'es enfin rendu compte que je voulais réellement écouter tes exigences, et que tu méritais même qu'on y réponde.

— Oui, c'est vrai.

— C'est ainsi que nous concevrons un monde pour vous, Julie. En écoutant vos exigences. Que veux-tu ? Pour quoi serais-tu prête à donner ta vie ?

— Ouah, quelle question ! m'écriai-je. Je voudrais trouver un endroit où je pourrais vivre sans me répéter sans cesse : "Il faut que je fiche le camp d'ici."

— Toi et les Jeffrey de ce monde, vous avez besoin d'un espace culturel bien à vous.

— Oui, c'est ça.

— L'espace culturel n'est pas nécessairement géographique. Les gosses qui vivent dans les rues de Seattle, par exemple, ne souhaitent pas devenir propriétaires d'un vaste domaine. Ils se satisfont parfaitement de partager le vôtre et ils mourraient sans doute de faim s'ils devaient vivre dans un espace qui leur serait réservé. "Écoutez, disent-ils, nous sommes contents de vivre de ce que vous jetez. Pourquoi ne pas nous accorder ce droit ? Permettez-nous juste de récupérer vos déchets, d'être des pilleurs de poubelles. Nous serons la tribu des

Crows. Vous ne tuez pas les corbeaux qui s'occupent des charognes que vous laissez pourrir au bord des routes, n'est-ce pas ? Si vous les tuiez, il vous faudrait aller racler ces restes putrides sur l'asphalte. C'est une besogne que vous leur laissez volontiers. Où est le problème, puisqu'ils ne prennent rien de ce qui vous intéresse ? Eh bien nous non plus... Alors ?"

— Ça a l'air formidable, dans l'absolu. Mais j'ai bien peur que la réalité ne soit plus complexe.

— Et toi, Julie ? Aimerais-tu appartenir à la tribu des Crows ?

— Pas spécialement, à vrai dire.

— Il n'y a aucune obligation, comme il n'y a pas une seule façon de vivre valable pour tous. Mais suppose que les gens de Seattle disent : "Essayons. Au lieu d'être hostiles à ces gosses, de vouloir les changer et de leur rendre la vie impossible, donnons-leur un coup de main. Aidons-les à devenir la tribu des Crows." Qu'advient-il, au pire ?

— Ce serait génial.

— Et si tu savais qu'il y a à Seattle des gens capables de prendre ce genre de risque, voudrais-tu aller y habiter ?

— Oui, j'aimerais bien.

— Ça pourrait être intéressant, Julie, un lieu expérimental, où les gens tentent de vivre autrement. »

Ishmael resta silencieux plusieurs minutes d'affilée, et j'eus l'impression qu'il avait un peu perdu le fil. « Malgré toutes les précautions que j'ai pu prendre, reprit-il, au stade où nous en sommes, les élèves me rétorquent : "D'accord, mais que sommes-nous censés faire ?" Et je leur réponds : "Vous, Ceux-qui-prennent, vous vous flattez d'être inventifs, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est le moment de faire preuve d'un peu d'imagination." Mais ça n'a pas l'air de les aider beaucoup, hein? »

Je ne savais pas s'il s'adressait à moi ou à lui-même, mais je ne pipai mot et continuai de l'écouter.

« Parle-moi d'inventivité, Julie.

— Comment ça ?

— Quelle fut la période d'inventivité la plus faste de toute l'histoire de l'humanité, à ton avis ?

— La nôtre, me semble-t-il. La période actuelle.

— L'ère de la révolution industrielle.

— Exactement.

— À quoi est-ce dû ?

— Pardon ?

— Dans les décennies à venir, il vous faudra être inventifs. Ce sera votre grande priorité. Je parle d'une inventivité qui vous serve vous, pas les machines. Tu me suis ?

— Oui.

— Alors, peut-être pouvons-nous tirer un enseignement de l'explosion d'inventivité qui a marqué ton époque. Cela te paraît-il plausible ?

— Oui, tout à fait.

— À quoi est-elle due ?

— Vous parlez de la révolution industrielle ? Mon Dieu, je ne sais pas.

— Une armée révolutionnaire a-t-elle pénétré dans la capitale pour s'emparer du pouvoir ? A-t-elle séquestré la famille royale pour la faire décapiter ?

— Non.

— Comment cette révolution s'est-elle produite ?

— Mon Dieu... Qu'attendez-vous de moi, que je vous parle de cartels et de monopoles ?

— Non, pas du tout. Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse, mais l'inventivité. Bon, nous allons nous y prendre autrement, Julie. Comment la révolution industrielle a-t-elle commencé ?

— Ah. Ça, je m'en souviens. C'est tout ce dont je me souviens, d'ailleurs. James Watt. La machine à vapeur en 1700 et quelques.

— Excellente réponse, Julie. On attribue souvent à James Watt l'invention de la première machine à vapeur; celle qui a préfiguré toutes les autres. Mais c'est une simplification trompeuse qui omet l'essentiel, à savoir le processus qui a vraiment généré cette révolution. En 1763, James Watt a simplement perfectionné un engin conçu en 1712 par Thomas Newcomen, qui avait lui-même amélioré une machine conçue en 170 par Thomas Savery, lequel connaissait sans aucun doute la machine définie en 1663 par Edward Somerset, qui n'était elle-même qu'une variante de la fontaine à vapeur de Salomon de Caus datant de 1615, très inspirée d'un procédé défini trente ans plus tôt par Giambattista della Porta, qui fut le premier à utiliser de façon significative la vapeur comme énergie depuis le premier siècle de l'ère chrétienne, au temps de Héron d'Alexandrie. C'est une excellente démonstration du processus qui a entraîné la révolution industrielle. Mais tu ne le perçois pas encore très bien, sans doute. Je vais t'en donner un autre exemple.

« Les machines à vapeur n'auraient pas eu beaucoup d'utilité sans le coke, un combustible qui ne s'enflamme pas et n'émet pas de fumée. La cokéfaction de la houille produit du gaz de houille, qu'à l'origine on laissait s'évaporer, car on le considérait comme sans valeur. Mais, vers 1790, on commença à le brûler dans des usines, à la fois pour faire marcher les machines et pour produire de la lumière. Cokéfier de la houille pour produire du gaz engendra un autre déchet de fabrication, le coaltar ou goudron de houille, un résidu malodorant dont on avait du mal à se débarrasser. Des chimistes allemands jugèrent qu'il valait mieux chercher à en tirer quelque chose. En distillant le coaltar, ils obtinrent du kérosène, un nouveau combustible, et de la créosote, une substance goudronneuse qui se révéla un merveilleux conservateur pour le bois. Puisque la créosote empêchait le bois de pourrir, on supposa que des résultats similaires pourraient être obtenus à partir d'autres dérivés du coaltar. Durant l'une de ces expériences, on utilisa le phénol pour empêcher la putréfaction des vidanges. En 1865, apprenant l'effet de cette substance, le chirurgien anglais Joseph Lister se demanda s'il pourrait ainsi prévenir la gangrène, qui menaçait toujours la vie d'un blessé ou d'un opéré. L'essai fut concluant. Autre dérivé, le noir de carbone était le résidu que laissait la fumée de coaltar brûlé. Il trouva son utilité dans un papier carbone inventé par Cyrus Dalkin en 1823. Et Thomas Edison s'en servit aussi quand il découvrit qu'on pouvait amplifier le son en insérant une pastille de noir de carbone dans le récepteur. »

Ishmael me lança un regard plein d'espoir. Je lui fis remarquer que le coaltar était beaucoup plus utile que je ne l'avais imaginé. « Désolée, ajoutai-je. Je suis encore passée à côté de l'essentiel.

— Tu m'as demandé ce qu'il fallait faire, Julie, et je t'ai donné une direction générale : soyez inventifs. Maintenant, j'essaie de t'indiquer ce que cela signifie. Je m'efforce de te montrer d'où est issue l'ère d'inventivité la plus fabuleuse de toute l'humanité : la révolution industrielle a été le produit de milliers de balbutiements, de petites idées géniales, d'innovations modestes et d'améliorations apportées à des inventions antérieures. Sur une période de trois cents ans, des centaines de milliers d'entre vous, agissant presque tous pour des motifs intéressés, ont transformé le monde des hommes en répandant des idées et des découvertes qu'ils ont transformées pas à pas en d'autres idées et d'autres découvertes.

« Je sais qu'il y a parmi vous des luddistes (NOTE: 1. Luddisme : révolte des ouvriers qui ont détruit des machines industrielles en Angleterre au début du XIXe siècle; par extension. attitude inspirée par ce mouvement.) purs et durs qui considèrent la révolution industrielle comme l'œuvre du Malin, mais je n'en fais pas partie, Julie. D'abord parce que cette révolution n'a pas procédé d'un concept théorique et qu'elle n'a pas été une entreprise utopique, contrairement à vos écoles, vos prisons, vos tribunaux, vos structures gouvernementales. Elle n'a pas posé pour condition que les gens deviennent meilleurs qu'ils ne le sont; elle les a pris tels qu'ils étaient et tels qu'ils sont. Qu'on leur donne la lumière du gaz, et ils renonceront aux bougies. Qu'on leur donne la lumière électrique, et ils abandonneront celle du gaz. Qu'on leur offre des chaussures jolies et confortables, et ils délaisseront sans regrets leurs vieilles galoches laides et rigides. Des machines à coudre électriques, et ils diront adieu aux machines manuelles. Des téléviseurs couleur, et ils se débarrasseront volontiers de leurs postes noir et blanc.

« Force est de constater que les richesses issues de la révolution industrielle grâce à l'inventivité des hommes ne sont pas restées aux mains de quelques privilégiés, mais qu'elles ont été largement répandues. Je ne parle pas des produits, mais des richesses intellectuelles qui en ont résulté. Personne n'a pu contraindre le processus inventif, ni mettre sous clef les découvertes qui en sont nées. Chaque fois qu'un nouvel engin ou procédé est sorti, chacun a pu librement s'en inspirer pour créer autre chose ou lui trouver un nouvel usage auquel son inventeur n'aurait jamais pensé.

— Eh bien, je n'avais jamais vu la révolution industrielle sous cet angle.

— Surtout, ne va pas croire que je la porte aux nues. Je ne recommande ni ses buts ni ses traits les plus honteux, son matérialisme impitoyable, son gaspillage consternant, son énorme appétit de ressources irremplaçables, son penchant à la cupidité. C'est son mode de fonctionnement que je préconise, car il a favorisé l'élan de créativité le plus fort et le plus démocratique de toute l'histoire humaine. Loin de penser à "renoncer aux choses", vous devez maintenant vous efforcer d'enclencher un autre élan de créativité qui ne vise pas des biens de consommation, mais les richesses que vous avez rejetées pour devenir maîtres du monde et qui vous font maintenant si cruellement défaut.

— Donnez-moi un exemple, Ishmael, soyez gentil.

— Le projet Seattle dont nous venons de parler en est un. Ce pourrait être l'équivalent de la fontaine de vapeur que Salomon de Caus inventa en 1615, Julie. Non pas la conclusion, mais le tout début d'une expérience. En l'observant, les habitants de Los Angeles diraient : "Oui, ce n'est pas mal, mais nous pouvons faire mieux." Ceux de Detroit s'inspireraient de ces tentatives et les adapteraient à leur propre cité en trouvant de nouvelles applications.

— Donnez-moi un autre exemple.

— Les habitants de Peoria, en Illinois, proposeraient : "Écoutez, si nous mettions nos professeurs à la retraite, si nous fermions les écoles et ouvrons la ville à nos enfants pour les laisser apprendre ce qu'ils veulent ? Nous pourrions bien prendre ce risque, nous leur faisons assez confiance pour cela." Cette expérience attirerait l'attention de tout le pays. On attendrait de voir si elle réussit. Personnellement, je suis convaincu que ce serait un franc succès, pourvu qu'on laisse vraiment les enfants suivre leur instinct et leurs inclinations au lieu de pervertir le projet à coups de programmes. Évidemment, le modèle Peoria ne serait qu'un début, d'autres cités trouveraient des façons de l'enrichir, de le surpasser.

— Un autre exemple, s'il vous plaît.

— Tu sais, Julie, les employés des services médico-sociaux ne sont pas enchantés d'appartenir à la machine à sous qu'est devenu le système de santé de ce pays. En fait, c'est rarement l'appât du gain qui les a poussés vers ces métiers. À Albuquerque, au Nouveau-

Mexique, ils pourraient se rassembler et faire prendre au système une tout autre orientation: Peut-être s'apercevraient-ils qu'il existe déjà un James Watt ans ce domaine, un certain Patch Adams, médecin et fondateur du Gesundheit Institute, un hôpital de Virginie où les malades sont traités gratuitement. L'inspiration leur viendra d'autant mieux Verront des expériences similaires fleurir un peu partout comme le projet de Seattle et celui de Peoria. C'est ainsi qu'a marché la révolution industrielle Julie. Les gens ont vu d'autres gens faire des découvertes, des expériences, et ils s'en sont emparés pour en faire eux-mêmes.

— À mon avis, les gouvernements y feraient obstacle.

— Eh oui, Julie. C'est pour cela qu'ils existent, pour empêcher les bonnes choses d'arriver. Mais si vous ne parvenez pas à obtenir de vos gouvernements soi-disant démocratiques qu'ils vous laissent faire ce qui est bon pour vous, c'est que vous méritez l'extinction qui vous menace. Je regrette de le dire.

— Tout à fait d'accord. »

« J'ai ouvert pour toi le trésor tribal, Julie. Je t'ai montré les choses que vous aviez rejetées afin de devenir maîtres du monde. Il comprend un système de richesses fondé sur l'échange d'une énergie inépuisable et complètement renouvelable. Un système de lois qui aide vraiment les gens à vivre, au lieu de simplement les punir pour avoir commis des actes qu'ils commettront toujours. Un système éducatif qui ne coûte rien, fonctionne parfaitement et relie les générations entre elles. Bien d'autres systèmes mériteraient qu'on les étudie, mais tu n'en trouveras aucun qui encourage les uns à s'inspirer créativement des idées des autres pour en édifier de nouvelles, comme vous l'avez fait durant votre révolution industrielle. Il n'existe pas d'interdit contre une telle créativité dans la vie tribale, mais il n'y a pas non plus d'exigence ni de récompense en ce domaine. »

Ishmael resta silencieux un moment. J'ouvris la bouche pour parler, mais il leva la main pour m'arrêter.

« Je sais, je ne t'ai pas encore donné ce que tu réclamais. J'y arrive, mais il me faut avancer à mon rythme. Je te demande juste un peu de patience. »

Je battis des cils et me tins coite.

CHAPITRE 26 : Regard sur le futur

« Pour toi, ce n'est qu'un épisode de l'histoire, comme la reconstruction de l'Union ou la guerre de Corée mais il y a vingt-cinq ans des milliers d'enfants de ton âge savaient que le mode de vie de Ceux-qui-prennent était contraire à la vie même. D'ailleurs ils n'en savaient guère plus, mais ils n'avaient pas envie de marcher sur les traces de leurs parents, se marier, trouver du travail, vieillir, prendre sa retraite et mourir Ils voulaient vivre autrement. Pour seules vraies valeurs, ils avaient l'amour, la camaraderie, l'honnêteté affective, les drogues et le rock'n roll, ce n'est pas si mal, mais il n'y a pas de quoi fonder une révolution, et c'était bien une révolution qu'ils appelaient de leurs vœux. Ils n'avaient ni théorie ni programme révolutionnaire. Juste un slogan : "Éclatons-nous, vivons en marge", et ils s'imaginaient que, si tout le monde le suivait, les gens descendraient dans les rues pour danser et que ce serait

le début d'une nouvelle ère pour l'humanité. Si je te raconte ça, c'est parce qu'il importe aussi de comprendre pourquoi une chose échoue. La révolte de la jeunesse dans les années 1960 et 1970 a échoué parce qu'elle n'avait ni théorie ni programme. Mais sur un point, ces jeunes avaient raison : pour vous, le temps du renouveau est venu.

« Il vous faut une révolution, Julie. Si vous continuez sur la même voie, il est difficile de concevoir que vous survivrez encore dans un siècle. Mais il ne faut pas de révolution négative. Toute révolution qui rêve de revenir au bon vieux temps tel qu'on se l'imagine - quand les hommes soulevaient leur chapeau pour saluer et que les femmes restaient aux fourneaux quand personne ne divorçait ni ne remettait en question l'autorité - repose sur du vent. Toute révolution qui tient à ce que les gens renoncent volontairement à ce qu'ils désirent pour ce qu'ils ne désirent pas est vouée à l'échec et relève de l'utopie pure. Vous devez mener une révolution positive, qui apporte aux gens ce qu'ils veulent vraiment, au fond. En réalité, ils ne tiennent pas spécialement à posséder le jeu électronique dernier cri, mais ils s'en contentent à défaut d'autre chose et vous n'irez pas loin si vous leur demandez d'y renoncer. Pour qu'ils s'en désintéressent, il vous faut leur donner quelque chose de nettement mieux que ces joujoux.

« Ce doit être le mot d'ordre de votre révolution, Julie : rechercher non pas la pauvreté, mais la richesse, la vraie. Ni jouets ni gadgets, rien que vous puissiez enfermer dans les coffres d'une banque. Des richesses véritables, comme celles dont les humains ont bénéficié ici-bas pendant des centaines de milliers d'années, et dont ils bénéficient encore là où subsistent Ceux-qui-laissent. Des richesses dont vous pouvez profiter sans vous sentir coupables, car elles ne sont pas volées au monde. Elles sont exclusivement le produit de votre propre énergie. Tu me suis ?

— Je vous suis.

— Maintenant, essayons d'imaginer l'avenir de votre révolution sous un angle plausible et raisonnable. Vers 1816, le baron allemand Karl von Draine, de Karlsruhe, voulut s'essayer lui aussi à l'invention (car la révolution industrielle avait eu le mérite de pénétrer dans chaque classe de la société, des plus hautes aux plus basses). Il avait en tête un véhicule à roues autopropulsé et son premier essai fut un cote de maître : une bicyclette qu'on faisait avancer en poussant sur le sol avec ses pieds. S'il avait pu se projeter soixante-dix ans plus tard, il aurait vu une bicyclette complètement aboutie et en parfait état de marche, celle que conçut l'Anglais James Starley et dont on se sert encore aujourd'hui, quelques perfectionnements mis à part.

« Pas plus que le baron, toi et moi ne pouvons nous projeter dans le futur pour trouver un système social qui fonctionne correctement. Un tel système peut très bien survenir, mais nous ne pouvons pas plus l'imaginer que le baron la bicyclette de James Starley. Comprends-tu ?

— Je crois.

— N'empêche, nous sommes mieux lotis que le baron. Lui ne pouvait se projeter ni dans le futur, ni dans le passé, car aucune bicyclette ne s'y trouvait. Nous, nous pouvons regarder en arrière pour considérer un système social qui a très bien fonctionné par le passé. Il a même si bien marché que, pour les peuples tribaux, il était insurpassable. Pas d'organisation complexe. Seulement des tribus indépendantes pratiquant la stratégie des attaques et des représailles-surprises. "Rendez coup pour coup, mais ne soyez pas trop prévisibles."

— C'est juste.

— À quel principe ou à quelle loi cette stratégie a-t-elle obéi chez les peuples tribaux ?

— Eh bien... elle a protégé l'indépendance et l'identité des tribus.

— Certes, mais ce sont là des conséquences, non des principes ni des lois. »

Au bout d'un moment, je dus avouer que je séchais.

« Ce n'est pas grave. La stratégie des attaques-surprises partait de ce principe : *Il n'y a pas qu'un seul bon mode de vie valable pour tous.*

— Oui, ça me paraît évident maintenant.

— C'est aussi vrai aujourd'hui qu'il y a un million d'années. Rien ne peut rendre ce principe obsolète et, en tant que révolutionnaires, nous pouvons toi et moi nous appuyer sur lui, Julie. Les adversaires de la révolution affirmeront forcément le contraire et ils prétendront en général connaître ce bon mode de vie. Peu importe, du moment qu'ils n'essaient pas de nous poser. "Il n'y a pas qu'un seul bon mode de vie valable pour tous", tel est notre principe de base, comme le "Je pense, donc je suis" fut celui de Descartes. Les deux déclarations doivent être acceptées comme allant de soi ou purement et simplement rejetées. On peut objecter à chacune d'autres postulats, mais aucune ne peut être prouvée ni réfutée. Tu me suis toujours ?

— Oui, Ishmael. D'assez loin, mais je vous suis.

— Voici donc une devise pour notre bannière : "Il n'y a pas qu'un seul bon mode de vie valable pour tous." Donnerons-nous un nom à notre révolution ?

— Oui, approuvai-je après réflexion. Nous pour-rions l'appeler la Révolution tribale... »

Ishmael hochâ la tête. « C'est une bonne appellation, mais à mon avis, la Nouvelle Révolution tribale serait préférable, Julie. Autrement, les gens vont penser que nous voulons revenir au temps des arcs, des flèches et des cavernes.

— Oui, vous avez raison.

— Voici ce que nous pouvons attendre de la Nouvelle Révolution tribale en nous fondant sur l'expérience de la révolution industrielle. Appelons ça le programme en sept points.

« Un : *La révolution ne se produira pas d'un seul coup.* Elle ne sera pas un coup d'État comme les révolutions française ou russe.

« Deux : *Elle s'accomplira progressivement, par la propagation des idées.* C'est la grande innovation qui a animé la révolution industrielle.

« Trois : *Elle n'aura pas de chef.* Comme la révolution d'industrielle, elle n'aura pas besoin de guide, de fer de lance, de meneur, ni de cerveau. Personne ne peut conduire tout seul un mouvement d'une telle ampleur.

« Quatre : *Elle ne sera l'initiative d'aucun corps politique, gouvernemental ou religieux.* Pas plus que ne le fut la révolution industrielle. Certains se proclameront sans doute ses partisans et protecteurs; il y en a toujours pour se mettre en avant une fois que d'autres ont montré la voie.

« Cinq : *Elle n'a pas de cible donnée, ni de fin déterminée.* Pourquoi en aurait-elle ?

« Six : *Elle avancera sans suivre aucun plan.* Un plan pour quoi faire ?

« Sept : *Elle récompensera ceux qui la servent à son aune et avec sa monnaie.* Pendant la révolution industrielle, ceux qui ont beaucoup contribué à la production des biens de consommation ont reçu une grande quantité de ces biens. Dans la Nouvelle Révolution tribale, ceux qui apporteront beaucoup de soutien recevront en échange beaucoup de soutien.

« Et maintenant voici une question qui t'est destinée. Selon toi qu'arrivera-t-il à Ceux-qui-prennent durant cette révolution, Julie ?

— Qu'entendez-vous par "arriver" ?

— J'aimerais que tu commences à réfléchir comme une révolutionnaire, maintenant, et que tu ne me laisses pas tout le travail. La première chose que les gens voudront faire, c'est bien de proscrire le mode de vie de Ceux-qui-prennent, non ? »

Je le regardai d'un air morne. « Je ne sais pas.

— Réfléchis, Julie.

— Comment pourraient-ils le proscrire ?

— Comme ils proscrivent les choses en général, je suppose.

— Mais... puisqu'il n'y a pas qu'un seul bon mode de vie, comment pourrait-on proscrire celui de Ceux-qui-prennent plus que n'importe quel autre ?

— Voilà qui est mieux. Puisqu'il n'y a pas qu'un seul bon mode de vie valable pour tous, on ne peut donc pas proscrire celui de Ceux-qui-prennent. Il perdurera, et ses adeptes seront ceux qui apprécient vraiment d'être obligés de travailler pour manger et de garder la nourriture sous clef pour s'en interdire l'accès

— Dans ce cas, Ceux-qui-prennent vont perdre pas mal d'adeptes, car beaucoup préféreront que la nourriture soit disponible.

— Justement, Julie. Vous n'aurez pas à proscrire ce mode de vie pour le faire disparaître. Vous n'aurez qu'à ouvrir les portes de la prison et les gens sortiront en masse. Mais il en restera toujours qui préféreront le mode de vie de Ceux-qui-prennent et à qui ce style de vie réussit. Peut-être pourront-ils se rassembler sur l'île de Manhattan. Vous en ferez un parc national et vos enfants iront étudier ses habitants lors de sorties éducatives.

— Et pour le reste, comment cela marchera-t-il, Ishmael ?

— Dans le système originel, l'appartenance à la tribu était déterminée par la naissance. C'est-à-dire que vous naissiez Ute, Penobscot ou Alawa; vous ne pouviez pas le devenir par choix. C'était sans doute possible, mais très exceptionnel. Pourquoi un Hopi aurait-il voulu devenir Navajo, et vice versa ? Au contraire, dans la Nouvelle Révolution tribale, l'appartenance à la tribu se fera exclusivement par choix, au début tout au moins. Imaginez un monde dans lequel Jeffrey, au lieu de voyager d'un cercle à l'autre, aurait pu passer d'une tribu à l'autre, chaque tribu étant différente et libre d'accès et chacun pouvant la rejoindre ou la quitter à sa guise. Crois-tu que Jeffrey aurait fini noyé dans un lac ?

— Non. Je pense qu'il aurait échoué dans une tribu où les gens aiment s'asseoir en cercle pour jouer de la guitare et réciter des poésies.

— Cela n'en ferait sans doute pas des hommes très "accomplis", n'est-ce pas ?

— Qu'importe ! Mais dites-moi, n'existe-t-il pas déjà beaucoup de communautés comme celle-ci ?

— Oui, plus que jamais. Malheureusement, elles fonctionnent toutes à l'intérieur de la prison de Ceux-qui-prennent. Forcément, puisqu'il n'y a rien à l'extérieur. Ceux-qui-prennent se sont approprié la planète tout entière depuis longtemps, et tout se trouve à l'intérieur.

— Je ne vois pas le rapport.

— Dans les véritables prisons, les détenus se regroupent pour différentes raisons et certains de ces groupes sont reconnus par les autorités pénitentiaires, d'autres non. Par exemple, il en est qui garantissent à leurs membres une forme de protection. Ces groupes-là n'ont pas de statut officiel. S'ils étaient reconnus, ils perdraient leur intérêt, car les autorités pénitentiaires ne pourraient plus fermer les yeux sur leurs agissements. Pour remplir leur fonction, ils doivent donc rester clandestins et libres de transgresser les règles. Dès qu'ils s'officialisent, ils deviennent une sorte de club soumis au règlement de la prison et ils ne répondent plus aux préoccupations des détenus.

— Mais quel rapport avec les communautés ?

— Les communautés actuelles cherchent presque toujours à être reconnues par la loi de Ceux-qui-prennent afin de s'éviter des tracasseries policières ou administratives. Mais cela limite l'influence qu'elles peuvent avoir sur la vie de leurs membres. C'est ce qui les différencie des sectes et des gangs. Contrairement à elles, sectes et gangs ne cherchent pas à obtenir une reconnaissance et, de ce fait, ils parviennent à exercer une influence tribale sur

la vie de leurs membres.

— Qu'entendez-vous par "influence tribale" ?

— Je veux dire qu'appartenir à une secte ou à un gang revêt la même importance que d'appartenir à une tribu de Ceux-qui-laissent. Fondamentalement, en faire partie, c'est être prêt à mourir pour eux, Julie. Quand les adeptes de Jim Jones ont compris que Jonestown était condamnée, ils n'ont plus trouvé d'intérêt à l'existence. Jones leur a dit : "Puisque vous m'aimez comme je vous aime, nous devons tous mourir ensemble ou, bien être détruits par l'extérieur." Je sais que c'est arrivé un an avant ta naissance, mais je pensais que tu en aurais entendu parler. »

Me voyant hocher négativement la tête, il ajouta : « Neuf cents personnes se sont suicidées avec lui. Les tribus de Ceux-qui-laissent ont fait de même quand elles ont su qu'il n'y avait en fin de compte aucun espoir qu'on leur permette de continuer à vivre en tant que tribus. »

Devant mon air dubitatif, Ishmael me demanda ce qui n'allait pas.

« Je ne sais pas... Ou plutôt si. J'ai l'habitude de voir les gangsters comme des bêtes sauvages. Et les membres des sectes comme des timbrés. Ça me fait un drôle d'effet de vous voir mettre les tribus de Ceux-qui-laissent dans le même panier...

— Je comprends. Au fur et à mesure que tu découvriras le monde, tu constateras que les personnes fragiles sur le plan intellectuel se rassurent en rangeant les choses dans les catégories tranchées du bien et du mal. La révolution industrielle est mauvaise, et rien de bon n'en est sorti. Les gangs et les sectes sont mauvais, il n'existe rien de bon en eux. En revanche, les tribus sont bonnes, il ne faut établir aucun lien entre elles et des choses aussi peu recommandables que les sectes ou les gangs. On peut remarquer que les tribus de Ceux-qui-laissent se passent très bien de classes sociales et de propriété privée, mais il faut prendre soin de souligner qu'elles n'ont pas lu les œuvres malfaisantes de Marx et d'Engels.

— Je veux bien le croire. Mais je ne vois toujours pas le rapport avec les communautés.

— Quand les fonctionnaires du gouvernement ont commencé à enquêter sur son Temple du Peuple, Jim Jones l'a transféré en Guyane. Il savait que si la secte tombait sous la surveillance du gouvernement, cela signifierait sa fin. Autre exemple : à Santa Monica en 1958, un ancien alcoolique du nom de Charles Dederich a fondé un centre de désintoxication et de réadaptation pour drogués. Ce centre s'appelait Svnanon. Au début, ce n'était pas exactement une communauté, car les drogués y arrivaient et en repartaient, mais au fil du temps, Dederich s'est fatigué et a voulu en modifier la structure. Il désirait fonder une véritable communauté, et bientôt il a encouragé des drogués tirés d'affaire à rester en tant qu'employés moyennant un salaire minimal. Ensuite il a ouvert la communauté à des gens de l'extérieur, avocats, médecins, cadres, hommes d'affaires, qui étaient prêts à céder tous leurs biens, propriétés, voitures, argent et actions à Svnanon, afin de lui appartenir et d'y avoir un foyer pour la vie, pensaient-ils. Peu à peu, de centre de soins, Svnanon s'est transformé en secte, une secte aguerrie, armée pour la défense comme pour l'attaque, se livrant à des tentatives de meurtre et à des agressions brutales sur des personnes habitant aux alentours, considérées comme des ennemis. Les sectes de Bhagwan Shree Rajneesh, les Hare Krishna et la fondation chrétienne Alamo ont toutes été rejointes par des gens prêts à céder leurs possessions terrestres et à travailler pour rien dans le seul but d'en devenir membres, car cette appartenance leur assurait le gîte et le couvert, les vêtements, les transports, les soins de santé... bref, la sécurité.

— Encore une fois, je ne vois pas très bien pour-quoi vous me racontez tout ça.

— J'essaie de te faire comprendre que ces gens ne sont pas fous. Ils désirent éperdument une chose dont les humains ont bénéficié pendant des centaines de milliers d'années et dont

ils jouissent encore là où le mode de vie de Ceux-qui-laissent a pu subsister. Ils veulent être pris en charge à la façon tribale, Julie. Ils sont prêts à donner leur soutien à la secte en échange de son soutien à elle, qui implique tout ce dont un être humain a besoin pour vivre. Ils n'ont pas cherché à entrer dans ces sectes parce qu'ils les voyaient comme des tribus, mais parce qu'elles leur offraient une chose qu'ils désiraient et qu'ils désirent toujours, je peux te l'assurer. Tu verras, dans des années à venir, de plus en plus de gens intelligents et tout à fait normaux seront attirés par les sectes et voudront en faire partie, non parce qu'ils seront fous, mais parce que la secte leur offrira ce qu'ils désirent véritablement et qu'ils ne peuvent obtenir dans le monde de Ceux-qui-prennent. Ce soutien réciproque est bien davantage qu'une simple façon de subsister, c'est un mode de vie profondément satisfaisant sur le plan humain. Les gens aiment vivre ainsi.

— D'accord, ça, je le comprends. Maintenant dites-moi en quoi ça me concerne.

— Actuellement, à qui permet-on de fonder une secte au sens où nous l'entendons, Julie ?

— À personne, je dirais.

— Et puisqu'on ne permet à personne d'en fonder une, qui le fait, dans la pratique ?

— Des fous, répondis-je. Des mégalomanes. Et des imposteurs.

— C'est précisément ce que j'essaie de te faire comprendre. Puisque chez vous, à l'exception des fous et des imposteurs, personne n'est autorisé à fonder une secte, pourquoi t'étonner que toutes vos sectes soient aux mains de fous et d'imposteurs ?

— C'est une sacrée bonne question.

— En voici une autre. Que ferais-tu d'une secte qui ne serait fondée ni par un fou ni par un imposteur ?

— Comment ça, ce que j'en ferais ?

— Eh bien, la supprimerais-tu ?

— Je ne sais pas.

— Sais-tu qui sont les Amish ?

— Oui. J'ai vu un film policier où Harrison Ford se cachait chez les Amish.

— Trouves-tu qu'on devrait supprimer les Amish ?

— Non, pourquoi ?

— Parce qu'ils fonctionnent comme une secte, même s'ils n'ont ni un fou ni un imposteur à leur tête.

— Ishmael, vous me faites vraiment perdre les pédales, dis-je en fermant les yeux.

— Bon. il y a du progrès. Ma tâche consiste justement à te faire buter sur tes tabous culturels. On t'a si bien conditionnée à réagir aux mots que je ne connais d'autre moyen de briser ce carcan. Quand tu entends le mot "gang", tu penses forcément "mauvais à rejeter d'office". C'est pareil quand tu entends le mot "secte". En revanche, au mot "tribu", tu penses "bon, à garder".

— Que devrais-je donc penser quand j'entends les mots "gang" et "secte" ? - Tu peux déjà te dire que le mot n'est pas la chose.

— Que la chose ne devient pas mauvaise parce qu'on lui donne un vilain nom. Le fait qu'elle en porte un n'implique pas qu'il faille la rejeter d'office.

— Soit. Mais que devrais-je penser en l'occurrence ?

— Tu devrais réfléchir au fait qu'il n'y a pas de différence fondamentale de fonctionnement entre une tribu et une secte. Il n'y en a pas non plus entre un carburateur construit par un républicain pratiquant et celui d'un anarchiste athée. Ils marchent de la même façon.

— Ça, je l'admets.

— Eh bien c'est pareil pour une tribu et une secte. Toutes deux reposent sur le principe

suisant : "Donnez-nous votre soutien total et nous vous donnerons le nôtre." Un soutien sans réserve, et réciproque. Des gens sont morts pour ça, Julie. Et d'autres mourront, non parce qu'ils sont fous, mais parce que cela a vraiment un sens pour eux. Ils ne voudront pas échanger ce soutien pour huit heures de travail par jour et un chèque mensuel de retraite une fois qu'ils seront vieux.»

(Naturellement, je me suis rappelé cette conversation trois ans et demi plus tard, lorsque le puissant gouvernement des États-Unis jugea nécessaire d'anéantir une toute petite secte près de Waco, au Texas. Qu'importe si les Davidiens n'avaient été reconnus coupables, ni même inculpés, d'aucun crime. Ils avaient été pris de délire et, à ce titre, on pouvait les détruire sans autre forme de procès, au nom du principe, évident, que nos propres délires sont pour ainsi dire normaux, justifiés, mais que les leurs sont intrinsèquement mauvais et qu'ils doivent par conséquent disparaître de la surface de la terre.)

« On dirait presque que vous me poussez à fonder une secte, dis-je.

— Mais non, Julie, soupira Ishmael. Tu es mon messenger, et voici quel est le message que je te délivre : Ouvrez les portes de la prison et les gens en sortiront en masse. Forgez des choses que les gens désirent, et ils afflueront. Et lorsqu'ils vous montrent ce qu'ils désirent vraiment, ne craignez pas de le regarder en face. Ne détournez pas les yeux simplement parce que Mère Culture a donné à cela des noms péjoratifs. Cherchez plutôt à comprendre pourquoi elle a choisi ces noms-là.

— Parce qu'elle voulait nous en déguster, n'est-ce pas?

— Évidemment. »

Comme en réplique, un homme de bonne mine et bien charpenté vint s'asseoir dans le fauteuil à côté du mien... Et je sus aussitôt que mes cours avec le gorille touchaient à leur fin.

CHAPITRE 27 : L'homme venu d'Afrique

« Julie, voici Art Owens », dit Ishmael.

Je l'examinai du regard. D'après Ishmael, il avait quarante ans. Je lui aurais donné moins, mais je ne suis pas très douée pour juger de l'âge des gens. Sa peau était d'une nuance plus soutenue que celle des Noirs américains que j'avais l'habitude de voir, sans doute (je le compris plus tard) parce qu'il ne comptait aucun Blanc parmi ses ancêtres. Il était élégamment vêtu d'un costume fauve, d'une chemise vert olive et d'une cravate à motif cachemire. Nous nous dévisageâmes longuement, c'est pourquoi je vous donne tous ces détails.

Il était bâti comme un Mike Tyson, carré et puissant. Que dire de son visage, sinon qu'il n'était ni beau ni moche, mais qu'il vous frappait par son intensité. Si quelqu'un ayant ce visage vous annonçait qu'il allait pleuvoir pendant quarante jours et quarante nuits à partir de demain, vous regretteriez de n'avoir pas cédé à une envie de toujours, celle de posséder un bateau.

« Bonjour, Julie, dit-il d'une profonde voix de basse. J'ai beaucoup entendu parler de vous. »

D'un autre, j'aurais pris ça pour une simple formule de politesse. Je lui rétorquai que, pour ma part, je n'avais jamais entendu parler de lui et j'eus droit à un sourire, rien d'éblouissant, juste un sourire d'assentiment. Puis il regarda Ishmael, attendant manifestement qu'il prenne les devants et m'informe de ce que je devais savoir.

« En fait, je t'ai déjà parlé d'Art, Julie, fit remarquer Ishmael. Je t'ai dit qu'il avait un véhicule et qu'il allait m'aider à partir d'ici.

— Bon.

— Tu avais proposé de m'aider, et il se trouve que nous avons besoin de ton aide, maintenant. »

Art Owens avait dû cafouiller ou faire une promesse qu'il ne pouvait pas tenir. Je le regardai et il acquiesça d'un signe de tête.

« Nous pensions avoir tout réglé, mais notre plan est tombé à l'eau, déclara-t-il, avant de se tourner vers Ishmael. Que sait-elle au juste ?

— Rien du tout, répondit Ishmael.

— Ishmael va retourner en Afrique, lança Art. Il n'a plus de soutien ici, maintenant que Rachel est morte.

— Où ça, en Afrique ?

— Dans une forêt tropicale au nord du Zaïre.

— Vous plaisantez ! »

Art fronça les sourcils et regarda Ishmael.

« Elle pense que vous parlez d'une réserve entourée d'une clôture, expliqua Ishmael.

— Je parle d'une forêt vierge qui s'étend sur des milliers de kilomètres carrés.

— Vous ne m'avez comprise ni l'un ni l'autre, objectai-je. Ce qui m'étonne, c'est que vous envisagiez qu'Ishmael puisse vivre comme un gorille. »

Ils me regardèrent tous les deux, interloqués. Art se remit le premier. « Pourquoi pas ? C'est bien un gorille, non ?

— Mais c'est avant tout un philosophe. »

Ils échangèrent des regards perplexes.

« Crois-moi, Julie, dit Ishmael, dans ce monde, il n'y a aucune chaire de philosophie qui me soit réservée, et il n'y en aura jamais.

— Mais il existe sûrement d'autres solutions. »

Du regard, Ishmael me mit au défi d'en trouver une. Je lui fis remarquer que cela faisait seulement trente secondes que j'y réfléchissais.

« Moi, cela fait des mois, Julie. C'est la meilleure solutions, crois-moi. Je ne la prends pas comme une défaite ni comme un dernier recours. Mais comme la garantie d'une liberté que je ne peux obtenir autrement. »

Mes yeux passèrent de l'un à l'autre. Manifestement, la question était réglée une bonne fois pour toutes. Je haussai donc les épaules et leur demandai ce qu'ils attendaient de moi.

Ils semblèrent se détendre.

« Comment crois-tu qu'une chose pareille s'organise, Julie ? me lança Ishmael.

— Eh bien, j'imagine que vous ne pouvez pas vous contenter comme tout le monde de retenir une place d'avion.

— Certes non. Mais régler les détails du transport n'est pas le plus difficile. Les douze mille kilomètres d'ici à Kinshasa ne posent pas de problème, contrairement aux huit cents kilomètres qui séparent Kinshasa de ma destination finale. Cette portion-là, aucune agence de voyages dans le monde ne pourrait s'en charger. Les difficultés qu'elle soulève ne peuvent être résolues que là-bas, sur place, par une personne en mesure d'exiger coopération et assistance au plus haut niveau gouvernemental.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le Zaïre n'est pas le Kansas, l'Angleterre ou le Mexique. Il échappe à tout ce que tu peux connaître. Il a atteint un degré de corruption et de chaos organisé qui dépasse l'imagination.

— Alors, pourquoi diable choisir d'aller là-bas ? Il y a d'autres endroits sur terre. »

Ishmael eut une ombre de sourire. « Il en est de plus accessibles, en effet, mais rares sont ceux où l'on rencontre des gorilles de plaine, Julie. Ce qui pose problème, c'est d'atteindre la jungle. Une fois que j'y serai, la corruption du Zaïre sera loin derrière moi, du moins Pour un futur proche. Tant que l'on vivra sous la férule de Ceux-qui-prennent, il n'existera aucun endroit au monde où les gorilles seront assurés de leur avenir. Cependant, nous avons quelqu'un au Zaïre qui peut exiger coopération et assistance du gouvernement à son plus haut niveau. C'est un avantage inestimable.

Il devait s'agir d'Art Owens et je me tournai vers lui pour attendre la suite.

« Je suppose que vous ne savez pas grand-chose du Zaïre, me dit-il.

— Rien du tout.

— En bref, le Zaïre, ancienne colonie belge, a conquis son indépendance il y a trente et un ans, quand j'avais cinq ans. Après une première période de chaos, le pouvoir est tombé aux mains de Joseph Mobutu, un homme mauvais et corrompu, qui ne l'a pas lâché depuis. Mon vrai nom est Makiadi Owona. Mon frère cadet, Lukombo, et moi étions toujours fourrés avec Mokonzi Nkemi, un garçon de notre âge. Nous étions tous les trois des rêveurs, mais nos rêves différaient. J'étais un naturaliste dans l'âme et je ne désirais qu'une chose, vivre dans la brousse pour apprendre ses secrets. Nkemi était un activiste qui voulait libérer le Zaïre, non seulement de l'emprise de Mobutu, mais de l'influence pernicieuse de l'homme blanc. Luk était né pour être un bras droit. En moi, il voyait l'Afrique que Nkemi voulait sauver, et il nous adorait tous les deux. Est-ce clair pour l'instant ?

— Oui.

— Quand nous étions adolescents, Nkemi a commencé à soutenir que nous nous devons de battre l'homme blanc à son propre jeu, au nom du Zaïre et de son peuple. Cela signifiait qu'il fallait recevoir la meilleure éducation possible. Je ne pouvais plus me contenter de vivre dans la brousse et de jouer au naturaliste ; il fallait que j'aie en classe étudier la botanique ou la zoologie. Lui devrait suivre des études de sciences politiques, et il ne serait pas mauvais que Luk fasse de même. À force de travailler dur nous avons fini tous les trois par entrer à l'université de Kinshasa. Puis, au prix d'efforts et détermination, Nkemi et moi sommes allés étudier en Belgique au début des années 1980. C'est là que, de Makiadi, je suis devenu Adi. Deux ans après, j'ai pris la citoyenneté belge à laquelle j'avais droit et je suis parti aux États-Unis, où j'ai étudié la gestion des ressources de la forêt tropicale, à Cornell. D'Adi, je suis devenu Artie, puis Art. Pendant mon séjour à Cornell, j'ai rencontré Par hasard Rachel Sokolow, qui m'a confié un jour son amitié pour un gorille nommé Ishmael. Pendant ce temps, Nkemi, de retour au Zaïre, est entré au comité électoral de la zone urbaine de Bolamba, où il a fondé une base politique avec Luk pour bras droit, comme il en avait toujours eu l'intention.

« En 1987, je suis retourné au Zaïre la tête pleine de rêves, dont l'un était de préserver la vie sauvage dans le Nord, la région où nous sommes nés, et la zone la moins peuplée du pays. C'est l'année où Nkemi a fait son entrée en politique au niveau national et tenté de se faire élire à l'Assemblée législative. Mais ses idées étaient trop radicales et Mobutu lui a coupé l'herbe sous le pied. Nkemi est retourné à Bolamba, pratiquement en exil, et il a lancé avec nous un mouvement révolutionnaire dissident. »

Art s'interrompit et me regarda fixement, comme pour s'assurer que j'avais bien compris.

Je soutins son regard et il poursuivit : « N'importe quel projet de société valait mieux que le Zaïre tel qu'il était à l'époque, une pagaille générale qui ne fonctionnait que grâce à la corruption, à coups de pots-de-vin. Mais le projet que Nkemi avait en tête était fantastique. Le Nord était depuis longtemps affilié au centre plus "civilisé" du pays, situé autour de Kinshasa. Mobutu voulait des devises étrangères, il exigeait par conséquent que le Nord produise des cultures de rapport destinées à l'exportation. Les fermiers qui produisaient ces cultures étaient obligés d'acheter de quoi se nourrir. Cela rendait la vie très difficile. »

Il s'interrompit, comme bloqué, et chercha de l'aide auprès d'Ishmael.

« Imagine un cordonnier avec une grande famille, continua Ishmael. Il est cordonnier, mais il fabrique des chaussures que pour l'exportation, il n'a peut pas le droit d'en faire pour sa famille. Il vend ses chaussures cinq dollars la paire à un distributeur, qui les vend à son tour dix dollars à un détaillant. Et le détaillant les vend aux consommateurs vingt dollars la paire. Cela signifie que le cordonnier doit fabriquer et vendre quatre paires de chaussures s'il veut en acheter une paire en magasin pour un membre de sa famille.

— C'est encore pire que ça, Ishmael, car les chaussures qu'on achète en magasin sont importées et elles coûtent quarante dollars. Le cordonnier devrait donc fabriquer et vendre huit paires de chaussures s'il veut en acheter une en magasin.

— Compris ! lançai-je.

— C'était sur cette base que Nkemi fondait sa révolution. Ce que le peuple produisait devait d'abord profiter au peuple. Il fallait cesser de nous focaliser sur Kinshasa, qui avait les yeux fixés sur Paris, Londres et New York. C'est sur nous-mêmes qu'il fallait nous régler, sur la vie de village traditionnelle, sur les valeurs tribales. Nous devons nous débarrasser de tous ces gens venus d'ailleurs qui tentaient de nous en détourner : missionnaires, coopérants, marchands étrangers avec leur clique de larbins, de tauliers et de prostituées. Ils devaient tous partir, et cette idée plaisait beaucoup au peuple, comme toutes les idées de Nkemi.

« Le 2 mars 1989, on s'empara du palais gouvernemental de Bolamba et la République de Mabili fut proclamée ; Mabili est le nom d'un vent d'est favorable, qui encourage les gens à se rassembler. Comme toujours dans ce genre de situation, il s'ensuivit beaucoup de troubles et de confusion; les nantis ne renoncent pas facilement à leurs privilèges. Mais notre vrai souci, c'était Mobutu. Il lui faudrait trois ou quatre semaines pour dépêcher les troupes jusqu'à notre position. Nul doute qu'il le ferait. Même si nous ne représentions qu'une région reculée et négligeable du pays, il ne pouvait pas se permettre de ne pas réagir à cette sécession.. En une nuit quasiment, des armes nous sont parvenues en masse de la République centrafricaine, située au nord de la frontière. André Koligba, le dictateur de cet État, semblait ravi de notre initiative, si naïve fût-elle.

« Nous nous sommes préparés à l'affrontement. Quand il s'est enfin produit à la mi-avril, il a été d'une mollesse inattendue. Les troupes de Mobutu ont bombardé quelques villages, exécuté quelques rebelles, brûlé quelques champs et elles ont fait demi-tour. Nous étions stupéfaits. Mobutu était-il malade, ou accaparé par d'autres émeutes dans le pays ? Isolés comme nous l'étions, nous ne pouvions être sûrs de rien. Il se pouvait aussi qu'il veuille endormir notre vigilance. Sans armée régulière ni discipline militaire, les armes de Koligba s'encrasseraient vite. Une attaque secrète planifiée pour l'année suivante serait dévastatrice. Nous avons tenté d'entretenir les gens dans un état d'esprit défensif, mais les simples citoyens trouvaient notre méfiance infondée.

« Un nommé Rubundo, un agitateur du genre de Nkemi, s'efforçait d'unir les tribus Zande dans la région située à l'est de la nôtre. Il est venu nous dire que ses partisans étaient prêts, eux aussi, à faire sécession pour rejoindre la République de Mabili, si nous les y autorisions. Nkemi lui a rétorqué que c'était à l'opposé de ce que nous voulions, et à cet égard il avait

raison. Rubundo l'a accepté mais il n'en a pas moins réclamé notre soutien. Nkemi a bafouillé quelque excuse et fini par lui dire qu'il y réfléchirait. Il a longtemps ruminé tandis que Rubundo appelait et envoyait sans cesse des messages, et les semaines ont passé ainsi. Puis, un jour de novembre, on a appris que Rubundo avait été assassiné. À la minute, j'ai tout compris. Nkemi avait conclu un accord secret avec Mobutu pour qu'il nous laisse faire sécession ; en échange, nous nous arrangions pour que toutes les tribus du Nord se tiennent tranquilles. Voilà pourquoi Mobutu nous avait laissés fonder Mabili sans presque réagir; c'était la seule explication. Quand je m'en suis ouvert à mes deux amis, il n'y a plus eu de doute. J'avais vu juste. La chose avait échappé à Luk, mais il a trouvé que c'était un marché satisfaisant, conclu au nom du réalisme politique. Voyant que je n'étais pas d'accord, Nkemi m'a demandé quelles étaient mes intentions. "Espères-tu me voir garder le silence ?" lui ai-je dit. "Oui, si tu veux continuer à vivre", m'a-t-il répondu. J'ai quitté Bolamba le soir même et, à Noël, je me suis retrouvé aux États-Unis.

— Je me demande pourquoi vous me racontez tout ça, dis-je à Art au bout d'un moment. Vous disiez que vous aviez quelqu'un sur place, au Zaïre. Est-ce celui que vous appelez Luk ?

— Oui, c'est mon frère.

— Bon, mais je ne suis guère plus avancée. Pourquoi m'avoir raconté tout ça ?

— Pour que vous compreniez la situation.

— Et pourquoi devrais-je la comprendre ? »

Art Owens lança un regard au gorille, puis il continua : « Emmener Ishmael à Kinshasa est relativement facile. Le reste du voyage suppose de mettre en place tout un réseau de gens et, pour acheter leur silence, ou leur coopération, il faut compter plusieurs milliers de dollars de pots-de-vin. Luk peut prendre tout ça en charge, mais uniquement avec l'accord de Mokonzi Nkemi. En d'autres termes, il ne lui faut pas seulement sa permission, mais un ordre direct émanant de lui et l'autorisant expressément à agir.

— Soit. Et alors ?

— Comment Luk va-t-il obtenir de Nkemi qu'il le laisse s'occuper de cette affaire ?

— Je ne sais pas. En le lui demandant ? »

Art fit un signe de dénégation : « Luk n'aurait aucune raison de demander une chose pareille. Il éveillerait forcément les soupçons en le faisant.

— Quel genre de soupçons ?

— Peu importe, Julie. Il ne faut éveiller aucun soupçon.

— Vous voulez dire qu'il serait risqué pour lui d'aller voir Nkemi en lui disant : "Je veux importer un gorille des États-Unis" ?

— Nkemi supposerait qu'il a perdu l'esprit. Pour lui, ça ne ferait aucun doute.

— Je vois. Et alors ?

— Quelqu'un d'autre doit en parler à Nkemi afin qu'il ordonne à Luk de s'occuper de cette affaire. »

Et Ishmael et Art de me regarder. Quand je compris pourquoi, j'éclatai de rire.

« C'est donc ça ? Vous voulez que ce soit moi qui demande à Mokonzi Nkemi d'ordonner à Luk d'emmener Ishmael de Kinshasa en Mabili ?

— Non, inutile de lui parler de Luk. Il faut juste demander à Nkemi de vous aider à emmener Ishmael en Mabili. Il délèguera aussitôt l'affaire à Luk. »

Ahurie, je les regardai l'un après l'autre. Ils ne plaisantaient pas.

« Vous êtes cinglés, leur dis-je.

— Pourquoi, Julie ? s'étonna Ishmael.

— D'abord, pourquoi diable Nkemi accèderait-il à ma demande ? »

Art hocha la tête. « Sur ce point, vous devez me faire confiance. Je connais Nkemi. Si vous lui demandez de faire une chose que personne d'autre ne serait en mesure de réaliser, cela flattera sa vanité. Il ne pourrait résister.

— C'est un peu léger comme raison.

— Il lui suffira de lever le doigt pour exaucer le vœu d'une jeune fille appartenant à la plus puissante nation du monde. Le président Clinton lui-même en serait incapable, mais Nkemi le peut. Il n'a qu'une chose à faire, s'en remettre à Luk et lui dire : exécution !

— D'accord. Mais ce n'est qu'une partie du problème. Vous prétendez que je devrais aller là-bas ?

— Oui. C'est la seule façon de lui prouver votre sérieux. Il faut que vous preniez la peine de vous rendre là-bas, avec tous les frais qui en découlent.

— Et combien de temps faudrait-il compter ?

— Un voyageur ordinaire devrait prendre le bateau de Kinshasa à Bolamba, et c'est une traversée qui peut facilement durer deux semaines. Mais vous, vous iriez en hélicoptère. Avec de la chance, le voyage aller-retour ne prendrait pas plus d'une semaine.

— Une semaine ! Mais c'est hors de question ! Si vous arriviez à me faire revenir à temps pour aller en classe lundi matin, cela resterait dans le domaine du possible, mais là... »

Art hocha de nouveau la tête. « Même le président des États-Unis, malgré tous les moyens dont il dispose, aurait du mal à respecter cette échéance.

— Une semaine... C'est tout simplement impossible. Pourquoi ne pas demander à Alan Lomax ? C'est un adulte. Il a les coudées franches, lui. »

Il y eut un silence de mort. Art se tortilla d'un air gêné sur son fauteuil, puis il attendit, comme moi.

« Alan n'a pas été retenu pour cette mission, Julie, intervint enfin Ishmael. Il ne pourrait pas la remplir.

— Pourquoi pas ? »

Ishmael fronça les sourcils, pis, il se renfrogna. Manifestement, il n'appréciait pas qu'on le pousse dans ses retranchements, mais je tins bon.

« Écoute, Julie. Quelle que soit ton opinion sur la question, je ne demanderai pas ça à Alan. Je te le demande à toi.

— Eh bien, j'en suis flattée. Sincèrement. Mais cela le change rien au fait que c'est impossible.

— Pourquoi donc, Julie ?

— Parce que ma mère ne me laissera jamais partir.

— Te laisserait-elle partir si tu pouvais être de retour lundi matin ?

— Non... Mais je pourrais me débrouiller, lui faire croire que je passe le week-end chez une copine.

— Je ne vous le permettrai pas, Julie, dit Art solennellement. Non par souci moral, mais parce que ce serait trop risqué.

— Peu importe, puisque je ne peux pas lui dire que je passe une semaine chez une copine.

— Suppose que nous lui disions la vérité, ou presque. Si nous lui expliquions que tu vas rendre visite à un chef d'État africain pour une mission importante ?

— Alors elle appellerait la police.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle vous prendrait pour un fou et elle aurait raison. Personne n'envoie une fillette de douze ans en mission auprès d'un chef d'État. »

Art se tourna lentement vers Ishmael : « D'après ce que vous m'en aviez dit, je

m'attendais à ce qu'elle soit un peu plus futée, Ishmael. »

Je bondis de ma chaise et le fusillai d'un regard qui le réduisit en un tas de cendres tièdes. Ishmael gloussa et me fit signe de me rasseoir.

« Julie est assez futée. Mais ce n'est pas un fin diplomate ni une intrigante rouée aux choses de la politique. Puisque la réalité ne correspond pas tout à fait à ce qu'exige la situation, continua-t-il en se tournant vers moi, nous allons lui donner un petit coup de pouce et la recréer, de sorte que, dans cette nouvelle réalité, certaines missions ne puissent être confiées qu'à des fillettes de douze ans.

— Et qui est censé faire gober cette nouvelle réalité à ma mère ? lui demandai-je.

— Si tu es d'accord, ce sera le ministre de l'Intérieur de la République de Mabili, Julie... Makiadi Owona, que tu connais sous le nom d'Art Owens. Son titre figure toujours sur son passeport. Ça en impose, tu ne trouves pas ? »

CHAPITRE 28 : Préparatifs de voyage

Je ne vais pas entrer dans les détails.

Ce que l'on finit par dire à ma mère n'était pas très éloigné de la vérité, c'est la façon de présenter les choses qui était mensongère. Passons. À eux deux, Art Owens et Ishmael avaient concocté un morceau de réalité si bien ficelé qu'elle ne put qu'acquiescer. « Mon Dieu, si Julie est la seule personne sur cette terre qui puisse le faire, alors qu'elle le fasse ! » Sa seule condition, c'était que je ne me retrouve jamais seule pour aller d'un lieu à un autre. Il fallait qu'on vienne me chercher à la descente de chaque avion et qu'on me chaperonne jusqu'à ce que je m'embarque sur le vol suivant.

Naturellement, ma mère savait que ma mission consistait à rendre un gorille à son habitat d'origine. C'est aussi tout ce que Luk avait besoin de savoir. S'ils en avaient appris davantage, ils auraient refusé tout net. La raison pour laquelle il était primordial de rapatrier un gorille en Afrique n'était pas à discuter. C'était un acte d'une immense portée symbolique, atteignant au cosmique, un point c'est tout.

Ishmael décampa du Fairfield Building à trois heures du matin le dimanche. Je restai en dehors du coup.

Art et lui répugnaient visiblement à m'informer de sa destination immédiate, mais il n'y avait pas moyen d'y couper. Évidemment, j'eus droit à un long préambule. Grâce aux années qu'Art avait passées dans la brousse comme naturaliste, il avait eu un gagne-pain tout trouvé pendant ses études à Bruxelles et en Amérique. Il s'occupait des animaux dans les ménageries, les zoos et les cirques, et il s'était taillé une solide réputation dans ce domaine : c'était lui qu'on appelait en cas de problème, lorsque les bêtes ne s'adaptaient pas à la captivité, qu'elles refusaient de manger, devenaient agressives ou développaient d'étranges manies autodestructrices, comme de s'infliger des blessures et d'empêcher jour après jour qu'elles ne cicatrisent. Quand il était retourné aux États-Unis fin 1989, on lui avait proposé divers engagements et il avait choisi le Darryl Hicks Carnival, un cirque itinérant qui passait l'hiver en Floride. Hicks avait des problèmes de santé et ses responsabilités lui devenaient

pesantes ; il cherchait à se défaire de la ménagerie. Finalement, il la vendit à Art, qui se trouvait en fonds à cette époque, car aux États-Unis il avait fait quelques placements judicieux qu'il avait laissés aux soins d'une amie de confiance, Rachel Sokolow. Un an plus tard, Hicks voulut se retirer complètement des affaires et il proposa à Art de lui céder tout le cirque. Art ne pouvait l'acheter au comptant, mais il avait assez de capital pour le reprendre.

Au cours de l'année 1990, il en vint à très bien connaître Rachel, qui lui présenta enfin Ishmael. En janvier 1991, Rachel apprit qu'elle était porteuse du virus HIV. De toute évidence, elle avait été contaminée lorsqu'on l'avait opérée à la suite d'un problème cardiaque. Rachel, Art et Ishmael commencèrent alors à former les projets auxquels j'étais maintenant mêlée de si près.

Ishmael quitterait le Fairfield Building pour aller vivre dans une cage de la ménagerie du Darryl Hicks Carnival, qui ferait bientôt une escale d'une semaine dans notre ville. Dès lors, pendant qu'on organiserait son transfert au Zaïre, Ishmael suivrait le cirque. Comme on peut s'en douter, je soulevai quelques objections. « Pourquoi dans une cage ? » m'écriai-je, horrifié. Parce que, si quelqu'un apercevait un gorille ailleurs que derrière les barreaux, ce serait la panique générale. La police locale leur tomberait dessus en en moins de deux, armée jusqu'aux dents. « Puisque vous avez les moyens d'organiser tout ça, pourquoi Ishmael ne demeurerait-il pas au Fairfield Building jusqu'au moment du départ ? » Parce que le cirque possédait les différents permis, licences et relations qui se révéleraient nécessaires au moment de le mettre dans l'avion, choses qu'Ishmael n'avait pas en sa possession et n'obtiendrait jamais.

« Sur ce point, tu dois nous faire confiance, Julie, dit Ishmael. Rien de tout cela n'est parfait, mais c'est le mieux que l'on puisse faire étant donné les circonstances. »

Il fallut me faire une raison. Mais la première fois que je me rendis au cirque, campé sur un terrain vague en périphérie de la ville, et que je vis Ishmael en cage, mon cœur se fendit. Au début, je ne pus me résoudre à le regarder en face tellement j'étais mal à l'aise. Pas à cause de lui, mais de moi. J'avais beau savoir que ce n'était pas fondé, je me sentais personnellement coupable du fait qu'il fût là, derrière les barreaux.

Il y avait une foule de choses à faire, cela va sans dire. Nous avions prévu que je partirais à l'aube du lundi 29 octobre et si, par miracle, tout se passait bien, que je rentrerais vers minuit le vendredi 2 novembre. Cela signifiait que j'allais manquer une semaine de classe et qu'il fallait en prévenir l'école pour que personne ne s'inquiète de mon absence. Cette date de départ nous donnait le temps de :

- retenir les places d'avion;
- faire les photos pour le passeport ;
- obtenir le passeport ;
- remplir ma demande de visa ;
- me faire vacciner contre le tétanos, la diphtérie, l'hépatite A, la fièvre jaune, le choléra (pas tout le même jour!) ;
- commencer à prendre des comprimés antimalaria (deux semaines avant le départ);
- faire un bilan de santé et un contrôle dentaire;
- prendre les billets et une assurance-voyage ;
- obtenir le certificat de santé international ;
- me procurer un recueil d'expressions françaises;
- rassembler toutes les fournitures médicales nécessaires : aspirine, antihistaminiques, antibiotiques, médicaments contre la diarrhée et les maux d'estomac, comprimés de sel, lotion calmante à la calamine, écran solaire, pansements, adhésifs, bandages, ciseaux, antiseptique, lotion antimoustique, comprimés pour purifier l'eau, baume pour les lèvres,

serviette-éponge et gant de toilette, boîtes de lingettes, couteau suisse avec ciseaux, pince à épiler, lime à ongles;

— prévoir, pour finir, un sac à dos, ainsi qu'un autre sac où ranger tout ça.

S'il vous prend l'envie de partir cette année en vacances au Zaïre, c'est que vous êtes un peu cinglé. Mais vous pouvez aujourd'hui encore vous référer à la liste ci-dessus, en y ajoutant un formulaire de déclaration de devises (à nouveau exigé à Kinshasa depuis 1992).

Il me fallait un visa de transit de huit jours, mais on ne l'enverrait pas par courrier à quelqu'un de mon âge. Je devrais donc passer par l'ambassade du Zaïre à Washington, alors que je serais déjà en route.

Plus importantes que tous ces préparatifs étaient les instructions qu'Art ne manqua pas de me répéter presque quotidiennement pendant trois semaines.

« On viendra te chercher à la porte correspondant à chaque vol. Ne te balade pas. Reste là, bien en vue, jusqu'à ce que ton escorte arrive. »

« Voyage aussi peu chargée que possible. »

« Pendant les vols, dors autant que tu peux. Quand tu arriveras à Zurich, tu auras l'impression d'être en pleine nuit alors que là-bas ce sera le début de la journée. Quand tu arriveras à Kinshasa, pour toi la journée ne fera que commencer tandis qu'eux s'apprêteront à dîner avant d'aller se coucher. Durant le cours laps de temps qui t'est imparti, tu ne pourras rien y faire, si ce n'est dormir autant que possible. »

« Ne te lie pas avec tes compagnons de vol. Sois polie mais plonge-toi dans un livre pour éviter d'avoir à leur parler. » ,

« Sache que Kinshasa est sans doute la ville la plus dangereuse du monde sur le plan de la criminalité. Des gens sont fréquemment détroussés et tués dans la rue en plein jour, surtout des étrangers. Cela ne t'arrivera pas à toi, car tu seras très bien protégée, mais tu dois te rendre compte que cette protection est nécessaire. Ne fais pas la maligne. Ne prends aucun risque. » (Inutile de vous dire que ma mère n'eut pas droit à toutes ces précisions.)

« À l'aéroport, il n'y aura ni pancartes ni annonces par les haut-parleurs. Suis la foule jusqu'au terminal, mais mon frère Luk viendra sûrement à ta rencontre avant que tu n'y arrives. Rappelle-toi, ce sera Luk et personne d'autre. Il ne me ressemble pas du tout (nous ne sommes pas du même père). Il est grand, dégingandé et il porte des lunettes à verres épais. Si tu as des doutes, fais-lui dire ton nom et le nom de son frère, et s'il en est incapable, c'est que ce n'est pas Luk et que tu n'as rien à faire avec cet individu. Reste parmi tes compagnons de voyage et ne parle à personne sauf à Luk. »

« Luk sera accompagné de deux personnes, un garde du corps armé jusqu'aux dents, et un chauffeur, qui restera sûrement près de la voiture (sinon, elle serait vandalisée ou volée). Le garde du corps te tiendra compagnie jusqu'à ce que Luk ait fait passer la douane à tes bagages et tamponner ton passeport. »

« Ne porte pas de lunettes noires. Elles sont un signe extérieur de richesse et font de toi une proie. Ne porte pas non plus de sac à main ni de bijoux, on te les arracherait, que tu sois avec ou sans garde du corps. Et ne bourre pas tes poches : avec un rasoir, on aurait tôt fait de les lacérer et de te délester de leur contenu. Comparé à Kinshasa, le quartier de Times Square à New York est aussi sûr qu'un pique-nique de l'école du dimanche. »

« Fais des photocopies de tous tes documents et garde-les sur toi dans une ceinture de voyage dissimulée sous ta chemise. »

« N'attends pas de la police qu'elle te protège, même à l'intérieur de l'aéroport. Il n'existe pas de service de sécurité. Personne ne s'occupe de protéger les touristes contre les bandes de gosses et de mendiants qui rôdent, à l'affût de la moindre occasion. »

« Les gens qui exhibent des plaques de police ne sont pas nécessairement des policiers. Et même, cela n'en fait pas pour autant des amis. Ils t'arrêteront sous n'importe quel prétexte et te retiendront tant que tu ne leur auras pas versé de pot-de-vin. »

« N'emporte pas d'appareil photo, prendre certaines photos peut te conduire en prison. N'espère pas que ton jeune âge te protégera. Personne à Kinshasa ne pensera que tu es trop jeune pour être une délinquante ou une putain. Il faut que tu saches que, pour beaucoup d'Africains, surtout sous influence musulmane, toutes les jeunes Américaines sont plus ou moins des putains. »

« Pendant que tu attendras que Luk en finisse avec les formalités, un étranger peut s'approcher de toi, te fourrer un sac ou un paquet dans les mains et tourner les talons sans dire un mot. Il espère que tu passeras la douane avec sans que personne le remarque. Crois-le ou non, beaucoup de gens sont tellement surpris qu'ils passent le paquet de contre-bande sans réagir. Et l'individu rapplique aussi sec pour le récupérer. »

« Naturellement, rien de tout cela ne concerne les personnes qui t'accueilleront. Tous ceux que Luk te présentera sont des gens de confiance et ils seront très flattés que tu leur témoignes autant d'amitié qu'à moi. »

« On peut attraper des vers par la plante des pieds, aussi ne marche jamais pieds nus. Ne va pas nager. Lave-toi souvent les mains. Ne bois que de la bière ou de l'eau purifiée. Bois plus d'eau que d'habitude, mais seulement de l'eau purifiée. Et ne laisse personne mettre des glaçons dans ton verre sauf s'ils sont faits avec de l'eau purifiée. Ne te sers que de cette eau-là, même pour te laver les dents. Si quelqu'un t'offre une glace, refuse gentiment. »

« Quand tu arriveras à Bolamba, prépare-toi à manger avec les doigts, c'est un usage tout à fait respectable. Et aussi à goûter une drôle de nourriture. On t'offrira peut-être des mets délicats, des spécialités de la brousse, comme des larves ou des termites frits. Ferme les yeux au besoin et feins d'apprécier. Les termites sont croustillants et ont le goût de pop-corn. Je te promets que tu n'en mourras pas. »

« Sois respectueuse envers tout le monde. Et ne te fais pas remarquer. »

Celle-là, c'est la meilleure !

CHAPITRE 29 : En route

Figurez-vous que mon premier ange gardien n'était pas au rendez-vous quand, à l'aéroport d'Atlanta, j'ai dû prendre la correspondance pour Washington. Je suis restée plantée là à attendre jusqu'à ce qu'il ne me reste plus qu'un quart d'heure pour attraper mon avion qui partait, évidemment, d'un autre hall. Alors j'ai foncé comme une folle en suivant les panneaux et je me suis retrouvée plus bas, sur un quai de gare. Je sais d'expérience qu'on ne peut plus descendre d'un train une fois qu'il a démarré. À ce tournant de ma vie, allais-je monter dedans et risquer de me retrouver trois jours plus tard dans le Montana ? Pas question.

Alors j'ai couru. Je n'y connais rien, mais à mon avis, celui qui a conçu cet aéroport devait avoir une dent contre les voyageurs. Pourtant j'y suis arrivée, pantelante, échevelée et manquant d'élégance sans doute, mais j'ai réussi à sauter dans l'avion.

Ouf ! J'espérais que le reste du voyage ne serait pas du même tonneau. Mais j'avais tort de m'inquiéter car, à l'aéroport de Dulles, mon ange gardien m'attendait à la porte. C'était une femme à l'air compétent, la quarantaine, habillée comme le serait une avocate dans un film. Je me suis sentie un peu minable en jean et en tee-shirt, mais elle ne partait pas pour le Zaïre, elle. Nous avons pris un taxi et pendant le trajet, je lui ai demandé si c'était une amie d'Art Owens. Ça l'a fait sourire. Elle m'a expliqué qu'elle était chargée de m'escorter, que c'était son métier, elle allait chercher les gens à la gare et à l'aéroport et les conduisait à destination. Dans d'autres villes, ses collègues passent la majorité du temps à escorter des auteurs lors de tournées littéraires. À Washington, ils ouvrent et protègent le chemin des grands fonctionnaires de l'État.

À l'ambassade du Zaïre, ma demande de visa ne figurait dans aucun de leurs dossiers, pas plus que la lettre qu'ils avaient envoyée affirmant qu'on me donnerait mon visa aussitôt que j'aurais prouvé que je n'étais pas indigente. J'ai sorti tous mes papiers, plus la photocopie de leur lettre, plus mon carnet de chèques de voyage équivalant à cinq cents dollars et je les ai étalés sous le nez du préposé. Il a reconnu que tout était en ordre ; puis il m'a invitée à remplir une nouvelle demande et à revenir dans deux jours. Alors ma compagne est intervenue. Elle lui a expliqué très poliment que, s'ils n'arrêtaient pas de faire les marioles, lui et ses copains, elle en ferait de la chair à pâtée pour chiens. Ou quelque chose dans ce goût-là. Ça les a refroidis et un quart d'heure plus tard j'avais mon visa. Depuis, j'ai ajouté « protection rapprochée » à la liste des métiers que j'aimerais faire plus tard.

Vinrent ensuite des heures et des heures de vol et d'ennui, ponctuées de films et de plateaux-repas. Vue d'avion, Kinshasa me surprit. Je m'attendais à voir des débris fumants, une scène d'après l'Apocalypse. Et ce n'était qu'une grosse ville banale, avec des immeubles de bureaux, des gratte-ciel, etc. Il y avait même du soleil.

À six heures du soir, l'aéroport Njili était d'une chaleur étouffante. Il n'y avait pas de passerelle à air conditionné pour aller de l'avion à la porte de débarquement. Dès que les portes s'ouvrirent et avant même de se retrouver au-dehors, les passagers reçurent en pleine figure l'haleine pestilentielle de Kinshasa.

Une fois sur la piste, nous nous sommes traînés jus-qu'à l'aérogare. Un hippie vieillissant à queue-de-cheval et barbe grise s'est approché avec un sourire. « Julie ? » a-t-il lancé. Je l'ai ignoré et j'ai passé mon chemin. Désespéré, il a fouillé la foule du regard en quête d'une autre petite fille de douze ans. N'en voyant aucune, il m'a rattrapée.

« Julie ? a-t-il répété.

— C'est Lukumbo Owona qui doit venir me chercher, et personne d'autre, ai-je dit fermement. J'aimerais donc que vous me laissiez tranquille.

— Alors vous risquez de l'attendre longtemps, ma petite, a-t-il ricané. Luk Owona est à Bolamba, à huit cents kilomètres d'ici. »

Perplexe, j'ai continué mon chemin. On m'avait fait clairement comprendre que je ne devais suivre personne d'autre que Luk. C'était mon tour de chercher dans la foule un grand gars dégingandé qui pourrait être le demi-frère d'Art Owens. Debout à l'entrée de l'aérogare se trouvait un Noir qui ressemblait à Art en plus maous, il n'était pas grand ni dégingandé, mais visiblement, je l'intéressais. Je me suis approchée de lui.

« Luk ? » ai-je lancé.

Il a froncé les sourcils et s'est tourné vers le hippie. Ils ont échangé quelques mots en français. Puis le hippie s'est adressé à moi.

« J'ai expliqué à Mafuta que vous espériez trouver Luk Owona à l'aéroport. Mafuta dit que Luk Owona est le Premier ministre de Mabili et qu'il ne va pas chercher les gens à l'aéroport. C'est comme ça, Julie. D'autres s'en chargent pour lui, en l'occurrence Mafuta et

moi. Il faut que tu te fasses à cette idée. C'est ça ou faire demi-tour et rentrer chez toi. »

Il fallait donc passer outre à l'une des consignes les plus strictes qu'Art m'ait données.

Mafuta est allé chercher mes bagages pendant que le hippie vieillissant restait avec moi dans une salle d'attente qui ressemblait à une antichambre de l'enfer; avec des gens assis par terre, appuyés contre le mur, dormant, las et résignés, comme en attente d'avions qui arriveraient peut-être un jour, peut-être jamais. Le hippie s'appelait. Glen, Just Glen. Son vrai nom, il y avait renoncé depuis qu'il avait volé un hélicoptère quand il était pilote au Vietnam, le même hélicoptère rafistolé qui attendait sur la piste de nous emmener à Bolamba. Bref, Glen avait déserté. Il avait passé les années suivantes à faire de la contrebande là où il y avait de l'argent à prendre, avant de s'installer au Zaïre, où il menait depuis une vie à peu près respectable.

Tandis que Glen me racontait ça pour tuer le temps en attendant que Mafuta ait distribué tous les pots-de-vin nécessaires, je commençais à espérer que nous partirions directement à Bolamba sans avoir à passer une nuit à Kinshasa, comme prévu. Mais il n'en fut pas ainsi. Glen m'expliqua qu'en Afrique la navigation aérienne n'a rien à voir avec celle qui se pratique aux États-Unis. Là-bas, on peut suivre constamment sa position, de jour comme de nuit, grâce à un réseau de stations radio, et l'on sait toujours quel temps on va rencontrer. En Afrique, on vole à vue et au pifomètre, et seul un héros ou un fou tenterait de décoller après la tombée de la nuit pour survoler huit cents kilomètres de jungle.

Une demi-heure plus tard, nous nous entassions dans une voiture d'un modèle qui m'était inconnu. Mafuta s'assit devant, à côté du chauffeur, tenant ostensiblement une carabine contre son genou gauche. « Pour faire savoir à toute la racaille qu'ils trouveront à qui parler, si jamais ils nous cherchent des embrouilles », m'expliqua Glen. Nul doute qu'en cas de problème Mafuta devait se servir de son arme.

Nous avons commencé un long périple à travers La Cité, une immense zone de taudis où vivent les deux tiers de la population, avec des appentis dans lesquels les gens cuisinent sur des feux de camp. J'ai vite compris que c'était là l'origine de la puanteur qui nous avait saisis à la gorge à notre descente d'avion. Quand j'ai questionné Glen à ce sujet, il m'a demandé si j'avais jamais visité une décharge à ordures. Je lui ai avoué que je ne m'étais encore jamais payé ce luxe.

« Eh bien, disons tout simplement que les ordures, ça brûle.

— Et alors ?

— Ici, à La Cité, c'est ce qui sert de combustible pour la cuisine. Et des tas de gens qui cuisinent sur des feux d'ordures, ça fait une sacrée puanteur qui vous imprègne et vous colle à la peau. »

J'ai dégluti sans faire aucun commentaire.

Bizarrement, il y avait plein de bars et de boîtes de nuit dans La Cité. Beaucoup donnaient sur le dehors et il en sortait une musique *live* endiablée qui me fit penser à de la salsa. Je fus d'abord frappée par le contraste entre la gaieté effrénée de la musique et la misère environnante, puis je me dis que la musique était peut-être justement un antidote à cette misère. Me voyant tendre l'oreille, Glen fit remarquer, avec une pointe d'ironie, que Kinshasa est la capitale africaine de la *live music*. J'eus presque envie de m'arrêter pour écouter et voir ça de plus près.

Au bout d'une demi-heure de route, nous étions encore loin du centre-ville où se trouvent les bâtiments officiels, les musées et les boutiques à la mode européenne, mais en plein milieu de taudis qui avaient bien meilleure apparence. C'était le quartier où vivait Glen, et c'est là que j'allais passer la nuit. Lui et Kitoko, sa petite amie, avaient un appartement dans une maison datant de l'époque coloniale, jadis élégante, aujourd'hui très délabrée. Même ici,

les gens cuisinaient çà et là sur des feux de camp, et nous dûmes en enjamber un pour atteindre l'escalier extérieur qui menait à l'appartement de Glen, au deuxième étage.

Kitoko me plut au premier regard. Elle avait dans les vingt-cinq ans, elle était maigre et ce n'était pas une beauté, mais son gentil sourire était irrésistible. Bien que, comme Mafuta, elle ne parlât que le lingala et le français, je n'eus pas besoin de lui faire un dessin pour qu'elle devine que je mourais d'envie de faire un brin de toilette. Heureusement, ils avaient une salle de bains. J'appris avec soulagement qu'ils avaient aussi un réchaud (pas de cuisine aux ordures ici!) et des lampes à pétrole qu'on allumait quand l'électricité était coupée, ce qui arrivait fréquemment.

Kitoko préparait du *moambé*, un plat de poulet aux arachides et à l'huile de palme accompagné de riz, dont le délicieux arôme emplissait la cuisine. Glen me montra sa collection de cassettes, moitié rock'n roll, moitié musique zaïroise, et m'invita à choisir. Comme j'ai horreur de ça, j'attrapai quelques cassettes au hasard et les lui tendis.

Tandis que nous écoutions la musique en attendant de dîner, Glen m'expliqua qu'il avait rencontré Kitoko alors qu'il effectuait de petites missions plus ou moins louches pour la République de Mabili avec son hélico. C'était la fille du cousin de la femme de Luk... un lien de parenté que j'eus du mal à saisir, je l'avoue. Elle travaillait au centre-ville pour une firme d'import-export et servait aussi à Luk d'assistante et d'informateur.

Art avait raison sur un point : j'avais dormi pendant tout le trajet jusqu'à Zurich, puis jusqu'au Zaïre et, à neuf heures du soir heure locale, je me sentais fraîche et gaillarde, d'humeur à jouer au poker toute la nuit. Pourtant, après avoir descendu deux énormes bouteilles de bière zaïroise pendant et après le dîner, je commençais à être pompette et, vers une heure du matin, je m'assoupis. Huit heures plus tard, nous petit-déjeunions de bananes et de sablés au chocolat fourrés à la vanille que j'avais apportés, puis Kitoko nous embrassa tous les deux pour nous dire au revoir.

Mafuta nous attendait en bas dans la voiture. Nous sommes retournés à l'aéroport sans nous faire agresser, tirer dessus, bombarder, étrangler, asphyxier, prendre entre deux feux, viser depuis un toit ou attaquer au napalm. Pas même un jet de pierres ou de tomates.

En revanche, pendant la nuit, quelqu'un avait siphonné l'essence de l'hélico, pourtant garé bien en vue à l'aéroport, et sous la surveillance continue d'un mécanicien soudoyé à cette intention. Pour Glen, c'était du tout-venant. Au bout d'une heure, grâce à lui, nous avons pu décoller.

Une fois l'hélico stabilisé, Glen m'a fait remarquer qu'à mon retour je pourrais raconter aux copains que j'avais rencontré un véritable espion en activité. Au début, j'ai cru qu'il parlait de lui, mais ça ne semblait pas logique.

« Ah, vous parlez de Mafuta, ai-je dit après un instant de réflexion.

— Mais non, pas Mafuta, ce n'est qu'un tas de muscles. Je parle de Kitoko. Les espions qui agissent dans la réalité ressemblent rarement aux personnages des romans d'espionnage », m'a-t-il lancé en riant.

CHAPITRE 30 : Lukumbo Owona

L'itinéraire qui mène à Bolamba est assez simple, dans l'ensemble. Il faut suivre le fleuve Zaïre en allant vers le nord-est pendant huit cents kilomètres, puis survoler l'un de ses affluents qui part à gauche, le Mongala, et, au bout de quatre-vingts kilomètres, on arrive à destination. Pour le fleuve Zaïre, pas de problème, il est énorme et aussi boueux que le Mississippi, mais pour tourner au bon endroit quand on doit le quitter et suivre le Mongala, c'est une autre paire de manches. Après tout, ce n'était pas à moi de m'en inquiéter. Et Glen savait manifestement comment distinguer le Mongala des innombrables affluents qui serpentent et s'enfoncent dans la forêt tropicale.

Heureusement que nous ne pouvions pas filer tout droit, car j'aurais raté un truc sensationnel, une sorte de village flottant qui va et vient entre Kinshasa et Kisangani. D'après ce que j'ai compris, c'est un vapeur qui pousse un ensemble de barges dont on distingue à peine la forme, sous le fatras de passagers et de marchandises qu'elles transportent. J'ai vu des crocodiles, des poulets, des chèvres, un canapé et des fauteuils rembourrés qu'on acheminait vers l'amont (et qui, en attendant, servaient de sièges à une dizaine de personnes), des caisses, des cageots, des ballots de vêtements, une Jeep rouillée, une pile de cercueils, un piano droit et des gens partout, bébés, enfants, femmes pilant du manioc dans de grosses cuves émaillées, des tas de gens occupés à cuisiner, à commercer, à jouer et à sauter d'une barge à l'autre. Sur chaque embarcation, il y a un bar où l'on danse et joue de la musique à toute heure du jour et de la nuit.

Les commerçants des villages de l'intérieur descendent les affluents en pirogue pour atteindre la rivière et aller à la rencontre du vapeur, ce qui peut leur prendre des jours. Ils paient et viennent s'amarrer aux barges pour vendre des bananes, du poisson, des singes, des perroquets et acheter des cuvettes et des bols en émail, des lames de rasoir et des vêtements qu'ils remportent chez eux. D'après Glen, c'est presque un village, car des enfants naissent et grandissent sur ce vapeur qui fait la navette entre Kinshasa et Kisangani quasiment sans descendre à terre. J'aurais aimé qu'Ishmael vît ça, c'était une démonstration magistrale du fait qu'il n'y a pas qu'un seul bon mode de vie valable pour tous. Celui-ci ne serait sans doute pas du goût de tout le monde, mais il m'attirait beaucoup, je l'avoue.

Nous survolions le fleuve Zaïre depuis à peine cinq cents mètres quand je compris ce que Glen avait voulu dire en parlant du risque qu'il y a à survoler la jungle de nuit sans prévisions météorologiques ni liaison radio. D'un bout à l'autre de l'horizon, la forêt n'est qu'une masse compacte qui part du bord même de la rivière. Pris dans un orage et forcé d'atterrir, vous seriez coincé entre la rivière et la forêt sans nul endroit où vous poser. Et que vous choisissiez l'une ou l'autre, vous auriez peu de chances d'en sortir vivant. Le jour, le problème peut se résoudre en atterrissant dans la clairière d'un village construit au bord de l'eau, mais la nuit, on n'y voit goutte.

Nous volions depuis trois heures environ quand l'hélico prit au nord pour suivre le Mongala. Un trio de pirogues descendait cet affluent en direction du fleuve Zaïre. Quand le village flottant serait à la hauteur du Mongala, le lendemain matin, ils iraient s'y accrocher. D'après Glen, ils transportaient des ignames et du manioc séché, une racine qu'on réduit en poudre et avec laquelle on confectionne l'équivalent de nos boulettes de pommes de terre.

Encore une demi-heure et nous fûmes en vue de Bolamba. D'abord, je crus que Glen se moquait de moi et que le vrai Bolamba se trouvait quarante ou cinquante kilomètres plus

haut. Mais non, il était tout à fait sérieux. Ce petit village minable, de la taille d'un terrain de base-ball, était la capitale de la République de Mabili. Je sais, ça a l'air idiot, mais j'étais très vexée. Glen s'en aperçut et m'expliqua que c'était une ville bien plus étendue durant l'époque coloniale et que, malgré les apparences, c'était encore aujourd'hui un centre commercial important pour toute la région. L'hélico atterrit sur le préau de l'école et des dizaines d'enfants et d'adultes se précipitèrent en courant pour voir ce que Glen avait apporté. Parmi eux, se trouvait un jeune homme qui se présenta à moi. Il s'appelait Lobi et était le secrétaire du ministre. Il m'invita à le suivre jusqu'à la résidence officielle, un pâté de maisons plus loin.

« C'est tout ce que vous avez apporté ? » fit-il remarquer en s'emparant de mes deux sacs.

En chemin, il me demanda poliment si j'avais fait bon voyage et si mon séjour à Kinshasa avait été « satisfaisant ». Puis la conversation tourna court.

La résidence officielle était un ensemble d'édifices datant de l'époque coloniale, très plaisant vu de l'extérieur, dont une simple plaque de bronze à l'entrée indiquait la fonction gouvernementale. La façade ressemblait trait pour trait à celle de l'ambassade du Zaïre à Washington. Quand nous entrâmes, Lobi fit un signe de tête à la personne qui était à l'accueil et me conduisit au deuxième étage. Là, il me montra la salle d'eau et me fit asseoir sur un banc. « Le ministre est au courant de votre arrivée, il ne va pas tarder, me dit-il. Entre-temps, je vais porter vos affaires dans votre chambre. D'accord ? »

J'acquiesçai et il s'engagea dans le couloir. Dix minutes plus tard, il revint et parut surpris de me trouver là.

Il dit qu'il allait voir ce qui retenait monsieur le ministre et disparut par une porte au bout du couloir. Trois minutes après, il passa la tête par la porte et me fit signe d'approcher.

« Monsieur le Premier ministre était au téléphone, mais il est prêt à vous recevoir, maintenant. »

Lobi me fit traverser un premier bureau vide, sans doute réservé à l'origine à un réceptionniste, et pénétrer dans le sanctuaire. Un homme qui ne pouvait être que Luk Owona se leva de son fauteuil et m'adressa un salut compassé.

« Bienvenue à Bolamba, Miss Gerchak », me dit-il d'un ton peu chaleureux avant de m'inviter à m'asseoir.

Sans conviction, il me demanda si j'avais fait bon voyage et enfila les politesses d'usage, puis il en vint à notre affaire.

« Si j'ai bien compris, vous voudriez qu'on vous aide à réimporter un gorille de plaine », me dit-il en me toisant à travers ses lunettes à verres épais.

Assise là à l'écouter, je me suis vite rendu compte à quel point Art Owens s'était trompé dans ses estimations. J'aurais déjà dû m'en douter en voyant que Luk ne m'attendait pas à l'aéroport de Kinshasa. Il n'avait pas daigné m'accueillir à ma descente de l'hélicoptère, ni sortir de son bureau pour venir me chercher dans le couloir, et il n'était pas non plus allé vers moi quand j'étais entrée dans la pièce. A présent, j'étais fixée. Contrairement à ce qu'Art avait escompté, son frère Luk n'était ni notre ami ni notre allié.

Soudain la moutarde m'est montée au nez. J'en voulais à Art d'avoir été aussi aveugle et à Luk de se comporter comme un goujat. J'étais hors de moi, et quand ça m'arrive, je suis capable de tout. En l'occurrence, certains trouveront peut-être que j'ai fait preuve de courage, mais moi, je ne me fais aucune illusion. C'était de la bêtise pure et simple.

« Si j'ai bien compris, vous et votre frère, vous n'êtes pas du même père », lui lançai-je.

Il parut déconcerté que j'introduise cet élément personnel dans notre conversation, mais il reconnut le fait.

« J'en conclus que le père d'Art a dû lui apprendre les bonnes manières », ajoutai-je.

Luk resta figé pendant vingt secondes, le temps d'être sûr d'avoir bien compris le sens de ma remarque, puis il blêmit. Son visage noir vira au gris cendre.

J'aurais voulu être morte. J'aurais voulu être à la maison, ou au moins à bord de l'hélico. J'ai cru qu'on allait venir me chercher pour me fusiller. Et la manière dont il me fixait confirmait cette impression. J'ai soutenu son regard. Si l'on fuit ou que l'on se dérobe, l'autre en profite pour passer à l'attaque. C'est l'un des rares trucs que je connais.

« Comment osez-vous venir dans mon bureau m'insulter? me dit-il enfin d'un ton glacial.

— Et vous, comment osez-vous être si désobligeant envers une amie de votre frère qui vient de faire dix mille kilomètres pour vous demander un service ? »

J'ignore si j'ai employé le mot « désobligeant », je n'en jurerais pas, mais j'étais vraiment inspirée.

Nous nous sommes regardés en chiens de faïence. Et peu à peu, j'ai senti que nos rôles s'inversaient. À présent, c'était lui qui ne savait plus où se mettre. Il a baissé les yeux et, chose incroyable, j'ai su que j'avais gagné. Je ne m'étais peut-être pas fait un ami pour la vie, mais c'est moi qui avais eu le dessus.

Nous sommes restés assis là. Manifestement, il ne savait que faire, ni moi non plus. Je venais de blesser à mort un homme assez puissant pour me faire exécuter, et je l'avais forcé qui plus est à ravalier sa fierté. Aucun de nous ne savait comment se sortir de cette situation.

« Votre frère m'a chargée de vous dire que l'Afrique lui manque, et vous aussi », tentai-je en désespoir de cause.

C'était pure invention. Il n'avait jamais exprimé pareil sentiment.

« J'ai du mal à le croire », répliqua Luk.

J'ai haussé les épaules, comme pour dire que, face à quelqu'un d'aussi obtus, la cause était désespérée.

« Et il va bien ?

— Ça peut aller », répliquai-je avec une certaine ambiguïté.

En tout cas, cet échange signifiait que la guerre totale avait été évitée.

« Je vous prie d'accepter mes excuses... reprit-il après un long silence. Et maintenant, veuillez avoir l'obligeance de m'expliquer en quoi consiste cette affaire de gorille. »

J'ai trouvé ça bien joué, de joindre ainsi l'excuse à la requête. Cela lui épargnait l'humiliation d'avoir en plus à recevoir mon pardon.

Pourtant, le ton qu'il avait employé montrait que « cette affaire de gorille » n'était à son avis qu'une couverture servant à masquer une affaire plus importante. Il me fallait changer légèrement de tactique par rapport à ce qui était prévu. Si je disais la vérité à Luk, à savoir que le seul souci d'Art était bien de restituer un gorille à son milieu naturel, il pourrait très bien juger que cette affaire n'était pas digne d'intérêt. Mon instinct me le soufflait. Pour l'éviter, je lui expliquai que c'était moi qui tenais à rendre le gorille à son milieu naturel. En d'autres mots, au lieu d'avoir l'air d'un outil tombé entre les mains d'Art, j'inversai les rôles et c'est Art qui devenait l'instrument docile dont je me servais pour parvenir à mes fins. C'était une manœuvre hardie et très risquée, car je n'eus que cinq secondes pour me décider à la tenter.

Mais Luk ne perça pas à jour ma périlleuse improvisation et il tomba dans le panneau. Je le lus dans yeux. Et je vis que cela changeait tout pour lui. Son corps même fut traversé d'une sorte de frisson tandis qu'il s'adaptait à cette nouvelle réalité. En une vision fulgurante, il crut qu'Art était devenu fou. Fou de pour être exact. Et dans l'imagination de Luk, la fillette crasseuse et épuisée par son voyage que j'étais se métamorphosa instantanément en une adorable nymphe.

Je ne pouvais rien y faire. D'ailleurs, je ne tenais pas particulièrement à y remédier. Dans

l'esprit de Luk, tout devenait clair. J'avais un gorille (Dieu sait comment et pourquoi) que je voulais rétablir dans la forêt tropicale centrafricaine. Art ne pouvait pas me résister, il fallait qu'il accède à mes désirs. Et comme il ne pouvait se rendre lui-même au Zaïre pour régler la question, c'est moi qui étais venue. On n'avait pas dépensé toute cette énergie et cet argent pour faire plaisir à un gorille, c'eût été une absurdité, mais pour me faire plaisir à moi. Cela, Luk pouvait le comprendre... Je n'allais pas l'en dissuader.

Après ma rencontre avec Luk, on me montra ma chambre, qui n'avait rien d'extraordinaire. Je suspendis la robe que je porterais le lendemain pour rencontrer Mokonzi Nkemi et je la défroissai un peu pour atténuer les plis les plus marqués. Ce n'était pas le genre de truc dont je raffole, trop habillé à mon goût, mais on m'avait dit et répété qu'il serait très mal venu de paraître en jean et en tee-shirt devant un président de la République. Il y avait une salle de bains au bout du couloir avec une baignoire presque assez profonde pour y nager, et je m'y prélassai longuement avant de faire un petit somme.

Comme les anglophones étaient rares, Just Glen s'institua mon mentor pour la soirée. Il y aurait un grand banquet dans ce qui servait de salle de bal, et je fus soulagée d'apprendre qu'il n'était pas en mon honneur. C'était le style de Nkemi d'organiser un festin. Pour ce qui constituait l'essentiel du gouvernement. Lui et Luky assistaient rarement, d'ailleurs leur présence aurait sans doute jeté un froid. Ce soir (comme presque tous les soirs), trente ou quarante personnes étaient attendues, des employés et leurs nombreuses familles, qui allaient du nouveau-né à l'ancêtre.

Que cela me plaise ou non, mon entrée ferait sensation, m'avertit Glen, et ce fut le cas, surtout auprès des enfants et des jeunes. Un mur compact se forma autour de moi, les questions se mirent à fuser de tous côtés, et Glen me dit que je ferais mieux de satisfaire leur curiosité maintenant qu'ils étaient en groupe. Sinon, ils me harcèleraient chacun leur tour durant toute la soirée.

Naturellement, ils voulurent connaître la raison de ma présence. Je leur expliquai que j'étais venue voir le président. Bien évidemment, ils demandèrent alors pourquoi j'étais venue le voir. Après avoir traduit la question, Glen me conseilla de répondre que je ne pouvais pas en parler, et je suivis son conseil. Ils voulurent savoir aussi d'où je venais exactement et comment c'était là-bas, avec tous les détails. Ce que je pensais de la cuisine et de la musique zaïroises, de leurs routes et de leur climat. Ils me demandèrent ce qui passait à la télévision américaine et, après m'être embourbée en tentant de leur expliquer ce qu'était un sitcom, je leur retournai la question. Ce fut un éclat de rire général. Glen m'expliqua que Mobutu était un passionné de catch professionnel, ce qui faisait l'essentiel du programme de la télévision zaïroise. Parmi les plus âgés, certains voulurent savoir si j'approuvais la politique des États-Unis à l'égard de la Libye, d'Israël et de l'Iran. Quand je répondis que j'avais l'esprit large en priant Glen d'expliquer que c'était une boutade, il dit comprendraient pas. Effectivement, je fis un bide. Je me rattrapai en leur montrant que, pour une simple touriste, je connaissais bien l'histoire de la République de Mabili, et cela leur fit vraiment plaisir.

Au bout d'une heure, Glen leva la séance pour que nous puissions enfin nous restaurer. Il m'accompagna au buffet où étaient disposés une cinquantaine de plats dont presque tous lui étaient inconnus. Estimant qu'ils me plairaient, il en choisit cinq ou six et ajouta quelques cuillerées de cinq ou six autres plats, pour goûter. Il n'y avait rien de bizarre ni de très exotique. Je ne saurais donc pas si les termites frits ont vraiment le goût de pop-corn. En tout cas, c'était fameux, contrairement à la cuisine américaine où il faut toujours ajouter du sel, du poivre, de la sauce de soja, de la moutarde ou du jus de citron pour que ça ait du goût. Glen me recommanda un plat dont j'appris ensuite que c'était du singe fumé. Il croyait

sans doute me faire flipper. Eh bien, il en fut pour ses frais.

CHAPITRE 31 : Mokonzi Nkemi

Le but de mon entrevue avec Luk Owona le mercredi après-midi était clair. Dans la fable que nous essayions de leur faire accroire, Luk avait pour rôle de « découvrir mes intentions », afin de préparer Mokonzi Nkemi à me rencontrer le jeudi matin. Ce dernier ignorerait tout de mes rapports avec Art Owens, *persona non grata* dont le nom ne devait être mentionné sous aucun prétexte. Mon rendez-vous avec Nkemi était supposé se dérouler sans anicroche. Nous échangerions quelques civilités et je lui exposerais ma requête, à laquelle il accèderait aussitôt. Je le remercierais et je pourrais rentrer chez moi. Pour nous tous, cela semblait aller de soi.

Nkemi avait droit à un authentique bureau de réception avec réceptionniste. Escortée par mon fidèle Lobi (d'après Glen, ce nom signifie à la fois hier et demain en lingala), j'attendis une dizaine de minutes avant d'être admise en présence du fameux président. Comme il convient, le bureau de Nkemi était plus grand et plus chic que celui de Luk, mais ce qui me surprit, ce fut l'homme lui-même. Je m'attendais à un petit généralissime raide et trapu. Or Nkemi était grand et maigre, avec un air d'intellectuel, des épaules tombantes, en costume-cravate sombre et chemise blanche. Lui aussi portait des lunettes, qu'il enleva pour m'inviter à m'asseoir sur une chaise placée devant son bureau.

« Prendrez-vous du café avec moi ? » me demanda-t-il.

Me voyant hésiter, il m'assura qu'il serait à base d'eau purifiée. J'acceptai poliment, même si, à dire je n'y tenais guère. Il s'enquit encore plus longuement de mon voyage et de mon séjour à Kinshasa, puis de ma résidence et du dîner de la veille. Sur ce, le café arriva et nous le bûmes. Puis nous en vînmes à notre affaire. Il s'excusa de me presser ainsi, mais il attendait un coup de fil de Paris d'ici à quelques minutes. Je dis que je comprenais très bien. Il me confia que M. Owona lui avait résumé mon projet et me demanda de le lui exposer en détail.

Enfin le spectacle commençait.

Le gorille Ishmael était une célébrité en Amérique, lui expliquai-je, comme le gorille Gargantua l'avait été en son temps. Gargantua avait fini par mourir en captivité, mais l'état d'esprit des gens qui aimaient les animaux avait bien changé depuis. Ils avaient envie qu'Ishmael retrouve la liberté, la vie sauvage, et ses propriétaires eux-mêmes étaient prêts non seulement à renoncer à un animal de prix, mais à dépenser beaucoup d'argent pour qu'il regagne sa terre natale, à l'ouest de la forêt tropicale centrafricaine. Il fallait seulement nous aider à transporter Ishmael de son point d'arrivée à Kinshasa jusqu'à l'endroit où il serait remis en liberté.

Nkemi témoigna un intérêt poli en demandant si, selon moi, un animal ayant passé sa vie en captivité serait capable de survivre dans la jungle. Je récitai alors ma leçon. C'était l'une des nombreuses réponses que l'on m'avait apprises et fait répéter.

« Si c'était un prédateur, je répondrais non. Un lion adulte maintenu en cage toute sa vie ne parviendrait pas à chasser pour assurer sa subsistance. Mais un animal qui se nourrit de

feuillages et de fruits comme un gorille n'aura aucun mal à survivre dans un milieu approprié. D'ailleurs, ceux qui s'occupent de lui resteront dans la brousse tant qu'ils ne seront pas certains qu'il s'est bien réadapté. S'il n'y parvient pas, ils devront le ramener ou bien abréger ses jours. »

Je fis cette dernière remarque à contrecœur, mais c'était nécessaire.

Nkemi voulut ensuite savoir si l'opération avait été sponsorisée ou bénéficiait au moins de l'aval et du soutien d'une association de protection de la nature mondialement connue, telle que World Wildlife Fund. Là, Art marquait un point, car il avait prédit qu'on me poserait cette question. Pour Nkemi, ce serait l'occasion de se voir décerner quelques titres flatteurs par la presse internationale. Je lui répondis que nous nous en étions passés pour l'instant, mais que nous serions ravis de nous en occuper, s'il le souhaitait.

Nkemi demanda pourquoi on avait envoyé quelqu'un de si jeune pour cette mission. A mon avis, c'était l'un des points faibles de notre échafaudage romanesque, mais je n'avais pas le choix et je me mis à débiter ce que nous avions mis au point. Un concours national avait eu lieu dans les écoles, dont le prix revenait à l'élève qui avait composé la meilleure rédaction, sorte de plaidoirie en faveur du retour d'Ishmael à sa terre natale. J'en étais l'heureuse gagnante. Quant au prix, c'était la présente mission, aller en Mabili requérir l'aide du président de la République. Nkemi ne sembla pas avoir une meilleure opinion que moi de ce conte à dormir debout, mais il ne fit aucun commentaire.

« Dites-moi, Miss Gerchak, reprit-il après un instant de silence, quelle raison aurais-je d'après vous de vous rendre ce service ?

— Une bonne action se suffit à elle-même. »

Il approuva cette réponse diplomatique, mais ne s'en tint pas là.

« Supposez qu'en l'occurrence elle ne suffise pas.

— Bon. Alors je vous en prie, dites-moi donc ce qui suffirait.

— Je ne veux pas de pots-de-vin, Miss Gerchak, fit-il en secouant la tête. Je veux que vous trouviez ce qui, dans cette entreprise, mérite mon intervention, car à vrai dire je ne le perçois pas encore. Excusez ma brutalité, mais qu'est-ce que cela me rapporte ? Sinon moi, qu'est-ce que cela rapporte à la Mabili ou à l'Afrique ? Je ne suis pas un homme cupide, mais j'attends qu'on me paie d'une façon ou d'une autre pour ma coopération. Vous obtenez ce que vous voulez. Les propriétaires de cet animal également, sinon ils ne se donneraient pas cette peine, croyez-moi. De tous, pourquoi serais-je le seul à ne rien en retirer ? »

Fichue question. Aucune idée ne me venait, et rien d'autre ne se profilait devant mes yeux que l'échec cuisant de toute ma mission. En proie à une terreur absolue, j'étais complètement bloquée.

« L'ennui, c'est que j'ignore ce que vous voulez », lui dis-je.

Il hocha de nouveau la tête d'un air dolent et compassé. « Ce n'est pas la question, Miss Gerchak. Si, apprenant votre désir de ramener cet animal ici, je vous avais invitée à venir me voir pour vous convaincre d'accepter mon aide, vous seriez en droit de me demander pourquoi l'on devrait m'accorder cette opportunité à moi plutôt qu'à un autre, et quel intérêt vous en retireriez. Je n'aurais pas de mal à vous répondre, car j'y aurais réfléchi avant de vous inviter. »

Je restai bouche bée, complètement abrutie.

« Vous êtes une charmante jeune personne, pour-suivit Nkemi, et votre rédaction devait être charmante elle aussi, mais les organisateurs de cette opération auraient été plus sages d'envoyer une personne qualifiée en ce domaine, je le crains.

— Cela va décevoir beaucoup de gens, lançai-je faiblement.

— Je n'ai pas pour tâche de les contenter.

— Mais nous demandons si peu de chose ! » bêlai-je.

Il haussa les épaules. « Quand on demande peu, on Peut se permettre d'offrir peu en échange. Mais il n'est pas légitime de ne rien offrir du tout. » Heureusement, c'est à cet instant que le secrétaire de Nkemi entra pour lui dire que Paris était enfin en ligne. Aurais-je la patience d'attendre dehors quelques minutes ? me demanda-t-il. Moi, mais comment donc ! J'ai détalé vers la porte comme un lapin.

Vous aurez une idée de mon état d'esprit si je vous dis que j'envisageai de joindre Art par téléphone. Je calculai que, là où il se trouvait, il était quatre heures et demie du matin ; au moins, il serait chez lui. L'ennui, c'est que j'ignorais le temps dont je disposais et celui qu'il me faudrait pour obtenir la ligne. Il valait mieux consacrer ce temps-là à me calmer, chasser la panique qui m'avait envahie et préparer une riposte foudroyante qui, pour l'instant, me fuyait.

En outre, je savais déjà ce qu'Art avait à dire là-dessus. C'était lui l'auteur de l'argument confondant que je venais d'avancer : *Nous ne demandons pas grand-chose, alors pourquoi ne pas nous l'accorder ?* Un fiasco. Ishmael n'avait rien proposé à ce sujet. Sinon, qu'aurait-il dit ? Curieusement, je l'ignorais, mais je savais comment il s'y serait pris il aurait raconté une histoire, une fable. Une fable sur un roi et un suppliant étranger... Un roi à qui l'on demande d'aider à restituer quelque chose, et qui ne comprend pas que cette restitution porte en elle sa propre récompense...

J'avais vu Ishmael inventer en quelques minutes une fable qui collait parfaitement à telle ou telle situation. C'était donc faisable. Il fallait juste trouver les bons éléments et faire en sorte qu'ils fonctionnent ensemble... J'imaginai une perle. Puis une pièce d'or. Après cette petite mise en train, j'en vins à penser à la structure de l'oreille interne qui contrôle l'équilibre ; si j'avais su comment s'appelait ce fichu truc, je m'y serais peut-être arrêtée. Enfin, je trouvai une idée qui d'après moi en valait bien une autre, et je me mis à la développer. Cinq minutes plus tard, j'étais prête à affronter Nkemi, et lui était prêt à me recevoir.

« J'aimerais vous raconter une histoire », déclarai-je quand je me retrouvai assise en face de lui.

Nkemi inclina la tête pour indiquer que c'était une entrée en matière nouvelle et intéressante, et m'engageant à poursuivre.

« Un jour, un prince fut sollicité devant toute sa cour par un visiteur étranger venu lui demander une faveur. Le prince fit passer le visiteur dans ses appartements et l'invita à lui exposer sa requête.

« "J'aimerais que vous fassiez ouvrir les portes de votre château pour que je puisse y faire entrer un cheval et l'installer dans vos écuries, lui dit l'étranger.

«— Comment est ce cheval ? voulut savoir le prince.

« — C'est un étalon gris, Votre Altesse, avec une étoile noire sur le front."

« Le prince fronça les sourcils.

« Il y avait un cheval comme celui-là dans l'écurie de mon père, quand j'étais petit garçon. Et puis il a disparu dans un terrible incendie, avec plusieurs autres bêtes.

— Ferez-vous ouvrir les portes et me laisserez-vous loger ce cheval dans vos écuries ?

— Et pourquoi le ferais-je ? répliqua le prince. Pardonnez cette brutalité, mais quel bénéfice en tirerai-je, si je vous accorde cette faveur ?

— Je pensais m'être fait comprendre, Votre Altesse, remarqua l'étranger. C'est bien le cheval qui a disparu des écuries de votre père quand vous étiez enfant. Je ne fais que vous restituer ce qui vous appartient" »

Nkemi sourit et me fit signe de poursuivre.

« Nous ne vous demandons pas de veiller sur une chose qui nous appartient, lui dis-je. Nous essayons de vous restituer une chose qui vous appartient à vous.

— Vous voyez ? acquiesça Nkemi, toujours souriant. J'aurais pu trouver cela moi-même, en y réfléchissant. Mais c'était à vous de me le montrer, pas à moi de le découvrir. En inversant les rôles, vous m'avez manqué de respect, même si je sais très bien que, personnellement, vous n'en aviez pas l'intention.

— Je comprends, et je suis tout à fait d'accord avec vous, reconnus-je.

— Je serai ravi de vous aider dans cette drôle d'aventure, conclut-il. M. Owona prendra toutes les dispositions nécessaires. »

Sur ce, il se leva et me tendit la main pour prendre congé.

Huit heures plus tard, j'étais dans l'avion qui me ramenait à Zurich.

CHAPITRE 32 : Comme du papier à musique

Après une longue et fastidieuse escale à Atlanta, j'arrivai à la maison avant minuit le vendredi, dans un état semi-comateux. Maman me fourra au lit. Quand elle me réveilla à huit heures le lendemain matin pour m'annoncer que M. Owens venait me chercher, je rechignai. J'aurais volontiers dormi encore six bonnes heures. Mais je réussis à me lever, me doucher, m'habiller et prendre un petit déjeuner en un temps record pour retrouver Art dans la rue, avant qu'il soit obligé d'entrer et de faire la conversation à ma mère. Il fallait environ trois quarts d'heure de route pour rejoindre le cirque qui, entre-temps, avait avancé de deux villes plus au nord.

Après que je lui eus raconté mes aventures africaines sans lui faire grâce d'aucun détail, il me mit au courant des derniers événements.

« Il s'est passé deux choses depuis ton départ. D'abord, Ishmael a pris très froid et je crains la pneumonie. Il n'existe pas beaucoup de vétérinaires capables de soigner un gorille ou prêts à le faire, mais j'en ai trouvé un et une ambulance doit arriver d'un moment à l'autre.

— Il va se remettre, n'est-ce pas? »

C'est tout ce que je trouvai à dire, mais je connais-sais assez bien Art pour savoir qu'il m'aurait déjà rassurée, s'il l'avait pu. Il n'avait pas l'air trop inquiet. Pourtant, et je dus m'en tenir là.

« La seconde ?

— C'est qu'Alan Lomax a retrouvé notre piste, déclara-t-il avec un petit rire amer.

— Écoutez, il faudrait peut-être que je sache ce qui se passe avec Alan. Ishmael refuse de m'en parler, mais cela ne vous empêche pas de le faire. »

Art roula un moment en silence, puis il se décida.

« Il arrive qu'Ishmael tombe sur un élève qui n'arrive pas à lâcher prise et devienne... possessif. C'est une chose qu'Ishmael redoute terriblement, à juste titre d'ailleurs.

— Pourquoi ça ?

— Réfléchis. Une fois qu'on possède un animal, on en fait ce qu'on veut. Il faut regarder les choses en face.

— Oui, mais Alan ne possède pas Ishmael.

— Justement, il voudrait bien. Avant-hier, il m'en a proposé mille dollars.

— Oh non, ce n'est pas vrai ! »

J'avais envie de hurler et de déchiqueter le tableau de bord avec mes dents. « Que lui avez-vous dit ? »

Art grimaça un sourire. « Que j'accepterais peut-être pour vingt-cinq mille.

— Comment ? m'enquis-je, indignée.

— Que faire ? Il fallait à tout prix qu'il continue à penser que, pour moi, Ishmael n'est qu'une bête comme une autre.

— Oui, je comprends.

— Rends-toi compte que, dans son esprit, Alan fait quelque chose d'admirable : il essaie de sortir Ishmael d'une situation désespérée.

— Ishmael ne lui a-t-il pas dit qu'il n'avait pas besoin de son aide ?

— Si, bien sûr. Mais il n'a pas envie de lui expliquer pourquoi il préfère s'en passer.

— Ça m'échappe.

— Réfléchis, Julie. Tu peux trouver ça toute seule. »

Mais je n'arrivai à rien. « Pour Alan, comment Ishmael est-il arrivé à la ménagerie ? demandai-je.

— Je n'en ai aucune idée. »

Nous roulâmes en silence un moment.

« Et que va-t-il faire, d'après vous ? finis-je par demander.

— Alan ? À mon avis, il va rentrer chez lui et essayer de réunir tout l'argent qu'il pourra. Quand il viendra le déposer en liquide devant mes yeux cupides, je ne serai plus qu'une pâte molle entre ses mains.

— Mais Ishmael sera loin, c'est ça ?

— Oui, à moins qu'Alan ne réagisse à une vitesse prodigieuse. Ishmael part dans quelques heures, et le cirque lui-même aura disparu d'ici à lundi. »

Nous arrivions aux abords d'une petite ville située à mi-chemin. C'est alors que j'aperçus Alan Lomax en personne. Garé dans une station-service, il trifouillait, avec un mécanicien, sous le capot d'une Plymouth qui devait rouler depuis des lustres.

« Des ennuis mécaniques, à ce qu'on dirait, remarqua Art.

— Oui.

— Peut-être un gravillon coincé dans le ventilateur.

— Vous croyez ?

— C'est possible », répliqua Art.

Je le regardai d'un drôle d'air. « Faudra-t-il qu'il en change ?

— Je le crains. Malheureusement, il n'est pas facile d'obtenir des pièces de rechange dans ces petits bleds. Surtout un dimanche. S'il va doucement, il pourra sans doute rentrer chez lui sans ventilateur, mais il arrivera trop tard pour le faire remplacer aujourd'hui.

— Quelle déveine », fis-je remarquer.

CHAPITRE 33 : Adieu, mon Ishmael

Assis dans cette satanée cage, il avait l'air affreux et misérable, avec son pelage tout ébouriffé. Mais il n'était pas prostré dans un coin et n'offrait aucun signe de dépérissement. En fait, il était surtout grognon et mal luné, et l'on est rarement de cette humeur quand on s'apprête à rendre son dernier soupir.

Après avoir entendu tous les détails de mon aventure africaine, il fut fâché qu'Art et lui se soient si lourdement trompés sur le compte de Luk Owona et Mokonzi Nkemi.

« La règle, c'est d'être optimiste, mais de se préparer au pire, et nous nous sommes contentés d'être optimistes, dit-il. Voilà un mois que j'ai quitté mon bureau et j'ai déjà perdu la main. »

En revanche, quand je lui racontai la fable du cheval gris que j'avais inventée pour Nkemi, il fut aux anges.

« Tu as parlé d'une chose qui m'a intrigué, une histoire d'oreille interne... s'enquit-il.

— Vous savez, ce petit machin qui flotte autour de l'oreille interne et qui aide à garder l'équilibre. Un méchant sorcier l'enlève subrepticement de l'oreille du prince lors de son baptême et, dès lors, pendant toute son enfance et sa vie d'adulte, le prince marche en vacillant, il semble toujours près de tomber. Ses enfants et petits-enfants héritent de la même tare. Mais voilà qu'un jour le petit-fils du sorcier arrive au château et dit au roi régnant : "Écoutez, j'aimerais bien vous rendre ce machin.

« — Qu'en ferais-je, et quel intérêt pour moi de t'en débarrasser?" s'offusque le roi.

« Alors le petit-fils du sorcier lui explique.

— Un peu tiré par les cheveux, dit Ishmael d'un air dubitatif. Un peu, oui. C'est pourquoi j'ai opté pour le cheval.

— Tu seras un bon professeur, me lança alors Ishmael sans transition.

— C'est ce que je devrais faire, d'après vous ?

— Je ne parle pas d'en faire un métier. Que vous soyez avocats, médecins, agents de change, réalisateurs de films, industriels, leaders politiques, étudiants, marchands de frites ou balayeurs, il vous faudra tous, autant que vous êtes, jouer les professeurs. Pour vous sauver, un complet changement d'état d'esprit s'impose et chacun d'entre vous peut y participer, quels que soient son nom et sa situation. J'ai demandé à Alan d'essayer de toucher une centaine de personnes, mais à dire vrai il m'a un peu tapé sur les nerfs. Bien sûr, cent, ce n'est pas mal, mais si tu n'y arrives pas, alors tâche d'en toucher dix. Et si tu n'y parviens toujours pas, alors touches-en une, car il se peut que cette personne-là en touche un million.

— J'en toucherai un million », lui déclarai-je.

Il me fixa un moment. « Je le crois », dit-il.

« Essaierez-vous d'enseigner quand vous serez en Afrique? m'enquis-je.

— Non, pas du tout. Peut-être t'écrirai-je un jour. Mais je ne m'engagerai dans rien de pareil.

— Alors que ferez-vous ?

— Je m'enfoncerai au plus profond de la forêt vierge et là j'essaierai de trouver une tribu de mon espèce qui veuille bien m'accepter. Je ne veux pas t'inquiéter, mais à quoi bon se voiler la face? En tant qu'espèce sauvage et libre, il ne nous reste plus longtemps à vivre. Pourtant, j'ai quelques nouveaux tours dans mon sac.

— C'est-à-dire ?

— Si tu entends parler d'un vieux dos argenté (NOTE: Les gorilles mâles adultes deviennent argentés lors les atteignent la maturité. Ils peuvent alors assurer la charge de chef ds u groupe. Les jeunes gorilles mâles sont, par opposition, appelé «dos noirs ».) à qui on ne la fait pas et que personne n'arrive à prendre dans son filet, tu sauras de qui il s'agit. »

Art passa bientôt pour nous avertir que l'ambulance était arrivée.

Je demandai à Ishmael de me laisser l'accompagner.

« J'aimerais autant qu'on se dise au revoir maintenant, Julie. Demain, ce ne sera pas plus facile. »

Je passai la main à travers les barreaux et il la prit dans les siennes comme si elle était aussi légère et fragile qu'une bulle de savon.

CHAPITRE 34 : La vie continue

Si incroyable que cela puisse paraître, le lundi matin je me suis levée, j'ai pris mon petit déjeuner et je suis allée à l'école, comme si de rien n'était. Idem le mardi matin.

Il ne m'était guère possible de rester en contact avec Art. C'était à lui d'y veiller, et il le fit. Grâce à lui, j'appris qu'Ishmael s'était rétabli et qu'un jour de janvier 1991 il s'était envolé à son tour pour l'Afrique. Je ne posai pas de questions à ce sujet, car cela n'avait rien d'un voyage d'agrément et moins j'en saurais, mieux cela vaudrait. En mars, Art m'appela. « Mission accomplie », m'annonça-t-il. Ishmael était chez lui et, si jamais il ne s'y plaisait pas, il faudrait qu'a s'y fasse.

Par quelque mystérieux processus, ma mère prie peu à peu conscience du fait que la réalité du Zaïre était bien différente de celle qu'on lui avait présentée. Elle ne me questionna pas à ce sujet, n'exigea aucune explication. Mais elle se mit à entonner une plainte d'un genre nouveau, à base de sous-entendus comme « Je sais, tu as tes petits secrets, eh bien moi, j'ai les miens ».

En septembre, le Darryl Hicks Carnival revint en ville et je passai un bon moment avec Art. Je lui dis qu'avec le recul, un an après, j'avais du mal à croire qu'Ishmael et lui n'aient rien trouvé de mieux que de faire appel à moi pour organiser le transfert.

« J'aurais pensé que depuis, tu aurais deviné ça toute seule, maligne comme tu es, me lança-t-il avec un petit sourire.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous avons deux autres plans en réserve pour organiser le transfert. Deux plans bien plus faciles à réaliser et nécessitant beaucoup moins de frais que de t'envoyer sur place.

— Alors pourquoi diable m'avoir envoyée là-bas ?

— Ishmael y tenait. Il voulait que ce soit toi et personne d'autre.

— Mais pourquoi ?

— Il ne lui restait plus que ça à te donner, pourrait-on dire. C'était son dernier cadeau : la conscience que tu avais joué un rôle clef dans sa vie. Et tu l'as effectivement joué. C'est la

vérité. Le fait que nous aurions pu procéder autrement n'y change rien.

— Et si j'avais échoué ?

— Il savait que tu n'échouerais pas, repartit Art en secouant la tête. Cela faisait partie du cadeau, bien sûr. Il voulait que tu saches qu'il avait assez confiance en toi pour mettre sa vie entre tes mains.

— Et Alan, a-t-il réapparu ?

— Oui, juste comme je l'avais prévu. Après avoir plié bagage et tout remballé, nous sommes partis à l'aube et j'ai laissé un homme sur place pour l'intercepter au cas où il se montrerait. Ce qu'il a fait, vers midi.

— Pourquoi avoir laissé quelqu'un ?

— Parce qu'il fallait bien y mettre fin.

— Je ne comprends pas.

— Je m'en doute. Ishmael était dans une position délicate, sitôt que vous en veniez à parler d'Alan.

— Et pourquoi ça ? »

Art resta silencieux et m'interrogea du regard. « Que pensais-tu d'Alan ?

— À dire vrai, il ne me revenait pas du tout.

— Précisément. C'est pourquoi Ishmael ne pouvait pas t'en parler. Tu étais mal disposée envers Alan et peu encline à l'écouter.

— Peut-être bien.

— Reconnais-le, Julie. Sitôt que le nom d'Alan venait sur le tapis, tu te braquais.

— Bon, d'accord. Je le reconnais. Continuez

— Presque tous les élèves d'Ishmael ont réagi comme toi. Lorsque le moment est venu de lui dire adieu, vous ne vous êtes pas cramponnés à lui. Comprends-tu de quoi je parle ?

— Je n'en suis pas sûre. En l'occurrence, je n'ai pas eu le choix. Il fallait bien le laisser partir. »

Mais Art n'était pas d'accord. « Non, Julie. Tu aurais pu dire par exemple : "Si vous ne me laissez pas vous accompagner, je m'ouvre les veines."

— C'est juste.

— Alan était l'un de ces élèves qui n'arrivent tout simplement pas à lâcher prise. À certains signes, Ishmael s'en est vite aperçu et c'est un élément dont il a dû tenir compte dans ses projets. Quand il n'a plus fait de doute qu'il devrait quitter le Fairfield Building, Ishmael savait qu'il pouvait t'en parler, te mêler à ses projets. Mais pour Alan, c'était différent. Il fallait qu'Ishmael disparût du jour au lendemain, sans laisser de trace. Il n'avait pas le choix.

— Vous voulez dire qu'Alan n'a pas du tout été prévenu du départ d'Ishmael ?

— Exactement. Qu'aurais-tu pensé si tu étais arrivée un jour dans le bureau d'Ishmael et que tu l'aies trouvé vide ?

— Ça, je ne sais pas. Je me serais peut-être dit : "Voilà, ma grande. Maintenant, c'est à toi de te débrouiller toute seule."

— Et c'est ainsi que le prendraient la plupart des gens, mais pas Alan. Voilà comment lui raisonne : "Si Ishmael a disparu, il faut que je le retrouve !" Et c'est ce qu'il a résolu de faire.

— Je vois. Il ne lui est pas venu à l'esprit qu'Ishmael avait préféré disparaître.

— Je ne crois pas qu'il ait même pensé aux désirs d'Ishmael. Ce qui comptait surtout, c'est ce qu'il voulait lui, Alan, et il voulait qu'Ishmael lui revienne.

— Je vois.

— Comprends bien qu'Ishmael n'a pas seulement cherché à se débarrasser d'Alan. Il a tenté de le secouer. De briser la dépendance qui le liait à lui. Autrement, Alan serait resté élève toute sa vie.

— Qu'entendez-vous par là?

— Ishmael cherche des élèves qui seront amenés un jour à devenir eux-mêmes professeurs. Il a dû bien souvent t'en parler, non ?

— Si. Il disait que tous ses élèves sont des porteurs de messages. C'est pourquoi il est essentiel qu'ils aient un désir sincère de sauver le monde. Sans ce désir, ce qu'ils ont appris ne leur servirait à rien.

— Mais voilà ce qu'Ishmael percevait d'Alan : "Je ne suivrai jamais mon désir de sauver le monde, je ne deviendrai jamais un professeur comme vous, je ne diffuserai jamais votre message, je resterai ici et je serai toujours votre élève." C'est cela qu'Ishmael a tenté de briser.

— Je comprends mieux, à présent.

— Quand Alan a suivi la trace d'Ishmael jusqu'au cirque, la situation s'est encore dégradée, car il ne se contentait plus de dire : "Je veux rester pour toujours votre élève", il déclarait aussi : "Je veux vous acheter et vous emmener chez moi afin que vous restiez toujours mon professeur." Il fallait que ça s'arrête.

— En effet.

— Mais comment s'y prendre, Julie ? Qu'aurais-tu fait, dans notre situation ? Alan était rentré chez lui, sans doute afin de réunir assez d'argent pour acheter Ishmael au comptant. Et Ishmael avait pris un coup de froid assez méchant pour que je le fasse hospitaliser. Quand Alan reviendrait le lundi, Ishmael et le cirque seraient partis. Mais je pouvais laisser quelqu'un sur place avec un message pour Alan.

— Bon.

— Alors, quel message devais-je lui laisser, d'après toi?

— "Rentrez chez vous et fichez-nous la paix."» Art secoua la tête.

« Ça n'aurait pas marché, Julie. Alan avait le sentiment d'arracher son professeur aux forces du mal. "Rentrez chez vous et fichez-nous la paix" n'aurait pas suffi.

— C'est vrai. Je sais ce que j'aurais laissé comme message, mais je ne crois pas qu'Ishmael l'aurait approuvé, dis-je en haussant les épaules.

— Ishmael voulait qu'Alan abandonnât l'espoir de rester toute sa vie un élève et de s'en tenir là. Il voulait qu'Alan se dise une fois pour toutes : "Ishmael ne reviendra jamais plus. C'est définitif et, dorénavant, je devrai me débrouiller tout seul. Ishmael disparu, c'est à moi de devenir un autre Ishmael."

— Alors peut-être qu'il aurait approuvé.

— Pourquoi, quel message aurais-tu laissé à Alan?

— "Ishmael est mort. Son état a empiré et il est mort d'une pneumonie." Voilà.

— C'est bien celui que je lui ai transmis, Julie.

— Mon Dieu! »

Je n'en ai rien dit, mais je me souviens de m'être demandé : *Est-ce que ça va marcher?*

Cinq mois plus tard, j'avais ma réponse.

CHAPITRE 35 : L'Ishmael d'Alan

Dans le récit qu'Alan Lomax fait de son expérience avec Ishmael (NOTE : 1. Ishmael, Éditions Anne Carrière, Éditions du Séraphin, 1997 ; J'ai lu n° 5161.), il admet avoir déclaré qu'il n'était pas « le genre d'écrivain » capable d'apporter au monde le message d'Ishmael. Mais une fois confronté à la mort d'Ishmael, il est rentré chez lui et il a trouvé le moyen d'y parvenir. Pour cela, je le salue.

J'ai discuté avec de nombreux lecteurs d'Alan et pas n seul n'a été frappé du fait qu'Ishmael a quitté le Fairfield Building sans le prévenir de son départ, sans même y faire la moindre allusion. (D'ailleurs, Alan non plus ne fait pas de commentaire à ce sujet!) C'est plutôt curieux, non? De même, personne n'a l'air d'avoir remarqué qu'Ishmael est loin d'être ravi quand Alan finit par se pointer au Darryl Hicks Carnival. (Même si Alan le signale, il évite de s'y attarder.)

Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de comparer point par point ce qu'Ishmael m'a dit avec ce qu'il a pu dire à Alan. Selon moi, la seule vraie divergence porte sur ses autres élèves. Si Alan dit vrai (et quelle raison aurait-il de mentir ?), Ishmael lui a fait croire qu'il avait eu très peu d'élèves par le passé et qu'il avait échoué avec tous. C'est bizarre, car il m'a donné l'impression d'avoir eu, au contraire, beaucoup d'élèves et, dans une certaine mesure, d'avoir réussi avec tous. Il semble donc qu'Ishmael dissimulait la vérité à l'un d'entre nous, mais je ne vois pas du tout pourquoi .

L'Ishmael d'Alan est-il mon Ishmael à moi ? Personnellement, je ne trouve pas, mais je suis mal placée pour en parler et mon point de vue manque sans doute d'objectivité. L'Ishmael d'Alan me semble trop sombre et mélancolique, il n'a pas l'air très à l'aise avec son élève. Mais comment sera mon Ishmael pour ceux qui auront lu ce livre ? Mystère.

En lisant l'ouvrage d'Alan, j'ai appris une chose très importante, en marge des enseignements d'Ishmael. Quelque chose qui concerne Alan lui-même. Ce n'est pas facile à dire, car cela m'oblige à reconnaître que je me suis trompée. J'ai appris combien il est facile de se faire une idée fautive de quelqu'un, puis de considérer tout ce que cette personne fait au travers de ce préjugé défavorable. J'ai tout de suite pris Alan pour un crétin, et j'ai mal interprété tout ce qu'il faisait. La lecture de son livre m'a fait comprendre que c'était non seulement très injuste, mais complètement faux. Art Owens a commis la même erreur, mais pas Ishmael. Ishmael a constamment défendu Alan en ma présence, et il était visiblement irrité par la prévention que j'avais contre lui, si bien qu'il s'est refusé à nourrir cette prévention en me confiant les soucis que lui causait la possessivité d'Alan. J'ai lu une fois une citation de Sigmund Freud : « Comprendre, c'est pardonner. » Dans le cas d'Alan, après quatre ans passés à lire et relire son livre, je transformerais cette maxime en : « Comprendre, c'est comprendre. »

Les gens me demandent aussi mon avis sur les enseignements de la personne connue sous le nom de B, soit Charles Atterley, un autre élève de notre gorille (NOTE : *The Story of B*, Bantam Books, 1996, n'a pas encore été publié en français.). Voici ce que j'en pense : Ishmael ne voulait pas que ses élèves répètent ses propos comme des perroquets, et B n'a rien d'un perroquet. Il s'est emparé de ce qu'Ishmael lui a appris pour le ramener à sa propre passion, et je suis certaine que c'était exactement ce qu'espérait Ishmael. Les enseignements de B sont-ils authentiques, découlent-ils à leur façon des enseignements d'Ishmael ? Oui, si

l'on se fonde sur les indications contenues dans le livre d'Alan. Le fait que ces mêmes indications n'apparaissent pas dans mon livre ne veut rien dire. Ishmael a bien précisé que chacun de ses élèves recevait une version différente de son message.

Tout au long de l'écriture de ce livre, j'ai su qu'il me faudrait finir par expliquer sa première ligne, celle qui parle de se réveiller à seize ans pour se rendre compte qu'on s'est déjà fait avoir. Le moment est venu.

Quand le livre d'Alan est sorti, j'ai confié à Art mon intention d'en écrire un également.

« Ishmael en sera ravi, mais il te faudra attendre un peu », me déclara-t-il.

Évidemment, je lui en demandai la raison. «

Je ne peux pas t'en dire plus. Il va falloir que tu me fasses confiance.

— Je vous fais confiance, mais je peux tout de même vous demander pourquoi.

— En l'occurrence non, Julie. Il faut me croire sur parole et t'en contenter.

— Bon. Est-ce une instruction venant d'Ishmael ?

— Non.

— Et combien de temps suis-je censée attendre ?

— Jusqu'à ce que je te donne le feu vert.

— D'accord, mais combien de temps ça va durer, un an, deux ans, cinq ans ?

— Désolé, Julie, je n'en sais rien.

— Ce n'est pas juste.

— Je le sais. Ce n'est pas juste. Mais c'est nécessaire. »

Cette conversation s'était déroulée durant l'été 1992. Je me dis qu'il se laisserait fléchir l'année d'après, mais non. En 1993, je crus encore qu'il reviendrait sur sa décision, mais je me trompai une nouvelle fois.

Durant l'automne 1994, je suivis un cours d'histoire où l'on fit lire à toute la classe le livre d'Alan en guise d'entrée en matière. Au prix d'un effort surhumain, je réussis à me contenir. A part ça, ce ne fut pas une mauvaise année. Ma mère tourna la page et rompit soudain avec ses mauvaises habitudes. Elle perdit rapidement du poids, entra dans un groupe d'entraide féminine et retrouva le sourire.

Quand Art et moi nous revîmes durant l'été 1995, je le relançai. « Écoutez, lui dis-je, quel mal y a-t-il à ce que j'écrive ce livre, si je vous promets de ne le montrer à personne ? »

Il me donna son accord et me fit prêter serment sur une pile de bibles.

Je me mis donc à l'écrire, avec l'impression qu'il m'avait bien eue. En six mois, j'avais pratiquement fini, hormis ce chapitre-ci. J'en envoyai une copie à Art.

« C'est génial, me dit-il, mais il faut que tu attendes. »

J'attendis une autre année, puis j'écrivis ce chapitre.

Art me dit d'attendre encore.

Aujourd'hui, c'est le 28 novembre 1996, et j'attends toujours.

CHAPITRE 36 : Enfin!

Le 11 février 1997, deux semaines avant mes dix-huit ans, Art m'a téléphoné pour me donner son feu vert.

« Les jours de Mobutu sont comptés, me dit-il. Il va perdre le pouvoir. Ce n'est qu'une question de semaines.

— Mon Dieu, c'est donc ça que j'ai attendu?

— Oui, Julie. Si Mobutu n'en a plus pour longtemps, Nkemi non plus.

— Vous préféreriez attendre que Nkemi perde le pour avant que je révèle où se trouve Ishmael, c'est ça ?

— Pas tout à fait. Tant que Nkemi était au pouvoir, je ne voulais pas qu'il sache quel genre de gorille il avait recueilli. Souviens-toi, tu as prononcé le nom d'Ishmael devant lui.

— C'est vrai. Mais Alan aussi l'a nommé dans son livre. Nkemi aurait pu l'apprendre par biais-la.

— Non, car selon Alan, Ishmael est mort.

— D'accord, je comprends. À votre avis, qu'aurait fait Nkemi s'il avait su ?

— Je n'en sais rien, mais je n'avais aucune envie de l'apprendre à mes dépens et de le voir à l'œuvre sans pouvoir intervenir.

— C'est juste. »

Après réflexion, je lui demandai s'il était vraiment certain que les jours de Nkemi étaient comptés.

« Tu peux me croire mir parole, Julie. Je détiens une information encore ignorée du département d'État. D'ici à l'été, Nkemi et sa république seront de l'histoire ancienne.

— Je l'ai trouvé plutôt sympathique, tout compte fait. Et votre frère aussi.

— Ne t'en fais pas pour eux. D'ici à Halloween, ils auront chacun un bon poste de prof d'histoire africaine et de science politique dans une université belge ou française. Et ils arrondiront leurs fins de mois en enseignant des hommes d'affaires sur les gens à corrompre dans le nouveau régime.

— Pourquoi n'avez-vous pas voulu m'en parler durant toutes ces années ?

— Tu m'aurais demandé si Mobutu en avait encore pour longtemps à rester au pouvoir et qu'aurais-je pu te répondre, sinon : "Qui sait ? Il finira peut-être centenaire." A mon avis, tu n'aurais pas apprécié.

— Pas trop, non. »

C'est donc la fin de l'attente, j'ai deux ans de plus et je suis un peu plus sage que la gamine qui a écrit ce livre. Bien sûr, je pourrais le retravailler, en gommer certaines aspérités.

Mais je crois qu'il vaut mieux le laisser tel quel. À l'état brut.

CHAPITRE 37 : Remerciements

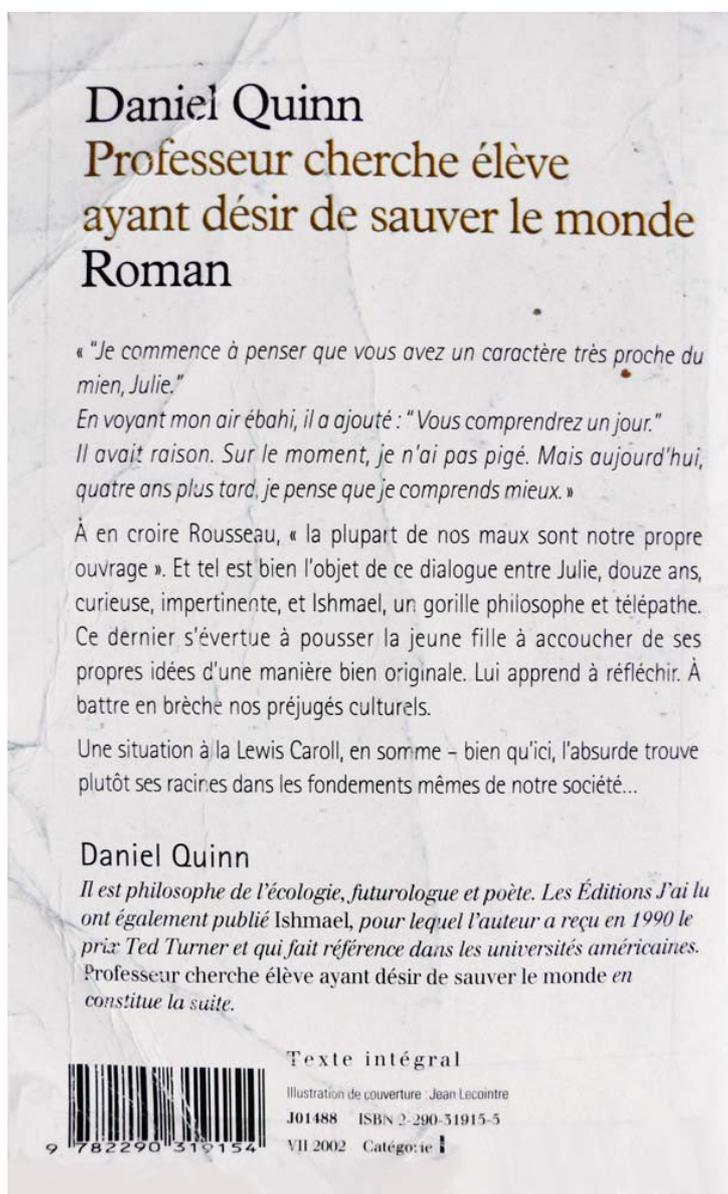
Inspirés par Ishmael, beaucoup de gens m'ont inspiré à leur tour. Je dédie ce livre à trois d'entre eux : Rachel Rosenthal, Ray C. Anderson et Alan Thornhill (avec un merci tout particulier à Howie Richey, l'artisan de la révolution de Mokonzi Nkemi, et à James Burke, l'auteur dont les livres et les articles m'ont fait percevoir certains des liens et rapports évoqués dans le chapitre intitulé « Révolutionnaires »).

Les lecteurs de Richard Dawkins, je pense en particulier à *The Selfish Gene*, verront dans ces pages combien je lui suis redevable, une dette que je reconnais avec humilité et gratitude.

Note du sauveteur du livre

Voici une liste non-exhaustive de livres à faire lire aux générations futures :

- *1984, George Orwell*
- *Le meilleur des mondes, Aldous Huxley*
- *Cessez d'être gentil soyez vrai, Thomas D'ansembourg*
- *Santé et guérison par le jeûne, Arnold Ehret*
- *Des grèves aux loups, Claude Michelet*
- *Se libérer du connu, Krishnamurti*



Table

CHAPITRE 1 : Coucou, c'est moi.....	2
CHAPITRE 2 : Bureau 105.....	4
CHAPITRE 3 : Je mets le gorille au défi.....	6
CHAPITRE 4 : A pas lents vers la ligne de départ	9
CHAPITRE 5 : Le rêve éveillé.....	11
CHAPITRE 6 : Rencontre avec Mère Culture.....	14
CHAPITRE 7 : Le peuple maudit.....	16
CHAPITRE 8 : Ta culture.....	19
CHAPITRE 9 : L'histoire de l'homme en 17 secondes.....	23
CHAPITRE 10 : Les danseurs de Terpsichore.....	26
CHAPITRE 11 : Etude de la parabole.....	30
CHAPITRE 12 : Une visite sur Calliope.....	33
CHAPITRE 13 : Calliope (suite).....	38
CHAPITRE 14 : Intermède.....	45
CHAPITRE 15 : Le Croissant fertile.....	47
CHAPITRE 16 : Le Croissant Fertile (suite).....	52
CHAPITRE 17 : De l'orgueil mal placé.....	57
CHAPITRE 18 : Des études abrutissantes.....	63
CHAPITRE 19 : Des études abrutissantes (suite).....	71
CHAPITRE 20 : Pour un monde déscolarisé.....	77
CHAPITRE 21 : Les richesses, façon Ceux-qui-prennent.....	81
CHAPITRE 22 : Les richesses, façon Ceux-qui-laissent.....	87
CHAPITRE 23 : Plus ou moins.....	90
CHAPITRE 24 : Mon Dieu, ce n'est pas moi !.....	94
CHAPITRE 25 : Révolutionnaires.....	98
CHAPITRE 26 : Regard sur le futur.....	102
CHAPITRE 27 : L'homme venu d'Afrique.....	108
CHAPITRE 28 : Préparatifs de voyage.....	114
CHAPITRE 29 : En route.....	117
CHAPITRE 30 : Lukumbo Owona.....	121
CHAPITRE 31 : Mokonzi Nkemi.....	125
CHAPITRE 32 : Comme du papier à musique.....	128
CHAPITRE 33 : Adieu, mon Ishmael.....	130
CHAPITRE 34 : La vie continue.....	131
CHAPITRE 35 : L'Ishmael d'Alan.....	134
CHAPITRE 36 : Enfin!.....	135
CHAPITRE 37 : Remerciements.....	136